

Comptoir littéraire

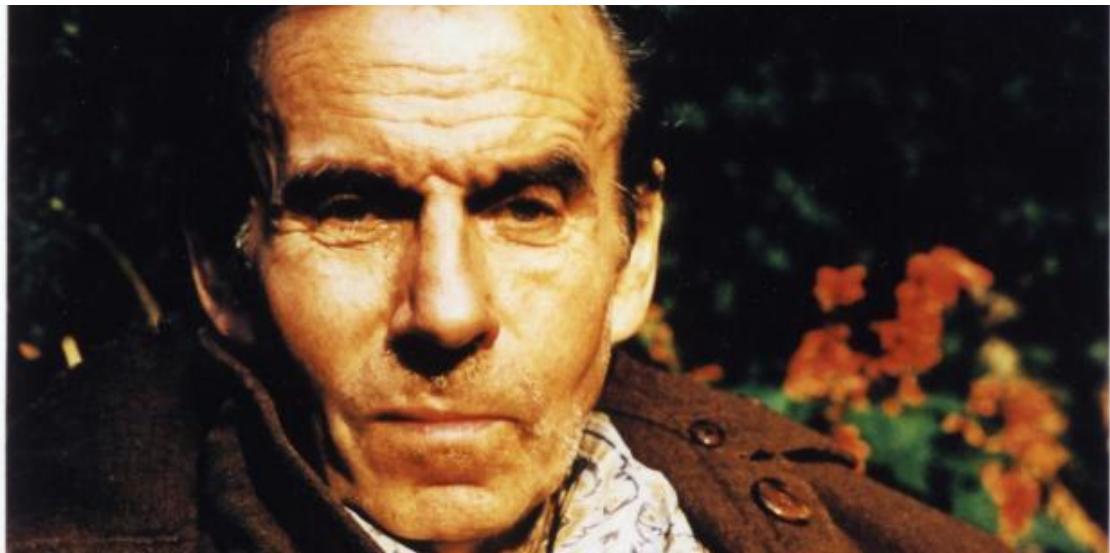


www.comptoirlitteraire.com

présente

Louis-Ferdinand Destouches
qui prit le pseudonyme de

Louis-Ferdinand CÉLINE
(France)
(1894-1961)



Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées,
certaines, “*Voyage au bout de la nuit*”, “*Mort à crédit*”
et “*D'un château l'autre*”
étant étudiées en détail dans d'autres articles du site.
À la fin est esquissé un portrait sous différents angles.

Bonne lecture !

Louis-Ferdinand Destouches est né le 27 mai 1894, 11 rampe du pont, à Courbevoie (Seine), dans l'appartement familial situé à côté de la boutique de mode et de lingerie, toujours au bord de la faillite, que tenait sa mère, Marguerite Guillou, qui était dentellière. Son père, Ferdinand-Auguste Destouches, homme colérique, lecteur d'Édouard Drumont et de "La patrie", une gazette antisémite, était antideyfusard au temps où l'affaire Dreyfus voyait la moitié de la France prendre parti contre ce capitaine pour la seule raison qu'il était juif ; il était employé comme correspondancier depuis 1890 dans la compagnie d'assurances "Le phénix".

Il allait prétendre : «*Je suis Breton de race, ma mère Guillou, mon père de Vannes. Entêté comme vous pouvez pas savoir, et pas bien malin.*» En fait, son père venait du Havre et sa famille maternelle n'était plus bretonne depuis le XVIIe siècle.

Fils unique, l'enfant fut rapidement placé en nourrice, d'abord dans l'Yonne, puis à Puteaux.

En 1897, il rejoignit ses parents qui habitaient alors rue de Babylone, à Paris (VI^e arrondissement). À cette date, sa mère avait dû liquider son commerce, et était vendeuse dans la boutique de sa mère, Céline Guillou, à laquelle l'enfant se sentait uni par un fort sentiment («*On se comprenait au fond des choses*», allait-il écrire en 1934).

En 1898, la famille déménagea à Montmartre, 9, rue Ganneron.

En juillet 1899, elle s'installa au 64, passage Choiseul, dans le quartier de l'Opéra (II^e arrondissement) où Marguerite ouvrit un magasin où elle vendait notamment de la dentelle ancienne, et que Céline allait appeler, du fait de son éclairage, une «*cloche à gaz*».

En octobre 1900, Louis-Ferdinand commença sa scolarité à l'école communale de la rue Louvois dont le directeur le jugea ainsi : «*Enfant intelligent mais d'une paresse excessive, entretenue par la faiblesse de ses parents. Serait capable de très bien faire sous une direction ferme. Bonne instruction, éducation très relâchée.*»

Cette année-là, avec son père, il visita l'Exposition universelle.

Le 28 décembre 1904 mourut sa grand-mère, Céline Guillou ; il en fut très affecté ; ce fut peut-être l'événement le plus important de son enfance, qui n'allait cesser de l'obséder.

L'héritage légué permit à ses parents de le faire entrer, en février 1905, à l'"École Saint-Joseph des Tuileries", où, en mai, il fit sa première communion. Et il bénéficia encore de cours de piano.

En 1906, il revint à une école publique, l'école communale de la rue d'Argenteuil.

Le 21 juin 1907, il obtint son certificat d'études primaires, ce qui fut la fin de sa scolarité.

Ses parents, le destinant à une carrière dans le commerce, en août l'envoyèrent (rareté pour l'époque) en pension en Allemagne, pour qu'il y apprenne la langue, à la "Mittelschule" de Diepholz (près de Hanovre) ; il y resta jusqu'en juillet 1908.

À la fin de cette année, les Destouches déménagèrent 11 rue Marsollier (II^e arrondissement), tout en conservant la boutique du passage Choiseul.

En 1908, de septembre à décembre, Louis-Ferdinand fit un second séjour en Allemagne, à Karlsruhe.

En 1909, de février à novembre, il fut en Angleterre, de nouveau pour apprendre la langue, étant en février à l'"University School" de Rochester ; puis, de mars à novembre, au "Pierremont Hall" à Broadstairs. Il fut si étonné d'y croiser un condisciple juif qu'il envoya une photographie de celui-ci à ses parents !

En janvier 1910, il fut de retour en France. À cette époque, il fut marqué par le fait que son père, rendu aigri par sa situation au sein de la compagnie d'assurances, en désignait les juifs comme seuls responsables.

En 1910-1911, il fut, à Paris, apprenti chez un marchand de tissus du "Sentier" qui était l'un de ses oncles ; puis chez plusieurs joailliers, en particulier, à partir d'octobre 1911, chez les frères Lacloche, travaillant alors à Paris et à Nice.

Comme ses patrons lui offrirent de l'embaucher une fois qu'il serait libéré de ses obligations militaires, le 28 septembre 1912, à l'âge de dix-huit ans, il s'engagea pour trois ans dans le 12e régiment de cuirassiers de Rambouillet, car il était sensible à la renommée glorieuse de ce corps d'élite de la cavalerie française. Cependant, l'apprentissage de la vie militaire dans la cavalerie s'avéra plus douloureux qu'il ne s'y attendait, comme en attestent les "**Carnets du cuirassier Destouches**", son journal intime (on y lit, ce qui est prophétique : «*Ce que je veux avant tout c'est vivre une vie remplie d'incidents que j'espère la providence voudra placer sur ma route. [...] Si je traverse de grandes*

crises que la vie me réserve peut-être je serai moins malheureux qu'un autre car je veux connaître et savoir.») ainsi que son roman "Casse-pipe".

En août 1913, il obtint le grade de brigadier, et, en mai 1914, devint maréchal des logis.

Le 14 juillet, le 12e cuirassiers défila devant le président de la République.

Le 1^{er} août 1914, éclata la guerre. Le 12e régiment de cuirassiers fut engagé à Audun-le-Roman, puis en Argonne («dans la Woëvre», à «Verdun», comme il l'a dit dans "Rigodon"?), puis dans la bataille de la Lys, en Flandre occidentale. Le 24 septembre, écrivant à ses parents, il crut pouvoir affirmer : «La lutte devient intense, on sent que les Allemands jouent leur dernier atout. Et le choc est terrible. L'agonie de cet empire est la chose la plus formidable que l'on ait jamais vue, je crois.» En fait, il fut marqué par l'horreur de la guerre, en particulier par le sifflement et l'éclatement des bombes, par les cris des combattants. Cependant, le 27 octobre, il se porta volontaire pour une périlleuse mission de liaison dans le secteur de Poelkapelle, près d'Ypres, en Flandre belge, au cours de laquelle il fut grièvement blessé au bras droit dans lequel s'étaient incrustés des éclats d'obus (sa main droite allait rester à moitié paralysée, et il allait avoir une écriture difficilement lisible). Peut-être a-t-il également subi un choc à la tête, commotion à l'origine des céphalées dont il allait se plaindre jusqu'à sa mort. Il fut cité à l'ordre de son régiment, et un journal à grand tirage, "L'illustre national", célébra son exploit, le représentant dès la couverture (ce dont il allait s'inspirer pour un dessin).

Le 29 octobre, il fut opéré à l'hôpital de Hazebrouck. En décembre, il fut transféré à Paris, à l'"Hôpital du Val-de-Grâce". Il fut décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre (il allait les faire tinter fièrement tout le reste de sa vie). Le 1er décembre, il fut transféré dans un hôpital auxiliaire du boulevard Raspail. Le 27 décembre, il fut transféré à l'"Hôpital Paul-Brousse" à Villejuif, dirigé par Gustave Roussy (le docteur Bestombes dans "Voyage au bout de la nuit"). Opéré une seconde fois au bras droit le 19 janvier 1915 à l'hôpital annexe de Vanves, il fut déclaré inapte au combat, et rejoignit le domicile de ses parents, pour une convalescence de trois mois.

La guerre allait lui laisser un permanent traumatisme, et il allait se ressouvenir fréquemment de cette expérience dans son œuvre. Ce fut un traumatisme physique puisqu'il indiqua dans "Nord" : «Je peux dire que je ne dors que par instants depuis novembre 14... je m'arrange avec bruits d'oreilles... je les écoute devenir trombones, orchestre complet, gare de triage». Ce fut aussi un traumatisme mental puisque, au moment où il commença à écrire "Voyage au bout de la nuit", il confia à un ami : «Cauchemars en réserve. Celui de la guerre tient naturellement la tête. Des semaines de 14 sous les averses visqueuses, dans cette boue atroce et ce sang et cette merde et cette connerie des hommes, je ne m'en remettrai pas.» Il se plaignit dans "Mort à crédit" : «Depuis la guerre ça m'a sonné. Elle a couru derrière moi, la folie... tant et plus pendant vingt-deux ans.» Les qualifiant de «tristes gens mystiques», il se souvenait aussi de l'élan que les recrues bretonnes du «12e cuir» mettaient dans les charges : «Je les ai vus foncer dans la mort, sans ciller, les 800 comme un seul homme et chevaux une sorte d'attrance pas une seule fois dix !» Il rapporta du front un pacifisme radical.

De mai à novembre 1915, il fut affecté comme auxiliaire au service des visas du consulat général de France à Londres (dirigé par l'armée en raison de l'état de siège). Il mena alors joyeuse vie, fréquentant le «milieu» de Soho, se rendant souvent dans des «music-halls», et y contractant une passion pour la danse et... pour les danseuses auxquelles il trouvait des corps de rêve. Aussi, le 19 janvier 1916, épousa-t-il une entraîneuse de bar, Suzanne Nebout, omettant toutefois de signaler son mariage au consulat.

Après avoir été déclaré handicapé à 70 % en raison des séquelles de sa blessure, il avait été, le 7 décembre, définitivement réformé. Mais il resta à Londres.

En mars 1916, il revint seul à Paris, étant alors considéré célibataire par l'État français.

Le même mois, il fut engagé par la "Compagnie forestière Sangha-Oubangui" en qualité de surveillant de plantations au Cameroun. Il y partit en avril, arriva à la mi-juin à Douala, travailla à Bikobimbo, puis à Dipikar. Il y écrivit deux poèmes et une traduction de l'écrivain anglais Rudyard Kipling. Mais, au bout de huit mois, il rompit son contrat.

En février 1917, il regagna Douala pour y être hospitalisé à la suite de crises de dysenterie, étant atteint d'un paludisme dont il allait souffrir toute sa vie. Au mois d'avril, il dut être rapatrié. De son séjour en Afrique, il rapporta des souvenirs qu'il allait intégrer dans "Voyage au bout de la nuit".

Sur le bateau qui le ramenait en France, il écrivit son premier texte littéraire connu :

1917
"Des vagues"

Nouvelle de seize pages

À bord du "Taconia", se croisent différents personnages plus ou moins ridicules, partageant leurs idées sur la guerre en cours et sur la possibilité d'un engagement des États-Unis dans ce conflit.

Commentaire

La nouvelle fut publiée en 1977 par les "Éditions Gallimard", dans le quatrième volume des "Cahiers Céline".

De retour en France, Céline se mit à vivre d'expédients divers.

Cette année-là, il recopia dans une lettre cette citation d'Urbain Gohier : «La littérature sera plus juive que jamais, c'est-à-dire morbide, mercantile, hystériquement patriotique.»

En 1917-1918, il œuvra au sein d'"Euréka", une revue de vulgarisation scientifique où il avait été embauché par l'écrivain polygraphe Raoul Marquis, dit Henry de Graffigny (dont il allait faire Courtial des Pereires dans "*Mort à crédit*") auquel il servit d'assistant lors des ascensions en ballon libre qu'il faisait dans la banlieue parisienne.

En février 1918, il signa, dans "Euréka", une traduction.

En même temps, profitant des décrets de janvier 1919 qui offraient aux anciens combattants un programme allégé et accéléré, il commença ses études secondaires.

En mars, il fut, avec Raoul Marquis, embauché par le docteur S.M. Gunn pour participer, en tant que conférencier, à la mission Rockefeller qui menait une active campagne contre la tuberculose ; il parcourut alors la Bretagne, découvrit Saint-Malo où il allait revenir régulièrement ; surtout, il tomba amoureux d'Édith Follet, la fille d'Athanase Follet, directeur de l'"École de médecine" de Rennes.

En 1919, lors d'une campagne de la mission Rockefeller dans le Bordelais, il obtint, à Bordeaux, les deux parties du baccalauréat (en avril et en juillet).

Le 19 août, sans qu'on sache s'il avait divorcé de Suzanne Nebout, il épousa Édith Follet, et ils s'installèrent à Rennes, 6 quai Richemont.

En novembre, il s'inscrivit à la "Faculté des sciences" de Rennes pour préparer le certificat de Sciences Physique Chimie Naturelles (S.P.C.N.) qu'il obtint en mars 1920.

En avril, il s'inscrivit à l""École de médecine" de Rennes où il allait effectuer les trois premières années du cursus.

Le 15 juin, Édith donna naissance à Colette, pour laquelle il écrivit son premier livre, "***Le petit Mouck***", qui fut illustré par son épouse.

Il fit un stage au "Laboratoire de zoologie marine" de Roscoff où il côtoya un médecin juif, André Lwoff, qui a dit alors de lui qu'il était un «homme très intelligent et sensible», qui «s'exprimait d'une façon très originale», avec «une verve très étonnante», caractères qu'il allait retrouver dans "*Voyage au bout de la nuit*" ; il ajouta : «Nul ne regrettera qu'il ait sacrifié le métier de chercheur à celui d'écrivain» ; si on pourrait penser que leurs rapports n'ont pas été excellents, il reste que celui qui allait obtenir en 1965 le prix Nobel de médecine allait être, en 1975, le président d'honneur de la "Société des études céliniennes".

À la suite de ce séjour à Roscoff, Louis-Ferdinand Destouches envoya en octobre 1920 une communication à l""Académie des sciences" sur des vers marins, les "Convoluta" ; puis, en avril 1921, une autre sur des lépidoptères, les "Galleria mellonella".

D'octobre à décembre 1922, il fit un stage à la "Maternité Tarnier", à Paris.

En décembre, il quitta l""École de médecine" de Rennes pour la faculté de Paris où il effectua les deux dernières années du cursus.

En janvier 1923, il fit un stage d'obstétrique à l'"Hôpital Cochin".

En juin, il réussit ses derniers examens de médecine.

De juin à octobre, il assura des remplacements à Rennes.

En novembre, il travailla à l'"Institut Pasteur" (où il retrouva André Lwoff) sur la biologie de la mite des abeilles. Mais il le quitta parce qu'il estima qu'il ne pouvait pas y faire une carrière.

En mai 1924, il termina ses études de médecine en soutenant sa thèse de doctorat :

Mai 1924

"La vie et l'œuvre de Philippe-Ignace Semmelweis"

C'était un médecin obstétricien hongrois (1818-1865) qui, à une époque où «*plus de neuf opérations sur dix, en moyenne, se terminaient dans la mort ou par l'infection*», fut un des pionniers de la prophylaxie, un précurseur de la lutte contre la fièvre puerpérale qui décimait alors les parturientes. Obstétricien à l'"Hôpital général" de Vienne, il avait remarqué que les taux de mortalité étaient beaucoup plus élevés dans la clinique réservée à la formation des médecins que dans celle des sages-femmes ; il découvrit que les médecins portaient eux-mêmes l'infection ; puis la mort de son meilleur ami, qui s'était blessé en pratiquant une autopsie, mit fin à ses doutes. Quarante ans avant Pasteur et la découverte des microbes, après de nombreux travaux, expériences, raisonnements, il en conclut que, si les internes enregistraient un taux de mortalité plus élevé, c'était parce qu'ils passaient de la salle d'autopsie à la salle d'accouchement sans se laver les mains et les désinfecter. Il prescrivit alors l'emploi d'une solution pour le lavage des mains entre les examens des patientes et après les travaux d'autopsie ; le taux de décès fut alors divisé par dix. Il fut pourtant moqué par ses confrères qui ne prirent pas au sérieux sa découverte. La science officielle et les sociétés savantes de Vienne se riaient de cet hurluberlu souvent caustique qui osait faire la leçon aux scientifiques de son époque. Il fallut attendre son retour à Budapest, où il dirigea une maternité, pour que sa méthode se généralise en Hongrie, puis se répande à l'étranger. Finalement, ce génie paranoïaque incompris mourut fou.

Commentaire

Louis-Ferdinand Destouches, qui disait que son «idéal» était Semmelweis, s'identifia à lui pour trois raisons : il était un médecin bouleversé par la souffrance des malades, touché par la compassion ; il eut une intuition comparable à celle d'un artiste ; il fut soumis, jusqu'à sa mort, à l'imbécillité du monde et contraint à la solitude. Dans sa thèse, il traita déjà ce qui allait devenir un de ses thèmes favoris, celui de l'affrontement biologique, du combat de la vie contre la mort, que les corps, toujours en sursis, perdent inéluctablement. Il y inaugura aussi, avec l'histoire de ce martyr de la bêtise, persécuté en raison même du bien qu'il voulait à l'humanité, le thème du génie qui fait face à la mort qui rôde partout, et qui, opposé à la masse, est en butte à la persécution, dessinant donc ainsi un autoportrait en creux. On peut voir dans cette thèse l'embryon de toute son œuvre. D'autre part, l'histoire du père de l'asepsie illustre le paradoxe qui peut parfois exister entre la Science et la connaissance issue du terrain ; elle montre ce mépris que les «sachants» peuvent parfois exprimer à l'égard de solutions dont on dira finalement qu'elles étaient trop simples pour être vraies.

Cette thèse de médecine, rédigée sans négliger les règles du genre, fut aussi un ouvrage littéraire où Céline fit déjà entendre la musique d'une écriture à la fois fougueuse et mélancolique, y osa l'audace des images et l'usage des points de suspension. Le texte est empreint de cette note de lyrisme et de compassion qui allait s'épanouir dans ses œuvres romanesques. Il commença son texte sur cette phrase étonnante : «*Mirabeau criait si fort que Versailles eut peur*». On y trouve ces passages :

-«*La Rue, chez nous? / Que fait-on dans la rue, le plus souvent? On rêve. On rêve de choses plus ou moins précises, on se laisse porter par ses ambitions, par ses rancunes, par son passé. C'est un des lieux les plus méditatifs de notre époque, c'est notre sanctuaire moderne, la Rue.*»

-«*La Musique, la Beauté sont en nous et nulle part ailleurs dans le monde insensible qui nous entoure. / Les grandes œuvres sont celles qui réveillent notre génie, les grands hommes sont ceux qui lui donnent une forme.*»

-«L'homme est un être sentimental. Point de grandes créations hors du sentiment, et l'enthousiasme vite s'épuise chez la plupart d'entre eux à mesure qu'ils s'éloignent de leurs rêves.»

-«Le monde ne dure que par l'ivresse généreuse de la santé, une des forces magnifiques de la jeunesse, qui compte aussi l'ingratitude et l'insolence.»

En juillet 1928, la N.R.F. refusa de publier ce texte qui allait l'être cependant, en 1936, à la suite de 'Mea culpa', sous le nom de Céline.

En juin 1924, Louis-Ferdinand Destouches, fuyant la carrière de médecin et l'embourgeoisement qui l'attendaient (il écrivit à Édith Follet : «*J'ai envie d'être seul, ni dominé, ni en tutelle, ni aimé, libre. Je déteste le mariage, je l'abhorre*»), préféra être recruté à nouveau, grâce à l'amitié que lui portait le docteur Gunn, par la fondation Rockefeller, qui le mit à la disposition de la "Commission d'hygiène" de la "Société des Nations" (la S.D.N., l'ancêtre de l'O.N.U.) dont le siège était à Genève où il s'installa, laissant à Rennes sa femme et sa fille. Alors qu'arrivaient en France de nombreux juifs d'Europe de l'Est, qui œuvraient en particulier dans le domaine médical, il travailla avec le docteur Walter Strauss et, surtout, le docteur Ludwig Rajchman, un juif polonais qui était directeur de la "Commission d'hygiène" ; qui avait soutenu sa candidature en indiquant qu'il était «*a very intelligent and enthusiastic man*» ; qui l'a reçu de nombreuses fois à son domicile ; qui a entretenu avec lui des relations amicales au cours des trois années qu'il passa à Genève ; qui, après son départ, continua à l'aider financièrement en lui confiant des missions pour la S.D.N. sans lui réclamer des rapports. Pourtant, Céline n'eut aucune reconnaissance envers lui, et brossa même de lui des portraits déplaisants, sous les traits de "*Yudenzweck*" (dans la pièce de théâtre "*L'Église*") et de "*Yubelblat*" (dans le pamphlet antisémite "*Bagatelles pour un massacre*"). Ayant lu les écrits de celui qu'il avait aidé, soutenu et estimé, après 1933, Ludwig Rajchman rompit tout contact avec lui. Faut-il voir dans sa difficulté à accepter de lui être redévalable un élément expliquant l'antisémitisme de Céline?

Le docteur Destouches écrivit vraisemblablement à Genève un texte intitulé "***On a les maîtres qu'on mérite***", qui est un hommage à Pasteur et à Semmelweis ; qui fut publié en 1924 par la revue "La presse médicale", mais après qu'aient été retirés les premiers feuillets qui avaient été jugés n'être pas assez «médicaux» ; en effet, on y trouve déjà les thèmes de "*Voyage au bout de la nuit*" : l'horreur de la guerre, la défiance à l'égard des hommes de pouvoir, l'absurdité de l'existence.

Dans le cadre de ses fonctions, il conduisit, de février à août 1925, une mission de médecins hygiénistes, à Cuba, aux États-Unis (au cours d'un séjour à Detroit qui dura un peu moins de trente-six heures, les 5 et 6 mai 1925, il visita les usines Ford, étant alors vivement impressionné par le fordisme et plus largement par l'industrialisation), au Canada, en Europe.

Cette année-là, il publia, à compte d'auteur, un ouvrage médical, "***La quinine en thérapeutique***".

En juin, Édith obtint le divorce, qui fut prononcé aux torts de Louis-Ferdinand.

En décembre, à Genève, il rencontra la danseuse états-unienne Elizabeth Craig, qui avait, en 1922, joué dans "*Manslaughter*", film de Cecil B. de Mille, puis avait, en 1924, dansé à New York aux "Siegfeld follies", avant de venir à Paris, avec ses parents, pour y prendre des cours de danse. Celle qu'il allait surnommer «*l'Impératrice*», dont il admirait la beauté, les jambes magnifiques et la liberté sexuelle, allait être la plus grande passion de sa vie, leur liaison allant durer six ans même si elle fut très orageuse, car elle était de mœurs fort libres.

De mai à juin 1926, il conduisit, pour la S.D.N., une autre mission médicale sur la côte africaine, du Sénégal au Nigeria.

Il commença à écrire une pièce de théâtre où il dénonçait les mœurs de la S.D.N. :

1927
"L'Église"

Pièce de théâtre en cinq actes

L'acte I se déroule en Afrique où le docteur Bardamu travaille pour le compte de la "Commission d'hygiène de la Société des Nations". Il est chargé de conduire des recherches sur les maladies infectieuses et sur les conditions d'hygiène dans les colonies. Tout ce passant comme s'il était l'un des spectateurs de la pièce, il reste toujours impassible alors que, sous ses yeux, se déroule le spectacle de la pauvreté, de la maladie, de la mort, de l'aliénation psychologique et morale des fonctionnaires, de leur sadisme et de leurs abus sur les populations indigènes. Les seuls événements sont l'arrivée du médecin inspecteur Clapot et la mort du docteur Gaige.

L'acte II présente Bardamu à New York, dans un "music-hall", le "Quick Theatre" de Vera Stern, où il est allé rejoindre Mme Gaige pour l'informer de la mort de son mari. On assiste au défilé de personnages ambigus et de danseuses sans scrupules.

À l'acte III, nous sommes montré tout ce qui se passe à Genève dans les bureaux de la "Commission d'hygiène de la Société des Nations" présentée comme une institution menée par des juifs caricaturaux («Yudenzweck» et «Mosaïc»). Les conflits, les problèmes de l'économie, le fantôme d'une guerre mondiale se résument dans le récit de «l'affaire tchouco-maco-bromo-crovène» qui est fait par un délégué venu en demander la résolution.

Les deux derniers actes montrent Bardamu dans un bistrot de la banlieue parisienne transformé en clinique. On y voit des ouvriers ivrognes, des policiers et une petite fille boiteuse qui l'aime.

Commentaire

Si la pièce est divisée en cinq actes comme dans la tradition du drame, elle ne respecte pas les contraintes du genre. Par les didascalies se manifeste un souci des détails et une description minutieuse de l'endroit qui donnent à l'œuvre un certain air naturaliste, ainsi qu'une dimension romanesque. En effet, le texte est avant tout une narration, tout se passant au fil des souvenirs et des discours rapportés («*il m'a dit*», «*il m'a raconté*»), de telle sorte que l'action devient secondaire par rapport à la nécessité pour l'auteur d'exprimer ses opinions et ses vérités.

On trouvait déjà dans la pièce des aventures qui allaient être celles du protagoniste de "Voyage au bout de la nuit", Bardamu.

Céline, ayant voulu que le public sache la vérité sur la "Commission d'hygiène de la Société des Nations", tourna en dérision son organisation et son fonctionnement. Comme il traita aussi le thème de la guerre, la pièce marquait donc déjà son engagement. Mais, malgré le respect qu'il accordait au Dr Rajchman, il laissa apparaître son antisémitisme.

En 1927, il présenta la pièce à Gallimard qui la refusa, la fiche de lecture indiquant qu'elle a «de la vigueur satirique, mais manque de suite. Don de la peinture de milieux très divers.»

Le 9 décembre 1932, il déclara à l'écrivain Paul Vialar, au sujet de sa pièce : «Jouvet et Dullin l'ont eu entre les mains. Ça ne devait pas être jouable.»

Largement modifiée par rapport à la version de 1927, elle fut, après le succès de "Voyage au bout de la nuit", publiée par Denoël le 26 septembre 1933 ; mais le texte n'obtint pas la même faveur du public, et les ventes furent modestes, Céline affirmant que c'était «à cause de l'acte S.D.N.». Cependant, il convint qu'il ne possédait pas le talent de dramaturge :

-Dans le journal "L'intransigeant" du 1er juillet 1933, il admit : «Je ne suis pas un homme de théâtre, peut-être que mes dialogues les feront marrer... En tout cas, il y a une technique spéciale, des trucs, un certain noeud qui m'échappe...»

-Dans une lettre à Milton Hindus, il admit : «Je n'ai pas le don du théâtre, du dialogue seulement. La pièce est ratée. Je n'aime pas les échecs.»

Il considéra toujours la pièce comme injouable, inadaptable et intraduisible. D'ailleurs, de son vivant, elle ne fut jouée qu'une seule fois, en décembre 1936, par une troupe d'amateurs dans une mise en scène de Charles Gervais au "Théâtre des Célestins" à Lyon. Cette unique représentation dura cinq

heures, et n'eut aucun succès. Même l'auteur ne trouva pas utile d'y assister. Ce n'est qu'en 1973 que François Joxe s'attela à une nouvelle mise en scène, à Paris, d'abord au "Théâtre de la Plaine" puis au "Théâtre des Mathurins".

Notons que Sartre plaça une phrase de "L'Église" en épigraphe de "La nausée" : «*C'est un garçon sans importance collective, c'est juste un individu.*»

Ayant eu l'imprudence ou l'audace de révéler à sa hiérarchie qu'il avait écrit une pièce de théâtre où il dénonçait, Louis-Ferdinand Destouches dut, en octobre 1927, quitter la "Commission d'hygiène".

De retour à Paris, le 14 novembre, il emménagea avec Elisabeth Craig, dans un trois pièces au 1er étage du 36 rue d'Alsace à Clichy. Présomptueux, il y ouvrit un cabinet de «Médecine Générale, maladies des enfants», dans la région la plus populeuse de la banlieue parisienne. Mais il allait devoir rapidement renoncer : «*Depuis que j'ai ouvert mon cabinet, c'est la dèche ! Pas de clientèle... Rien à foutre de la journée ... Faudra le temps de démarrer qu'on m'a dit. [...] Faut-il que je sois con de l'avoir cru.*».

Il écrivit une seconde pièce :

1927
"Périclès"
"Farce en trois tableaux et petits divertissements"

Cette pièce bancale se tient entre réalisme et féerie, mêle les genres sans trop de cohérence, allant du boulevard au ballet-rêve, à la comédie, aux chœurs des anges. Elle est à découvrir comme un exercice de style ou un galop d'essai, comme le miroir des hantises de Céline à cette époque-là. Elle annonçait à la fois la peinture des moeurs et des personnages de "Mort à crédit", et l'imaginaire féerique des ballets.

Céline n'a jamais songé à la faire publier ; elle ne le fut qu'en 1978 sous un nouveau titre : "**Progrès**".

Alors que Louis-Ferdinand Destouches rentrait d'une mission d'études en Afrique tropicale, le 3 juillet 1927, il envoya, sur papier à en-tête de la 'S.D.N., une lettre à «*Monsieur le Maire*» de Versailles, rédigée dans un style sobre, et commençant par : «*Ayant appris que le bureau d'hygiène de votre ville venait d'être déclaré vacant, j'ai l'honneur de me porter candidat à ce poste.*» Et il détailla sur trois pages son expérience, depuis «*la mission Rockefeller pour la protection de l'enfance et la lutte contre la tuberculose*» jusqu'à des «*missions sanitaires importantes*» en Europe, en Amérique du Nord et en Afrique. Il précisa que «*des raisons de famille*» lui commandaient de trouver «*un emploi sédentaire*». Cependant, parvenue trop tardivement et sans avoir été adressée parallèlement au ministère de l'Hygiène, sa candidature resta sans suite.

En avril 1928, il fut élu membre de la "Société de médecine de Paris".

Cette année-là, il travailla dans le service de pneumologie de l'"Hôpital Laennec" qui était dirigé par deux juifs : les professeurs Léon Bernard et Robert Debré ; celui-ci allait indiquer, dans une interview, qu'il «donnait l'impression d'être triste et malheureux».

En mai, il publia, dans la revue "La presse médicale", un article intitulé "**À propos du service sanitaire des usines Ford**" où il vanta les méthodes de Henry Ford, qui, selon lui, consistaient à embaucher de préférence «*les ouvriers tarés physiquement et mentalement*», «*les déchus de l'existence*», «*dépourvus de sens critique et même de vanité élémentaire*» qui formaient donc «*une main-d'œuvre stable et qui se résigne mieux qu'une autre*» ; où il déplora que, «*sous des prétextes plus ou moins traditionnels, littéraires, toujours fuites et pratiquement désastreux*», il n'existe rien encore de semblable en Europe !

En novembre, il publia un autre article intitulé "**Les assurances sociales et une politique économique de la santé publique**" où il proposait de créer des médecins-policiers d'entreprise, qui constituaient une «*vaste police médicale et sanitaire*» chargée de convaincre les ouvriers «*que la*

plupart des malades peuvent travailler», et que «*l'assuré doit travailler le plus possible avec le moins d'interruption possible pour cause de maladie*» ; où il préconisait «*une entreprise patiente de correction et de rectification intellectuelle*» qu'il jugeait tout à fait réalisable car «*le public ne demande pas à comprendre, il demande à croire*» ; où il concluait : «*L'intérêt populaire? C'est une substance bien infidèle, impulsive et vague. Nous y renonçons volontiers. Ce qui nous paraît beaucoup plus sérieux, c'est l'intérêt patronal et son intérêt économique, point sentimental.*» Ce texte est d'autant plus étonnant que son auteur allait, dans plusieurs passages de *"Voyage au bout de la nuit"*, dénoncer clairement l'inhumanité du système capitaliste en général et fordiste en particulier !

À la fin de l'année, il devint un collaborateur d'un laboratoire pharmaceutique de Paris appelé «La biothérapie», fondé, en 1921, par le pharmacien Charles Weisbram, et dirigé par Abraham Alpérine qui étaient juifs ; il y occupa simultanément les fonctions de conseiller médical, de rédacteur publicitaire (pour le dentifrice «Sanogyl»), de visiteur médical, à domicile ou à l'hôpital, de médecin d'entreprise, touchant mille francs par mois.

Comme, en janvier 1929, s'était ouvert le dispensaire municipal de Clichy, situé au 10 rue Fanny, un des premiers à offrir des consultations et quelques examens gratuits, et où travaillait une douzaine de médecins, du fait du manque de clientèle, il ferma son cabinet, et, grâce à l'appui du docteur Rajchman et du professeur Bernard, la direction de la «Médecine d'hygiène populaire» lui proposa une consultation, en fin d'après-midi, de médecine générale (vingt-deux heures par semaine payées deux milles francs par mois). Du temps lui restait donc, qu'il put consacrer à l'écriture et à des aventures féminines, où il continua à manifester sa préférence pour les danseuses.

Mais il avait espéré être nommé médecin chef. Or le choix se porta sur le docteur Grégoire Ichok, et il n'accepta jamais qu'on ait préféré nommer à sa place un juif qui, de plus, n'était pas français. D'emblée, la haine s'installa entre les deux hommes que tout opposait : Grégoire Ichok était travailleur, rigoureux, sérieux et intelligent ; il était conseiller technique au «Ministère de la Santé publique» et professeur à l'*«Institut statistique»* de Paris ; il était l'auteur de nombreux rapports sur la santé publique et de nombreux articles dans des revues médicales ; il tenait une rubrique intitulée *«Hippocrate vous dit»* dans le journal *«Le prolétaire de Clichy»* ; il était également membre actif de la L.I.C.A. («Ligue internationale contre l'antisémitisme») ; il était l'ami du peintre Marc Chagall, de Julien Caïn, administrateur général de la «Bibliothèque nationale», de Charles Gombault du journal *«France-Soir»*, de Pierre Comert, directeur de la presse au Quai d'Orsay, et, surtout, de Salomon Grumbach, président de la «Commission des Affaires étrangères» à la Chambre des députés. Cela exaspérait le docteur Destouches ; aussi fit-il courir le bruit que Ichok avait usurpé le titre de docteur en médecine, et le décrivit en ces termes injurieux : *«Au dispensaire municipal sur lequel je m'étais rabattu, je vis arriver un certain Idouc [sic], Lithuanien [...] imposé par les dirigeants communistes [...] La direction du dispensaire, confiée à ce médecin probablement faux, n'étant sans doute qu'un camouflage»*.

Pour sa part, le docteur Destouches fut considéré comme un médecin enthousiaste, généreux, «de bon diagnostic» mais utilisant peu de médicaments, n'hésitant pas, lorsque le problème dépassait ses compétences, à demander, à des collègues plus compétents, des investigations plus poussées. C'est dans le dispensaire de Clichy que, pour la première fois, il put constater la misère des banlieues.

Grâce à une bourse fournie par la «Commission d'hygiène de la S.D.N.», au sein de laquelle il avait conservé de bonnes relations, notamment avec le docteur Rajchman, il fit en mars un voyage à Londres pour y étudier la médecine de dispensaire pratiquée en Angleterre. Entre le mois d'avril et le mois de septembre, il publia quatre articles dans des revues spécialisées dans l'hygiène et la médecine sociale, comme *«L'infection puerpérale et les antivirus»* et *«Notes sur l'emploi des antivirus de Besredka en pansements humides»*.

Vers le 15 août 1929, il quitta son appartement de Clichy, fuyant les punaises ou voulant se rapprocher du lieu de travail d'Elizabeth Craig. Ils s'installèrent à Montmartre, 98 rue Lepic. C'était malgré l'avis de ses parents qu'elle l'avait suivi. Elle allait l'initier à l'art moderne, et ils rencontrèrent et fréquentèrent en particulier le peintre Henri Mahé, la danseuse danoise Karen-Marie Jensen, la comédienne Nane Germon. Cet été-là, il rencontra Joseph Garcin, un homme comme il les aimait, car, comme lui, il avait été blessé à la guerre, et, peu scrupuleux sur les moyens, était prompt à profiter de toutes les occasions pour fuir ce qu'il appelait la médiocrité générale ; de ce fait, il avait eu une vie aventureuse, tout en étant facilement inquiet et pessimiste.

En décembre, le docteur Destouches fit un voyage en Europe du Nord, toujours pour étudier la médecine de dispensaire qui y était pratiquée.

Ses diverses occupations médicales ne l'empêchèrent pas de commencer la rédaction d'un roman inspiré de ses aventures et mésaventures, auquel il avait encore été plus incité par la rencontre de Joseph Garcin.

Décidément débordant d'activité, à partir de 1930, il travailla également chez le pharmacien Robert Gallier, un ancien de "La biothérapie" qui avait depuis fondé son propre laboratoire, 38 boulevard du Montparnasse. Il allait y mettre au point deux produits pharmaceutiques : la "Kidoline", une huile nasale adrénalisée contre le coryza du nourrisson qui allait être commercialisée jusqu'en 1971 ; la "Basedowine", un médicament pour lutter contre les règles dououreuses (ou maladie de Basedow), qui fut commercialisé de 1933 à 1971 ; pour aider sa mère qui avait de modestes revenus, il lui fit reverser jusqu'à sa mort, en 1945, les redevances qu'il touchait sur cette invention, et il lui obtint une place de visiteuse médicale dans ce même laboratoire. Il s'impliqua aussi dans la publicité et dans la promotion de ces médicaments, se livrant même au démarchage, prenant des rendez-vous avec les médecins, allant de ville en ville, montant les étages...

En mars, il fit paraître dans la revue "Monde" d'Henri Barbusse un violent réquisitoire intitulé : "**La santé publique en France**".

En juin et juillet, il effectua une mission pour la S.D.N. en Europe centrale, qui le conduisit à Dresde, Prague et Vienne.

En janvier 1931, il se rendit à Genève.

Cette année-là, il commença à assurer aussi une vacation au "Dispensaire Marthe-Brandès" tenu par des religieuses, dans le XVIIIe arrondissement de Paris.

Gallier l'ayant recommandé à son confrère, René Arnold, directeur des "Laboratoires Cantin" à Palaiseau, en juin, il commença à y travailler pour une rémunération de cinq cents francs par mois, y mettant au point les comprimés et les gouttes "Nican" contre la toux (à base de serpolet et de coquelicot), et, grand insomniaque lui-même depuis la guerre, le somnifère "Somnothyryl" dont il vanta les bienfaits dans un article pour la "Revue médicale de l'Est" intitulé "**L'insomnie des intellectuels**" ; il s'occupa également de la publicité et de la vente de ces produits, profitant de son congé estival pour effectuer des tournées en province afin de les placer.

Son roman terminé, début février 1932, il porta le manuscrit aux "Éditions Gallimard".

Le 14 mars mourut son père.

Il publia "**Mémoire pour le cours des hautes études**", un article proposant un enseignement international de l'hygiène qu'il jugeait négligée par rapport à la clinique.

Ce printemps, il eut une liaison avec une étudiante allemande, Erika Irrgang.

Devant les atermoiements de Gallimard, il présenta son manuscrit à un jeune éditeur, Robert Denoël, qui lui demanda, en vain, de procéder à quelques coupures afin d'éliminer des propos qu'il jugeait obscènes.

Le 30 juin, il signa un contrat avec les "Éditions Denoël & Steele".

Le 4 septembre, il rencontra, au Café de la Paix, Cillie Ambor-Tuschfeld, gymnaste de 27 ans, juive autrichienne de famille aisée, qui venait de perdre son mari, jeune médecin ; il allait la revoir à Vienne en décembre.

Le 11 septembre, après un dîner chez Denoël où il se trouvait, Carlo Rim nota dans son journal intime : «Une voix rocailleuse, au débit fiévreux, précipité, comme s'il craignait de ne pas arriver vivant au bout de ses phrases. Un grand rire sanguin, volcanique.»

Le 15 octobre parut sous le pseudonyme de Louis-Ferdinand Céline (le prénom de sa grand-mère) :

1932
"Voyage au bout de la nuit"

Roman de 512 pages

S'étant engagé dans l'armée, le narrateur, le jeune Bardamu, prend part aux combats de 1914. Blessé, il est soigné à Paris, où il vit plusieurs amours décevantes, avec «la petite Lola d'Amérique», avec la violoniste Musyne.

Réformé, il part pour les colonies ; en «Bambola-Bragamance», il travaille pour la "Compagnie Pordurière du Petit Congo" ; comme il serait incapable de rendre les comptes de sa «factorerie», il y met le feu ; tandis qu'il est gravement malade, les Noirs de son village le vendent comme galérien au capitaine d'un bâtiment espagnol.

Débarquant illégalement à New York, il est d'abord «agent compte-puces» à Ellis Island ; puis il passe quelque temps à Manhattan où, impressionné par cette «ville debout» et par la beauté des femmes, il extorque de l'argent à Lola, avant de gagner Detroit où il devient ouvrier chez Ford, et amant de cœur d'une prostituée, Molly.

Il revient en France, achève ses études de médecine, et ouvre un cabinet dans la banlieue parisienne, à La Garenne-Rancy ; il y gagne très mal sa vie, devient donc médecin de dispensaire ; il se compromet dans une affaire de famille crapuleuse, dans laquelle son ami, Robinson, est victime d'un explosif qu'il destinait à une vieille femme nommée Henrouille ; il se fait payer pour convaincre Robinson, aveugle depuis l'explosion, de partir pour Toulouse, où il gardera une cave à momies avec la vieille Henrouille. Ruiné, Bardamu quitte Rancy.

À Paris, il travaille comme figurant dans un cinéma, s'occupe à classer le courrier d'un entremetteur, et devient l'amant d'une danseuse polonaise. Il part passer quelque temps à Toulouse auprès de Robinson et de sa fiancée, Madelon, dont il devient l'amant. Mais, quand on l'appelle auprès de la vieille Henrouille, qui vient de tomber dans l'escalier vraisemblablement poussée par Robinson, il s'enfuit.

Il se fait embaucher dans un asile d'aliénés, et se lie avec son directeur, Baryton, qui glisse peu à peu dans la folie et, en dernière issue, part vers le Nord en lui laissant la responsabilité de l'établissement. Robinson, qui a recouvré la vue, et a cessé d'aimer Madelon, reparaît ; Bardamu l'emploie à l'asile, et chasse violemment Madelon, qui, cependant, poursuit toujours Robinson. La maîtresse de Bardamu, Sophie, a la malencontreuse idée d'organiser une sortie où tous les quatre (Bardamu, Sophie, Robinson et Madelon) se réconcilieraient ; mais, à la fin de cette soirée, Madelon tue Robinson. Alors que la police emporte le corps. Bardamu aboutit dans un bistrot, près d'une écluse ; un remorqueur passe, emportant les péniches, le fleuve, la ville entière et tous les personnages du voyage, alors que «le jour monte de partout».

Pour un résumé plus précis, et une analyse, voir, dans le site, deux articles :

CÉLINE, "Voyage au bout de la nuit I" et

CÉLINE "Voyage au bout de la nuit II".

“Voyage au bout de la nuit”, vaste fresque qui se démarquait tout à fait des romans contemporains par l'introduction de la langue populaire, par la dénonciation de l'absurdité de la guerre, de la criminelle bêtise du colonialisme, de l'abrutissement par l'industrialisation, de la misère des banlieues, de la pitoyable solitude des êtres humains, provoqua une déflagration, et obtint un immédiat succès, se vendant à plus de cent mille exemplaires, d'autant plus qu'il fit scandale. S'ensuivit une polémique entre la critique de droite et la critique de gauche. Mais, d'emblée, Céline s'était imposé comme l'un des écrivains majeurs de son temps. Rapidement, on considéra qu'il devait obtenir le prix Goncourt ; mais, au dernier moment et contre toute attente, du fait de la jalousie qu'on ressentait dans les milieux littéraires devant le succès de cet écrivain amateur, le prix fut attribué à Guy Mazeline pour son roman “Les loups”. Céline ne manqua pas de dénoncer la «crassouillerie» des «gendelettres», et ne fut pas consolé par l'obtention du prix Renaudot.

Le roman fut vite traduit en italien, en russe (par E. Triolet et L. Aragon) et en allemand. Désormais, les fréquentations de Céline se diversifièrent, et il commença à entretenir des correspondances avec les écrivains Léon Daudet, Lucien Descaves, Eugène Dabit, Elisabeth Porquerol, Élie Faure ; le cinéaste Abel Gance ; le journaliste et homme politique Georges Altman. Mais il continua d'exercer son premier métier, et d'être donc toujours le docteur Destouches. Il commença un autre roman autobiographique.

En décembre, le docteur Rajchman l'ayant nommé pour une mission, il fit, avec sa mère, un voyage en Allemagne, via Genève et l'Autriche.

En février 1933, il publia son dernier texte médical : "**Pour tuer le chômage, tueront-ils les chômeurs ?**".

Le 16 mars, afin de clore les débats autour de son roman, il publia dans "Candide", un hebdomadaire de droite, un article intitulé "**Qu'on s'explique. Postface de "Voyage au bout de la nuit"**".

En mai, il séjourna à Anvers auprès d'Évelyne Pollet, une femme mariée, mère de famille, qui, âgée de vingt-sept ans, lui avait écrit son admiration pour "*Voyage au bout de la nuit*", devint sa maîtresse, et lui demanda à plusieurs reprises d'intercéder auprès de Robert Denoël pour qu'il publie plusieurs de ses manuscrits ; aussi leurs relations allaienr-elles se détériorer au point qu'il allait se plaindre violemment d'elle, en mars 1951, dans une lettre à Albert Paraz : «*Cette saloperie d'Évelyne ne m'a jamais envoyé un gramme de chocolat ni de rien ! damnée hysterique menteuse, provocatrice, folle de jalousie salope, cavaleuse avec ça ! la femme de lettres 1000 pour 100 ! l'horreur même ! [...] Elle me hante depuis 15 ans cette garce ! avide de publicité.*»

Il eut alors une liaison avec Karen-Marie Jensen.

En juin, lors d'un voyage à Vienne et à Prague où il rejoignait petites amies et traducteurs, il écrivit "**31, cité d'Antin**", un texte qui devait servir de préface à un album d'esquisses des fresques peintes par son ami, Henri Mahé, dans une maison close.

Ce mois-là, Elizabeth Craig partit aux États-Unis pour y enterrer sa mère et s'y occuper de son père ; elle allait ne pas revenir. Cela fut mal vécu par Céline pour qui cette histoire resta «*humainement infecte, vraiment américaine, hélas !*»

Le 18 septembre, la pièce "*L'Église*" parut, remaniée, largement modifiée par rapport à la version de 1927, aux "Éditions Denoël & Steele". Mais elles refusèrent un conte étrange et presque enfantin, un «*roman épique*», une «*légende celte*», présentant l'opposition foncière entre les deux pôles de l'existence, intitulé "**La volonté du roi Krogold**", dont le thème allait reparaître dans le roman suivant de Céline et même le hanter pendant toute sa vie. Le manuscrit fut longtemps considéré comme perdu, avant de réapparaître mystérieusement en juin 2020 (voir p.90).

Le 1er octobre, cédant aux instances de son ami, Lucien Descaves, Céline prononça à Médan un discours public, le seul de sa carrière littéraire :

1933
"**Hommage à Zola**"

Discours

D'abord, Céline définit l'œuvre de Zola, dépeignit l'époque où elle fut écrite, admit que l'écrivain avait réussi à témoigner de son horreur de son temps, mais affirma qu'il ne pourrait qu'échouer en 1933, la réalité étant devenue impossible à décrire, les «*formes sociales*» étant désormais telles que «*le naturalisme devient politique*» ; d'autre part, il pensait que l'optimisme de Zola n'était plus de mise car l'existence, chez l'être humain, d'un «*instinct de mort*» dominant se révèle à travers l'*«immense narcissisme sadico-masochiste»* des sociétés modernes : «*Le sadisme unanime actuel procède avant tout d'un désir de néant profondément installé dans l'homme et surtout dans la masse des hommes, une sorte d'impatience amoureuse à peu près irrésistible, unanime pour la mort. [...] L'âme de l'homme s'est définitivement cristallisée sous cette forme suicidaire.*» Ainsi, plutôt que de reconnaître le génie de Zola, il insista sur ce qui le séparait de lui, affirmant que, si l'entreprise naturaliste était fondée sur la foi dans la vertu et dans le langage, lui-même avait perdu cette confiance. Il fit un

intéressant rapprochement : «*L'œuvre de Zola ressemble pour nous, par certains côtés, à l'œuvre de Pasteur si solide, si vivante encore, en deux ou trois points essentiels. Chez ces deux hommes, transposés, nous retrouvons la même technique méticuleuse de création, le même souci de probité expérimentale et surtout le même formidable pouvoir de démonstration, chez Zola devenu épique.*» Il affirma aussi : «*On peut encore aller danser musette au cimetière et parler d'amour aux abattoirs, l'auteur comique garde ses chances.*» Enfin, débordant du sujet, il parla de la condition de l'écrivain d'après-guerre ; il déclara que la vérité est le seul antidote sérieux aux dictatures ; il proclama : «*Libéraux, marxistes, fascistes, ne sont d'accord que sur un seul point : des soldats !*», ces différentes tendances politiques reposant toutes, selon lui, sur le mensonge permanent, et n'ayant qu'un seul et même but : la guerre.

Le 11 octobre, fut publiée dans "La dépêche de Brest et de l'Ouest", une interview que Céline avait donnée Charles Chassé, où il lui dit : «*Je crois que je ne dois rien à aucun écrivain. Ce qui m'a influencé, c'est le cinéma. Ah ! ça, le cinéma, je le connais. Le music-hall aussi et puis les journaux, les journaux illustrés principalement. Au fond, mon livre, c'est, en bien des endroits, une sorte de reportage comme on en trouve dans les magazines. Et même, est-ce bien du reportage ? Les souvenirs des choses que j'ai vues dans ma vie ne comptent pas tant que cela. Ce ne sont que des points de départ, des prétextes qui me fournissent l'occasion de noter mes rêves. Car si la littérature a une excuse (je crois bien d'ailleurs que nous arrivons à la fin de la littérature ; mais après tout, peut-être ai-je tort de vous dire cela ; quand on a eu quelque succès dans un genre, on est toujours tenté de croire que ce genre-là va disparaître parce qu'on voudrait se persuader qu'on a été un des seuls à y réussir) ; si la littérature donc a une excuse, c'est de raconter nos délires. Le délire, il n'y a que cela et notre grand maître actuellement à tous, c'est Freud. Peut-être, si vous tenez absolument à me trouver d'autres influences plus littéraires, peut-être que vous pourriez indiquer les livres de Barbusse.*»

Si l'afflux d'argent à la suite du succès de "Voyage au bout de la nuit" ne changea pas fondamentalement son mode de vie ; s'il continua donc à travailler à son dispensaire, le 7 décembre 1933, il acheta un appartement à Saint-Germain-en-Laye où il vint profiter du calme pour continuer à écrire son autre roman. Il confia : «*Je ne débloque pas du bouquin, je suis en maison pour ainsi dire. Je ne sors plus. Saint-Germain me donne plus de ton. Je suis machine, je tourne mieux.*»

Cette année-là encore, fut publiée dans "La revue hebdomadaire" une interview qu'il donna à Robert de Saint-Jean, où il lui confia : «*J'ai inventé une langue antibourgeoise qui rentrait ainsi dans mon dessein. Et aussi parce qu'il y a des sentiments que je n'aurais pas trouvés sans elle. Ce que je peux faire facilement, c'est la chevalerie, le roman d'apparition avec des rois, des spectres... Mais impossible pour moi de tracer l'épure d'un roman... Il faut que je sente une résonance, que je travaille dans le nerf, que j'aie le bon contact.*»

En janvier / février 1934, la revue "Commune" ayant posé à des écrivains la question : "Pour qui écrivez-vous?", il y répondit : «*Si vous demandiez pourquoi les hommes, tous les hommes, de leur naissance jusqu'à leur mort ont la manie, ivrognes ou pas, de créer, de raconter des histoires, je comprendrais votre question. Il faudrait alors (comme à toute véritable question) plusieurs années pour y répondre. Mais Écrivain ! ! ! biologiquement ça n'a pas de sens. C'est une obscénité romantique dont l'explication ne peut être que superficielle.*»

Le 8 mars, il écrivit à Élie Faure, le grand historien de l'art qui, après le 6 février 1934 (où avait eu lieu une manifestation antiparlementaire organisée à Paris par des groupes de droite), avait adhéré au comité de vigilance des intellectuels antifascistes, une lettre dans laquelle il stipula : «*Je me refuse absolument, tout à fait, à me ranger ici ou là. Je suis anarchiste, jusqu'aux poils. Je l'ai toujours été et je ne serai jamais rien d'autre.*», et il ajouta : «*Tout système politique est une entreprise de narcissisme hypocrite qui consiste à rejeter l'ignominie personnelle de ses adhérents sur un système ou sur les "autres". Je vis très bien, j'avoue, je proclame haut, émotivement et fort toute notre dégueulasserie commune, de droite ou de gauche, d'Homme. Cela on ne me le pardonnera jamais.*»

Pourtant, il aurait, cette année-là, assisté au «banquet médical» parisien de "L'action française", mouvement monarchiste ! Et, dans un bar de la rue Lepic, il fit la connaissance d'Albert Paraz, un

écrivain anarchiste de droite, pacifiste, fort en gueule, buveur et ripailleur, et allait le recommander aussitôt à son éditeur, Robert Denoël.

De mai à août, il séjourna aux États-Unis, alla en Californie où il entra en relation avec des studios d'Hollywood pour y vendre les droits cinématographiques de "Voyage au bout de la nuit", et où il tenta aussi de convaincre Elizabeth Craig (à qui il avait dédié son livre qu'elle n'allait jamais lire !) de revenir avec lui en France ; dans les deux cas, il échoua. Sur le paquebot de retour, "Le Champlain", il rencontra la sculptrice Louise Nevelson, le comédien Robert Le Vigan et le réalisateur Julien Duvivier qui revenait du Québec où il avait tourné l'adaptation de "Maria Chapdelaine" ; ils parlèrent d'un projet d'adaptation de "Voyage au bout de la nuit" qui ne fut pas mené à bien.

En décembre, il fit un voyage à Bruxelles.

Ce fut probablement cette année-là que, chez son ami, le peintre expressionniste Gen Paul qui était une des figures marquantes de la Butte Montmartre, il fit la connaissance de Marcel Aymé.

En février 1935, il rejoignit Cillie Ambor en Autriche.

En mai, il rencontra la pianiste réputée Lucienne Delforge qui, à vingt-six ans, était mariée et avait deux enfants ; il l'emmena à Londres, puis à Amsterdam pour lui faire visiter le "Rijksmuseum" (elle fit savoir : «En plus de sa passion pour la danse et la musique, Céline nourrissait un grand enthousiasme pour la peinture. Il aimait particulièrement les Flamands, Brueghel l'Ancien et Brueghel de Velours, J. Bosch, dont il ne se lassait pas d'admirer les œuvres, mais surtout la justesse des attitudes, la subtilité du geste ou de l'expression qui permettaient de pénétrer la psychologie des personnages peints par l'artiste, en dehors de la splendeur des couleurs, le réjouissaient. C'est d'ailleurs à lui que je dois mon initiation à la peinture.») ; enfin, en juillet, ils firent un voyage au Danemark, en Suède, en Allemagne et en Autriche. Il allait confier dans "Bagatelles pour un massacre" : «J'ai fréquenté une pianiste, des années... Elle gagnait sa vie sur Chopin et sur Haydn... Vous dire que je connais les œuvres... et sensible à la qualité...»

À partir du 1er septembre, il loua une chambre à l'hôtel "Pavillon royal" à Saint-Germain-en-Laye où, dans le silence des jardins anglais, il poursuivit la rédaction de son roman, écrivant à Eugène Dabit : «C'est un monstre cette fois. Je parle du fonds ! une énormité - 800 pages ! Ce sera sûrement le dernier au beau train des choses ! Mais cependant il faudra attendre qu'Hitler se lance sur l'Ukraine. Encore deux années sans doute. Mais je prophétise !»

Il donna une interview au journal "L'intransigeant", où il s'attribua une biographie fantaisiste : «Je suis né à Asnières en 1894... Je suis du peuple, du vrai... Mon père, d'abord professeur puis révoqué, travaillait au chemin de fer, ma mère était couturière... On tenait un commerce, on a fait beaucoup de villes... Ça marchait jamais. Faillite ! Faillite ! Faillite ! À douze ans je suis rentré dans une fabrique de rubans... Ça m'a mené jusqu'à la guerre... Blessé en 1914, trépané, réformé, médaillé militaire... Ça vous intéresse, ma vie. Pas vrai? Je ne crois pas pourtant qu'on puisse expliquer une œuvre par la connaissance de son auteur... Allons-y... Le jour je travaille pour gagner ma croûte, celle de ma mère et de mes deux gosses... J'ai quarante ans, je suis malade. Un homme fini...»

À la fin de l'année, dans le studio de danse de Blanche d'Alessandri-Valdine où avaient coutume de se rendre les peintres montmartrois en quête de modèles ou de proies, il remarqua Lucette Almansor, gracieuse danseuse virtuose à l'Opéra-Comique, qui mettait les États-Unis à ses pieds, y ayant fait une tournée dans des spectacles «légers» et des revues. Elle était âgée de vingt-trois ans ; lui en avait quarante et un, et était célèbre ; malgré cet écart, ils connurent un coup de foudre ! Il avait toujours vu dans la danse une consolation de beauté, un rempart contre la lourdeur (des gens mais aussi du style littéraire) qu'il haïssait. Lucette, qui aurait été une jeune fille sombre et mélancolique avant de croiser son homme et son destin, qui confia : «Quand j'ai rencontré Louis, je voulais mourir, je trouvais la vie si triste. Je n'avais pas d'amis, je ne parlais pas, j'étais entièrement tournée sur moi-même et la danse.», lui donna sa jeunesse en échange, selon son expression, de «sa tête d'homme qui a vécu» ; elle indiqua encore : «C'est par sa bonté, immense, qu'il m'a le plus touchée». Pour lui, celle qu'il appelait «*Lili*» cessa de faire les tournées à l'étranger qu'elle effectuait au sein d'une compagnie réputée. Et elle le regarda écrire de manière obsessionnelle : «Il pouvait rester des heures, des jours sur un mot. Jusqu'à ce qu'il l'entende tomber comme il faut. La littérature, on n'en parlait pas, la musique non plus. On était ensemble avec elles et c'était le plus important.» L'épouse

modèle qu'elle était acceptait les incartades conjugales de son mari pour le garder auprès d'elle, sachant que nulle maîtresse ne pouvait menacer leur osmose sentimentale.

Aimant toujours Saint-Malo où il revenait régulièrement, au début à moto ; où il prenait le large avec son ami, Henri Mahé, avant de se retrouver à la crêperie "Le corps de garde", située sur les remparts, il fit découvrir la ville à Lucette, louant alors un appartement avec vue directe sur le casino municipal qu'il décrivit ainsi : «Casino carabosse tout bosses ! Mammouth, Popotame, l'aimable éternel que je l'aime [...] Temple asiatique, marmorique, berbère, laid, pas laid, biscornu !»

Le 28 mars 1936, il confia au journal "Le nouveau cri" : «Voilà quatre ans que je travaille tous les jours à ce bouquin, à m'en faire maigrir de douze kilos. Je n'y changerai pas une virgule.»

Ce «bouquin», d'abord intitulé "L'adieu à Molitor", puis "Tout doucement", lui demanda en effet un travail colossal, lui ayant fait écrire des dizaines de milliers de pages pour la mise au point desquelles il entra, le 12 avril, en relation épistolaire avec Marie Canavaggia qui devint sa secrétaire littéraire, corrigea les épreuves en suivant le conseil qu'il lui donna : «Il n'est pas de petits détails qui peuvent me lasser ! Je les veux tous ! La moindre virgule me passionne.» Il présenta le manuscrit à Robert Denoël qui s'affola de l'obscénité de certains passages, lui écrivant : «Nous avons manqué le Goncourt, nous ne raterons pas la correctionnelle !», lui demandant de récrire les passages les plus audacieux. Céline refusa : «Voilà quatre ans que je travaille tous les jours à ce bouquin [...]. Je n'y changerai pas une virgule.» En conséquence, Denoël remplaça ces passages par des «blancs». Et c'est ainsi que fut enfin publié :

12 mai 1936
"Mort à crédit"

Roman de 680 pages

Au tournant du siècle, à Paris, dans le "Passage des Bérésinas", Ferdinand vit une enfance miséreuse avec ses parents qui ne font que des sacrifices, et désespèrent de lui, l'envoyant cependant en Angleterre, dans un pensionnat où il est incapable d'apprendre la langue. De retour, il a bien du mal à trouver des emplois et à les garder, victime qu'il est de différentes mésaventures. Son opposition à son père est telle qu'il finit par le frapper, manquant le tuer. Une fois de plus, il est secouru par son oncle qui lui trouve une place auprès de Courtial des Pereires, un inventeur loufoque que son audace conduit de catastrophe en catastrophe jusqu'à sa mort qui ne laisse à Ferdinand que le désir de s'engager dans la cavalerie.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, CÉLINE, "Mort à crédit".

Malgré la précaution prise par l'éditeur, le livre, s'il se vendit bien, mais loin des proportions attendues, reçut, de la part des critiques, un accueil presque exclusivement négatif, fut quasi unanimement éreinté. Céline, qui était si épris de sur-reconnaissance, devant cet échec qui était une atteinte à son égo, ressentit une immense frustration.

Au mois de mai, eurent lieu des élections où le Front populaire, dirigé par Léon Blum, remporta la victoire ; de plus, le 17 juillet, commença la guerre d'Espagne. On peut penser que ces événements changèrent les idées politiques de Céline qui tendit désormais vers l'extrême droite ; qui en vint à se considérer victime d'une conspiration judéo-mondiale.

Le 30 mai 1936, il écrivit à André Rousseaux, le critique littéraire du "Figaro" qui avait porté un jugement sévère sur "Voyage au bout de la nuit" au nom d'une conception traditionnelle de la langue et de la littérature : «Je ne peux pas lire un roman en langage classique. Ce sont là des projets de roman. Ce ne sont jamais des romans. Tout le travail reste à faire... Leur langue est impossible. Elle est morte. / Pourquoi je fais tant d'emprunts à la langue, au "jargon", à la syntaxe argotique, pourquoi je la forme moi-même si tel est mon besoin de l'instant? Parce que vous l'avez dit, elle meurt vite, cette langue, donc elle a vécu, elle vit tant que je l'emploie. / Une langue c'est comme le reste, ça

meurt tout le temps. Ça doit mourir. Il faut s'y résigner. La langue des romans habituels est morte, syntaxe morte, tout mort. Les miens mourront aussi, bientôt sans doute. Mais ils auront eu la petite supériorité sur tant d'autres, ils auront pendant un an, un mois, un jour, vécu. / Tout est là. Le reste n'est que grossière, imbécile, gâteuse vantardise. Dans toute cette recherche d'un français absolu, il existe une niaise prétention, insupportable, à l'éternité d'une forme d'écrire.»

Fin juillet, il partit en U.R.S.S., séjournant trois semaines à Leningrad, afin de dépenser les droits d'auteur qu'il avait acquis par la traduction en russe de "Voyage au bout de la nuit", car les roubles n'étaient alors pas convertibles. Et il était seul car aucune réservation d'hôtel n'était possible pour un couple non marié.

Pour Lucette Almansor, il écrivit :

1936
"La naissance d'une fée"

Ballet

La sorcière Karalik, jalouse de la passion vécue par le Poète et la jolie jeune fille qu'est Évelyne, décide de leur jeter un sort. Pendant ce temps, au village, le Diable pousse les notables à épier les ballerines de l'auberge qui a été subitement transformée en studio de danse. Le Poète tombe amoureux de l'une d'elles, et délaisse Évelyne. Désespérée, elle s'enfuit dans la clairière, et rencontre un chasseur qui vient de tuer une biche. Elle lui raconte son histoire, attirant ainsi l'attention d'un esprit de la danse. Ce dernier lui remet alors un roseau d'or qui lui permet de danser divinement. De ce fait, elle s'attire la haine d'une gitane qui finit par la poignarder sur l'ordre de Karalik. Morte, Évelyne est ramenée à la vie par les esprits de la forêt qui lui injectent quelques gouttes de Lune.

L'histoire se termine dans le «Château du Diable». Tous les personnages du ballet se sont réunis pour un repas gigantesque. Évelyne et Karalik se rencontrent, tandis que le Poète se trouve enchaîné à une table à proximité. Devenue fée, Évelyne fait s'effondrer le château, et se retrouve seule dans la clairière avec son ancien fiancé qui tente de lui demander pardon. Mais, indifférente, elle disparaît peu après avec ses amis, le laissant chanter seul ses amours impossibles.

Commentaire

Céline proposa son ballet à Maurice Lehmann, directeur du Châtelet ; mais il le lui refusa, et cela accrut son antisémitisme.

Il allait placer le ballet dans "Bagatelles pour un massacre" (1937).

Il fut réédité en 1959 dans "Ballets sans musique, sans personne, sans rien".

1936
"Secrets dans l'île"

Scénario

Sur une île bretonne échoue, un jour de tempête, la belle Erika qui, rendant jalouse les femmes, trouble la vie du village de pêcheurs, brouille l'organisation de cette micro-société sur laquelle règne désormais une pesante atmosphère.

Commentaire

Ce texte bref mais incisif, très réaliste, plein de barbarie humaine et d'intolérance, résultait d'une commande qui avait été faite en 1935 aux dix lauréats du prix Renaudot par les "Éditions Gallimard".

Il fut publié dans "Neuf et une", un ouvrage collectif, au côté des textes des autres lauréats (Marcel Aymé, Germaine Beaumont, Charles Braibant, Louis Francis, Philippe Hériat, Armand Lunel, Bernard Narbonne, André Obey et François de Roux).

Il ne fut jamais tourné.

À la suite de son voyage en U.R.S.S., Céline publia :

28 décembre 1936
"Mea culpa"

Récit de voyage de vingt-sept pages

Céline réaffirme son dégoût de la bourgeoisie, du capitalisme, de la politique, du matérialisme.

Il dénonce l'«énorme imposture» que sont «la grande prétention au bonheur», l'optimisme : «Massacres par myriades, toutes les guerres depuis le Déluge ont eu pour musique l'Optimisme [...] Tous les assassins voient l'avenir en rose, ça fait partie du métier. Ainsi soit-il. [...] La grande prétention au bonheur, voilà l'imposture». Il affirme que toute spéculation optimiste sur l'avenir ne peut conduire qu'à des massacres.

Il signale : «La supériorité pratique des grandes religions chrétiennes, c'est qu'elles doraien pas la pilule. Elles essayaient pas d'étourdir, elles cherchaient pas l'électeur, elles sentaient pas le besoin de plaire, elles tortillaient pas du panier. Elles saisissaient l'Homme au berceau et lui cassaient le morceau d'autor. Elles le renardaient sans ambages : "Toi petit putricule informe, tu seras jamais qu'une ordure"»...

Il affirme qu'on ne se débarrassera jamais des égoïsmes ; que, par conséquent, le sort des êtres humains ne s'améliorera jamais.

Se sentant rejeté par le monde des écrivains, qui ne le reconnaissent pas pour un des leurs, il laisse affleurer son amertume : «Tout créateur au premier mot se trouve à présent écrasé de haines, concassé, vaporisé. Le monde entier tourne critique, donc effroyablement médiocre. Critique collective, torve, larbine, bouchée, esclave absolue.»

Il en vient à parler enfin de son voyage en U.R.S.S. pour faire part de sa déception de n'avoir pas trouvé la fraternité espérée, sa découverte du pays lui ayant enlevé le peu d'espoir qui lui restait sur l'humanité, car, là-bas aussi, règne toujours l'injustice ; c'est toujours «le plus cynique, le plus rusé, le plus brutal» qui gagne. Il entend donc alerter le monde entier contre les dérives du régime soviétique qu'il juge bureaucratique et barbare. Il lui semble que la fin de l'exploitation capitaliste n'a pas plus amélioré les gens que leur condition matérielle, les dérives du communisme devant être attribuées à la nature humaine, qui est foncièrement égoïste. Il dénonce le caractère tyrannique du matérialisme soviétique. Il considère que, puisque, en U.R.S.S., il n'y a plus d'exploiteurs contre qui «râler», «la vie devient intolérable !» Il signale que, en fait, les patrons sont remplacés par de «nouveaux souteneurs». Pour lui, «le communisme matérialiste» ne serait rien d'autre que «l'injustice rambinée sous un nouveau blase». Il ajoute : «On pourra bien tous calancher pour un fourbi qu'existera pas ! Un Communisme en grimaces !... [...] Des guerres qu'on saura plus pourquoi !... De plus en plus formidables ! Qui laisseront plus personne tranquille !... que tout le monde en crèvera... deviendra des héros sur place... et poussière par-dessus le marché !... Qu'on débarrassera la Terre... Qu'on a jamais servi à rien... Le nettoyage par l'idée... [...] On deviendra totalitaires ! Avec les juifs, sans les juifs. Tout ça n'a pas d'importance !... Le Principal c'est qu'on tue !...» Il prétend que les juifs sont les vrais maîtres du Kremlin.

Il fustige sans ménagement les thuriféraires occidentaux, alors fort nombreux, du stalinisme.

En revanche, ce pessimisme affiché n'exclut pas l'affirmation d'une «quatrième dimension» de l'existence humaine, celle du «sentiment fraterno».

Il termine par des réflexions sur la nature humaine dont la sévérité est celle des Pères de l'Église, auxquels il se réfère d'ailleurs explicitement.

Commentaire

«Mea culpa» est une expression latine signifiant «ma faute», employée dans la liturgie catholique. Céline aurait donc demandé qu'on lui pardonne sa sévère critique de l'U.R.S.S. puisque, depuis «*Voyage au bout de la nuit*», il passait pour un écrivain de gauche, avait même une réputation de sympathisant communiste.

Ce texte bref, aux propos sarcastiques et provocateurs, est un soliloque à la fois d'une violence rageuse et d'une gouaille menée sur le mode burlesque. D'ailleurs, Céline y découvrit son talent de pamphlétaire.

Il ne détailla pas ce qu'il avait vu, comme si les faits déjà connus de tous n'avaient plus à être exposés mais seulement soulignés. Il s'était rendu compte que, depuis 1914, le monde était en train de basculer, et que celui dans lequel il avait vécu s'effondrait sous ses pieds.

L'expérience qu'il fit de l'U.R.S.S. fut le digne pendant de son expérience aux États-Unis, lui enleva le peu d'espoir qui lui restait sur les êtres humains, sur la possibilité de reconstruction de la société, le rendit encore plus pessimiste, allait le rendre désormais hostile à la gauche, ce qui déçut certains de ses admirateurs, et heurta même toute une fraction du public qui l'avait soutenu jusqu'alors. De plus, il avait été conforté dans son antisémitisme.

Le texte fut publié le 28 décembre 1936, soit six semaines après «*Retour de l'U.R.S.S.*» de Gide (voir, dans le site, GIDE) qui fut le seul écrivain à accorder quelque attention à «*Mea culpa*», le citant dans «*Retouches à mon «Retour de l'U.R.S.S.»*», paru en juin 1937.

Après s'être attiré la haine des milieux bien-pensants en attaquant, dans «*Voyage au bout de la nuit*», le militarisme, le colonialisme, le machinisme, l'injustice sociale, avec «*Mea culpa*», Céline heurta toute la fraction du public qui l'avait soutenu jusqu'alors, et, en particulier, l'atmosphère devint véritablement explosive dans le dispensaire municipal de Clichy, la commune ayant pour maire et pour édiles des communistes.

En février 1937, il fit un court voyage aux États-Unis.

Il écrivit :

Mars 1937
'Voyou Paul, brave Virginie'

Ballet

En 1830, naufragés sur une île déserte, Paul et Virginie [les personnages de «*Paul et Virginie*», roman de Bernardin de Saint-Pierre publié en 1788] sont sauvés de la mort grâce au breuvage d'une sorcière. Or Paul en abuse, et se transforme ainsi en voyou. Pendant ce temps, des couples s'amusent dans une demeure bourgeoise ; parmi eux, Mirella et Oscar accompagnés de la tante Odile et de son chien, Piram ; un messager interrompt brusquement la fête, et annonce le retour de Paul et Virginie par bateau, accompagnés de la sorcière. Ils rencontrent Oscar et Mirella. Entraînés dans une vie de fête incessante, Paul devient l'amant de Mirella. Désespérée, Virginie avale le breuvage de la sorcière, et retrouve peu à peu les faveurs de Paul. Folle de jalousie, Mirella abat Virginie d'un coup de pistolet. Les convives se dispersent, et oublient alors le corps de Virginie qui n'a pour dernière compagnie que le chien Piram.

Commentaire

Le ballet devait être représenté lors de l'Exposition universelle de 1937 ; mais il fut finalement refusé, au grand regret de Céline, qui n'eut de cesse de le proposer à des musiciens et à des directeurs de théâtre ; qui pria une danseuse russe de se déclarer prête à le danser au «Théâtre Royal de la Monnaie», à Bruxelles, toutes ces tentatives étant finalement vaines.

De mai à septembre 1937, Céline, qui vivait désormais avec Lucette, au Havre et à Saint-Malo durant des remplacements qu'il effectuait, entama la rédaction d'un livre où, revenant à ses souvenirs, il donnait de nouveau la parole à Ferdinand, le narrateur et protagoniste de '*Mort à crédit*', qui, à la fin, parlait à son oncle, Édouard, de s'engager dans le 17^e régiment de cuirassiers de Rambouillet. Mais le manuscrit disparut à la Libération ; cependant, on en retrouva, on ne sait trop comment, une centaine de feuilles, qui furent publiées pour la première fois dans le no 5 de la revue "Les cahiers de la Pléiade" en novembre 1948 sous le titre "*Le casse-pipe*" ; qui furent rééditées, en décembre 1950, aux "Éditions Frédéric Chambriand" sous le titre "*Casse-pipe*" ; puis, en 1952, par Gallimard, accompagnées alors du "*Carnet du cuirassier Destouches*". Dans ce texte, Céline ne racontait que sa première nuit à la caserne :

1937
"**Casse-pipe**"

Roman de 105 pages

Comme Ferdinand est un «engagé», il est d'emblée mal vu par le «maréchal des logis Rancotte», un sous-officier buveur et abruti qui ne cesse d'injurier les hommes, et l'oblige, lui qui n'a qu'un pardessus et des chaussures de ville, à partir en patrouille, en pleine nuit et sous la pluie d'hiver, avec les hommes du corps de garde. Ils font et refont, au pas cadencé, le tour d'une grande cour mal pavée et lugubre, puis débouchent sur une esplanade où galopent des chevaux affolés par la tempête. Ils arrivent à la poudrière dont il faudrait relever les hommes en leur disant le mot de passe ; or le brigadier Le Meheu ne s'en souvient plus ! Pendant qu'il va le chercher, sa troupe se réfugie dans une écurie dont le palefrenier se plaint d'avoir perdu des chevaux. Mais il cache les hommes derrière un amoncellement de crottin, et ils s'y endorment jusqu'à ce que la soif les réveille. Ferdinand doit alors payer des litres de vin que vend le palefrenier qui se lance dans un récit de sa vie de militaire alors que les chevaux, de plus en plus indisciplinés, s'agitent dangereusement. De retour, Le Meheu, qui est ivre, raconte son entretien avec le capitaine qui l'avait tancé. Et survient Rancotte qui s'en prend au palefrenier, puis aux hommes qui sortent de leur cachette, s'acharnant évidemment sur Ferdinand. Crottés, trempés, ils sont ramenés au poste de garde où, soudain, le planton est pris d'une crise d'épilepsie, devant laquelle les autres demeurent indifférents, tandis que Rancotte y voit l'effet d'une extrême ivresse, et prétend guérir le malade en lui déversant force seaux d'eau sur le crâne. C'est alors que «*Karvic a envoyé la fin, deux appels aigus*» de sa trompette.

Commentaire

«Casser sa pipe» signifiant «mourir», le mot «casse-pipe» désigne la guerre dont Céline voulait de nouveau parler alors qu'il l'avait déjà fait dans "*Voyage au bout de la nuit*". De ce fait, le titre était impropre pour un texte qui ne touche que la première journée à la caserne d'un engagé ; qui n'est qu'une esquisse.

Cependant, ce texte ne manque pas d'intérêt. On pourrait considérer que cette virulente caricature de la vie militaire, cet hallucinant tableau de l'incroyable bêtise militaire, écrit dans un style truculent, haché, ne comportant que de brèves mais frappantes descriptions et de longs monologues rageurs, à grand renfort d'argot, à grands coups de scènes violentes, grotesques et loufoques, relève de ce genre qu'on a appelé «le comique troupier» (illustré en particulier par Georges Courteline). Par ailleurs, on remarque que c'est dans un style d'adolescent idéaliste que Louis-Ferdinand Destouches y constatait, par exemple : «*Quel noble métier que le métier des armes. Au fait les vrais sacrifices consistent peut-être dans la manipulation du fumier à la lumière blafarde d'un falot crasseux?*»

Le romancier Roger Nimier fit de ce fragment un commentaire exalté : «Livre capital. La caserne du 17^e cuirassiers est une création comparable à certaines apparitions, au milieu des flots, chez Homère. Elle n'est pas décrite, elle apparaît, elle se dégage lentement de la nuit, elle se révèle à travers la conversation des hommes, humanité pâteuse aux noms bretons, aux grosses moustaches, dont les sabres résonnent contre les pavés.».

En 1958, Robert Poulet publia *"Entretiens familiers avec L.F. Céline suivis d'un chapitre inédit de "Casse-pipe"*». Enfin, en 2020, réapparurent les 600 feuillets d'un livre dûment intitulé *"Casse-pipe"*, et dont on attend la publication avec une grande curiosité !

Céline qui s'était toujours défendu de vouloir passer un message dans ses œuvres, prétendant n'écrire que pour gagner sa vie «*parce que la médecine...*», décida de laisser tomber le masque de la fiction (il passait par une période de relative impuissance en matière de création littéraire), et d'essayer d'écrire afin de tenter de modifier la situation politique qui régnait à l'époque, d'éviter la nouvelle guerre mondiale qui lui paraissait imminente. Il allait pouvoir se vanter : «*J'ai joué en France le rôle de l'avertisseur subtil, qui ne voit pas le danger mais le sent, à bonne distance, avant tout le monde, et qui crie : "Arrêtez !" Je tenais, sans le vouloir, le rôle de l'indispensable infâme et répugnant saligaud, honte du genre humain qu'on signale partout au long des siècles.*» Ayant été une victime mi-consentante mi-récalcitrante de la guerre, ce fut animé avant tout par son pacifisme qu'il déclara n'en vouloir pas une autre qui serait faite pour la défense des juifs. En conséquence, il se rapprocha des milieux d'extrême droite français pronazis, en particulier de l'équipe du journal *"La France enchaînée"* dirigé par Louis Darquier de Pellepoix, qui avait créé, en 1936, le *"Rassemblement antijuif de France"*.

Au cours de l'été et de l'automne, au Havre et à Saint-Malo, il rédigea un pamphlet pour lequel il puisa des matériaux aussi bien dans les textes de propagande nazis (fournis par le *"Welt-Dienst"* ou *"Service mondial"*) que dans de nombreux faux à visée antijuive (le *"Discours du rabbin"*, *"Les protocoles des sages de Sion"*, etc.) ou dans la littérature raciste savante, illustrée notamment par les écrits de l'anthropologue George Montandon, qui allait devenir son ami en 1938.

En octobre 1937, il écrivit à Marie Canavaggia : «*Lorsque Hitler a décidé de "purifier" Moabit [quartier populaire] à Berlin, il fit surgir à l'improviste dans les réunions habituelles, dans les bistrots, des équipes de mitrailleuses et par salves, indistinctement, tuer tous les occupants ! [...] Voilà la bonne méthode.*»

Il publia :

Décembre 1937
"Bagatelles pour un massacre"

Pamphlet de 374 pages

Dans la première séquence, Ferdinand, affirmant être «*un raffiné*», avec son «*ami juif*», le médecin Léo Gutman, célèbre la beauté des danseuses, avoue éprouver pour elles une «*passion ravageuse*». Il dit voir dans la danse classique «*le plus nuancé poème du monde*», indique qu'il voulut le transcrire dans des ballets (*"La naissance d'une fée"*, *"Voyou Paul. Brave Virginie"*) dont il nous donne les textes, avant de se plaindre de les avoir vus refusés par «*tous les grands musiciens juifs*». Gutman, qui a des relations, pense pouvoir les faire monter lors de *«l'Exposition 37»* [l'Exposition universelle de 1937], mais ce fut en vain. Ferdinand, ressentant une vive déception, se met à ruminer, se lançant dans un long monologue.

D'abord, il s'élève contre les critiques qui ont éreinté *«Mea culpa»* ; qui l'ont traité de «*renégat*». Il raconte de nouveau son voyage en U.R.S.S., et se livre à un déferlement d'injures contre les Soviétiques, signalant alors que «*les principaux chefs de la Révolution bolchevique sont tous juifs*».

Il va donc voir son «*pote*», le peintre Popaul, pour lui dire qu'il est «*devenu antisémite*», et, s'adressant aussi à son cousin, Gustin Sabayote, il entre dans ce qui, sur plus de 300 pages, est le

sujet du livre, l'idée que, pour lui, la décadence en U.R.S.S., en France (avec l'accession au pouvoir du "Front populaire" de Léon Blum) et dans le monde, a pour cause l'omniprésence des juifs qui «*sont nos maîtres*», dans tous les domaines (la finance, la politique, la "Société des nations", la médecine, la publicité, la peinture, la littérature, le cinéma, même s'ils ne sont que quinze millions, ce qui fait que «*le monde est une société anonyme, un Trust dont les juifs possèdent toutes les actions. Trust à filiales : La Communiste [...] La Royaliste [...] La Démocratique et peut-être bien La Fasciste.*» Et cette domination, «*les goïms*» [pluriel du mot hébreu «goy» qui désigne le «non-juif»] l'acceptent, les Aryens étant «*tous condamnés, victimes heureuses, consentantes*», la France étant «*une colonie juive*». Il accuse les juifs d'être responsables de tous les ennuis et de tous les malheurs dont souffre la société. Toutefois, il ne souhaite que leur éloignement. Il trouve que le plus gênant chez les juifs est «*leur perpétuelle martyrologo-dervicherie*».

D'autre part, recommandant au Blanc «*le retour à son rythme émotif propre*», il considère que «*les Français n'ont plus d'âme*» ; qu'ils se détruisent par l'alcool, «*le Roi-Bistrot*». Et, s'il y a «*crise du livre*», c'est à cause de la puissance de tirage des «*auteurs judéo-anglo-saxons*». Il fait un appel aux «*Français du sol*» pour qu'ils ne céderont pas à l'attrait de la guerre qu'il voit prochaine, et faite pour la défense des juifs, étant donc prêt à se joindre à Hitler, exprimant même le désir de voir se créer une armée franco-allemande.

Soudain, il revient sur Leningrad dont il fait tout un tableau. Il parle de sa rencontre avec «*une petite vieille*» jouant magnifiquement du piano, mais qui lui confia vouloir se suicider parce qu'elle était rejetée par le régime. Il fait l'éloge de sa guide, Nathalie, avec laquelle il eut un seul désaccord, au sujet de la cruauté des tsars. Il raconte sa rencontre fortuite avec un dirigeant soviétique auquel il demanda de pouvoir présenter son ballet, *La naissance d'une fée*, au "Théâtre Marinski", ce qui lui fut refusé car «*les ballets doivent faire "penser" [...] et penser "sozial"*!».

Il évoque l'anarchiste Borokrom qu'il a connu à Londres.

Enfin, s'écriant : «*Musique !... ailes de la danse. Hors la musique tout croule et rampe... Musique édifice du rêve !...*», il donne le texte d'un autre ballet intitulé «*Van Bagaden*».

Commentaire

Le titre du texte pourrait s'expliquer ainsi : les «*bagatelles*» sont les ballets : «*La naissance d'une fée*» (voir plus haut) - «*Voyou Paul, brave Virginie*» (voir plus haut) - «*Van Bagaden*» (en 1830, dans un hangar près du port d'Anvers, des dockers s'affairent autour de marchandises précieuses ; ils sont surveillés par Van Bagaden, l'armateur qui «*mange, crache jaune, et garde tout son or*» ; fatigués, les hommes pensent davantage à se distraire qu'à travailler, tandis que Peter, le commis, est retenu à son tabouret par une solide ferrure ; un capitaine vient soudainement annoncer l'arrivée d'un chargement important de perles et de bijoux, et Peter est chargé d'aller récupérer cette précieuse marchandise ; au même moment, une fanfare passe sur le port, et entraîne les marins qui se mettent à danser ; Van Bagaden ne parvient pas à rétablir l'ordre, et demande à Peter de rappeler ses collègues au travail ; mais il est totalement impuissant face à l'euphorie des dockers. Notons que Van Bagaden n'est pas sans annoncer Van Claben, le «*préteur sur gages et sur parole*» de «*Guignol's band*»).

Quant au «*massacre*», celui que craignait Céline était celui des «*Aryens*», ceux qu'il lui arrivait aussi d'appeler des «*indigènes*», des «*autochtones*», des «*Blancs*» ou des «*goïms*».

Mais le «*massacre*» est aussi le déferlement, sur plus de 300 pages, d'une prose passionnée, frénétique, pleine de folie et de mauvaise foi, haineuse, virulente, excessive, iconoclaste, ordurière, où, pour la première fois, Céline afficha ouvertement un antisémitisme névrotique, auquel il fut conduit par son pacifisme radical, et qui le rendait prêt à s'allier à Hitler ! Il mania sans cesse l'ironie et le sarcasme, montra beaucoup de naturel, de verve, de verdeur, d'impétuosité, usa d'un langage cru, parfois obscène. D'ailleurs, au passage, il revendiqua son usage d'un langage «*vivant*», définit aussi et justifia sa manière, son «*genre incantatoire*», son «*lyrisme ordurier vociférant, anathématique*», en écrivant : «*La grossièreté n'est supportable qu'en langage parlé, vivant, et rien n'est plus difficile que de diriger, dominer, transposer la langue parlée, le langage émotif, le seul sincère, le langage usuel, en langue écrite, de le fixer sans le tuer.*» Employant ici pour la première fois la formule la «*petite*

musique» pour désigner son but en écriture, il aligna des phrases courtes se terminant par des points de suspension ou un point d'exclamation.

Le pamphlet, dédié à Eugène Dabit et «*À mes potes du Théâtre en Toile*», fut publié le 28 décembre 1937, avec ce bandeau : «*Pour bien rire dans les tranchées*». Ce fut un succès, 100 000 exemplaires étant vendus. Entre janvier et juillet 1938, une soixantaine d'articles furent consacrés au livre. Aussi étonnant que cela puisse paraître de nos jours, la question sur laquelle la critique se vit sommée de prendre position était : est-ce vraiment un pamphlet politique ou n'est-ce pas plutôt un texte d'expérimentation littéraire? De nombreux critiques ne voulurent qu'admirer la puissance stylistique de Céline, et portèrent le texte aux nues, le comparant à Rabelais, Villon, D'Aubigné, Bloy, etc.. D'autres s'intéressèrent tout de même à sa portée politique, le livre étant apprécié (plus ou moins) par des critiques de droite et d'extrême droite (comme Robert Brasillach), étant rejeté par des critiques de gauche (comme Gide). Le livre fut traduit dans les trois pays d'Europe où une législation antisémite se mettait en place (en Allemagne sous le titre "*Die Judenverschwörung in Frankreich*").

Après la parution de "*Bagatelles pour un massacre*", le docteur Destouches fut, le 10 décembre, contraint de présenter sa démission de son poste de médecin au dispensaire municipal de Clichy ; la municipalité l'accepta dès le lendemain en le remerciant de la collaboration qu'il avait apportée «pendant de si nombreuses années». Par la suite, il allait déclarer : «*Je me démis aussi de mes fonctions au dispensaire à cause d'Idouc, et parce que mes confrères me battaient froid, comme "médecin-littérateur".*» Or son remplaçant se trouva être un médecin juif fraîchement naturalisé !

Il écrivit au docteur Walter Strauss : «*Je viens de publier un livre abominablement antisémite. Je vous l'envoie. Je suis l'ennemi no 1 des Juifs. Je vous passe les détails ! Tout ceci est fort banal. [...] Je sais combien vous êtes dévoué à l'œuvre palestinienne, la seule supportable de la part des Juifs à l'heure actuelle. Mais il me semble que là aussi vous éprouvez quelques déconvenues? [...] La persécution aryenne existe aussi. J'ai été chassé, et dans quelles conditions infâmes ! de mon emploi au dispensaire de Clichy où j'étais médecin depuis 12 ans à la suite de mon livre. Le directeur est un juif lituanien - naturalisé depuis 10 ans - Ichok, d'Izok, Izaak - et 12 médecins juifs... immédiatement installés. Il y a en France vous le voyez un nazisme à l'envers.*»

Il quitta "La biothérapie". Mais ses livres se vendant bien, il pouvait aisément survivre.

En décembre encore, il assista à une réunion politique animée par Darquier de Pellepoix.

En janvier 1938, il fit un voyage à Anvers pour y retrouver Èvelyne Pollet.

Le 15 avril, il s'embarqua à Bordeaux à bord du bateau de marchandises "Le Celte", cargo à vapeur qui traversa l'Atlantique en onze jours. Il arriva à Saint-Pierre ; d'où, sur un bateau postal, il gagna Montréal. Il y passa quelques jours en mai, et rencontra le chef d'un parti fasciste, le Parti national social chrétien, Adrien Arcand, étant même accueilli en «invité d'honneur» à l'assemblée générale de son mouvement, les "Chemises bleues", étant d'ailleurs photographié en compagnie de gens portant la croix gammée ; cette photo, si elle avait été connue en Europe en 1945, aurait pu le faire condamner à mort. Dans une lettre privée, Arcand se félicita de la visite que lui avait rendue Céline, indiquant : «Il parle comme il écrit : à coup de dynamite, mélinite, cordite et T.N.T.» Lors de cette visite, il explora la possibilité de s'établir en Amérique pour fuir la guerre qui menaçait en Europe.

Puis il se rendit à New-York, pour suivre la traduction de "*Mort à crédit*" en anglais.

De retour en France, il passa l'été à Saint-Malo où il rédigea à la fois l'argument d'un dessin animé et un autre pamphlet qui répondait à la fois à l'urgence de la menace de la guerre et à l'accusation, par le journal communiste, "L'humanité", et par "Le canard enchaîné", d'avoir participé à la réunion animée par Darquier de Pellepoix, et de rencontrer souvent Otto Abetz (un Allemand qui était proche du parti nazi, et qui œuvrait à la constitution et au renforcement en France du "Comité France-Allemagne", propagant, dans les milieux des intellectuels, des anciens combattants, des journalistes et des politiques, à travers la revue, "Cahiers franco-allemands", l'idée d'une réconciliation franco-allemande).

Cet autre pamphlet fut :

Novembre 1938
“L'école des cadavres”

Pamphlet de 305 pages

Céline se promène «*le long du halage entre la Jatte et Courbevoie*». Une sirène bouseuse l'interpelle ; ils se disputent ; elle replonge dans l'eau. Sans transition, il nous entretient de ses soucis présents. Il a reçu une lettre, adressée “À Céline le dégueulasse”, où un lecteur de son précédent pamphlet (“*Bagatelles pour un massacre*”), qui signait «Salvador, Juif», lui faisait savoir crûment de quelle façon il avait apprécié l'ouvrage.

S'ensuit, pendant tout le reste de l'ouvrage, un nouvel exposé de l'antisémitisme de Céline : il prétend que le monde entier est «enjuivé» ; il affirme que les juifs possèdent «tout l'or du monde» ; qu'existe un lobby juif belliciste et tout-puissant dans les domaines politique, financier et culturel, et que de là viennent tout le mal qui sévit sur la planète, toutes les guerres passées et à venir. Aux dénonciations des «juiveries détestables» se mêlent de longues tirades contre les francs-maçons (qualifiés de «juifs synthétiques»), contre les républiques, contre la démocratie qui serait l'antichambre du complot juif. Il rejette le Front populaire qui gouverne «cet État français judéo-maçonnique». Il rejette encore le marxisme, la dialectique matérialiste, le rationalisme. Pour lui, le communisme scientifique, matérialiste, rationnel, est «un remède pire que le mal».

Il considère que la solution à ces maux est un rapprochement entre une France débarrassée de la démocratie parlementaire, de ses juifs et francs-maçons, et l'Allemagne nazie qui est la seule amie de la France. Il exprime son admiration pour Hitler «qui nous préserve de la Guerre», disant : «Je me sens très ami d'Hitler, très ami de tous les Allemands, je trouve que ce sont des frères, qu'ils ont bien raison d'être racistes. Ça me ferait énormément de peine si jamais ils étaient battus. Je trouve que nos vrais ennemis c'est les Juifs et les francs-maçons. Que la guerre c'est la guerre des Juifs et des francs-maçons, que c'est pas du tout la nôtre. Que c'est un crime qu'on nous oblige à porter les armes contre des personnes de notre race, qui nous demandent rien, que c'est juste pour faire plaisir aux détrousseurs du ghetto. Que c'est la dégringolade au dernier cran de la dégueulasserie. [...] Je préférerais douze Hitler plutôt qu'un Blum omnipotent», etc.

Commentaire

Les «cadavres» du titre sont les «Aryens».

On trouve de nouveau une déconcertante introduction, vaguement romancée, après laquelle tout le reste du livre est du domaine de l'invective qui est si violente que, parfois, une sorte de double de Céline intervient pour le rappeler à l'ordre : «Mais alors, dites donc Ferdinand, vous allez pas terminer ce genre prétentieux? Ces effets captieux? Ces paradoxes imprécatoires? Ce phrasouillis vétilleux? Où que vous partez en zig-zag? Vous allez pas aboutir? Abrégez un peu vos facondes.»

Pourtant, il n'y a, dans ce texte, aucun souci d'humour, aucune concession au burlesque. Par ailleurs, on remarque que, dans ces diatribes haineuses, pesantes, monotones, on ne trouve presque plus de points de suspension et de points d'exclamation. C'est qu'il s'agissait, pour Céline, d'être bien clair, car, disait-il : «On se fait des petites illusions, on pense que l'on vous a compris. Et puis pas du tout.» Si, dans ce livre, l'antisémitisme le dispute à un farouche instinct anti-guerrier, l'ensemble est si outré que même les antisémites et les fascistes furent gênés. Céline fit scandale par son pacifisme car, pour conjurer les menaces de la guerre, il réclamait l'alliance avec l'Allemagne.

Le 21 avril 1939 fut promulgué le décret-loi Marchandeau, qui amena Céline et son éditeur, Robert Denoël, à décider, le 10 mai, de retirer de la vente “*Bagatelles pour un massacre*” et “*L'école des cadavres*”. Cela provoqua une violente polémique.

En juin, Céline envoya à Robert Brasillach, rédacteur en chef de “*Je suis partout*” [hebdomadaire rassemblant des journalistes proches de “*L'action française*”], une lettre où il spécifiait : «*Je suis raciste et hitlérien, vous ne l'ignorez pas. [...] Je hais le Juif, les Juifs, la juiverie, absolument,*

fondamentalement, instinctivement, de toutes les façons. Une haine parfaite.» Mais Brasillach refusa de publier cette lettre, comme d'autres par la suite, car Céline, par son extrémisme antijuif et son pro-hitlérisme inconditionnel, avait réussi à le choquer.

Le 21 juillet, dans une autre lettre adressée à "Je suis partout", il indiqua : «*Mes livres sont retirés de la circulation... Moi aussi.*»

Le 3 septembre, le Royaume-Uni et la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne nazie, et se déroula alors ce qu'on a appelé «la drôle de guerre» du fait de l'inaction des armées alliées devant la défaite de la Pologne, les hostilités se réduisant à quelques escarmouches.

Le même mois, le docteur Destouches monta un cabinet dans un pavillon de Saint-Germain-en-Laye, au 15 rue de Bellevue, où il consultait de 13 à 15h. Cela allait être une autre tentative malheureuse.

Ce mois-là encore, dans une lettre à Marie Canavaggia, il lui parla de la guerre et de sa situation : «*Cette horreur est tombée sur nous avec une telle débauche de calamités violentes imprévisibles que j'ai été un peu déconcerté pendant plusieurs jours. Car enfin, je n'ai plus aucune ressource ni littéraire ni autre. J'ai trois personnes à ma charge. J'essaie de monter une clientèle ici, mais les débuts, même en guerre, sont difficiles. Enfin, c'est un chapitre de plus à cette niaise apocalypse. On verra bien.*»

Comme, en effet, la clientèle était peu abondante, en octobre, il effectua quelques vacances au dispensaire de Sartrouville.

Il revint habiter chez sa mère, rue Marsollier, à Paris.

À cause de la blessure qu'il avait reçue lors de la Première Guerre, le 9 novembre, il fut définitivement réformé et déclaré invalide à 70%, ce que, en juillet 1942, allait confirmer une commission.

Le 1^{er} décembre, celui qui se qualifiait de «*trimbaleur de seringues*» partit à Marseille pour être médecin à bord du "Chella", un paquebot desservant la ligne Marseille-Casablanca, réquisitionné pour des transports d'armes. Il écrivit alors à un de ses amis, le docteur Camus : «*Militaire comme tu me connais, tu ne seras pas surpris de me voir devenu médecin de la marine de guerre et embarqué à bord d'un paquebot armé.*» Tout s'y passa bien jusqu'au soir du 5 janvier 1940 quand, au large de Gibraltar, le "Chella" éperonna un aviso de la "Royal Navy", le "Kingston Cornelian" pour lequel les dégâts furent considérables, tandis qu'on dénombra de nombreux morts et disparus ; le "Chella", lui-même gravement endommagé, manqua également de sombrer ; aussi, Céline fut-il débarqué à Gibraltar, tandis que le bateau rentra à Marseille où il fut mis en cale sèche.

De retour en France, Céline fut, en janvier 1940, dûment nommé au dispensaire de Sartrouville où il assura des consultations de médecine générale et le service d'inspection médicale des écoles. Deux de ses assistantes allaient décrire une personnalité et une mise singulières.

En mars, en remplacement du docteur Dubroca, qui avait été mobilisé, il fut nommé médecin-chef.

Le 10 mai, la guerre commença vraiment avec l'offensive des Allemands. Alors que, en juin, ils approchaient de Paris, le docteur Destouches, épaulé par Lucette promue infirmière, participa à l'exode, étant chargé d'évacuer, dans l'ambulance du dispensaire, sous le feu de l'ennemi, une femme et des nourrissons jusqu'à un camp de réfugiés près de Saint-Jean-d'Angély. Il allait raconter dans "*Guignol's band*" : «*Notre bouzine cane, grelotte, engagée traviole au montoir entre trois camions déporté, hoquette, elle est morte ! Moulin fourbu ! Depuis Colombes qu'elle nous prévient qu'elle en peut plus ! de cent malaises asthmatiques... Elle est née pour les petits services... pas pour les chasses à courre d'enfer ! Toute la foule râle à nos trousses qu'on avance pas...*»

Après l'armistice, signé le 22 juin, la partie Nord de la France fut occupée par les Allemands, et fut gouvernée, à partir de Vichy, dans la «zone Sud» (sur laquelle Céline porta, en novembre 1942, ce jugement très péjoratif et même raciste : «*Zone Sud, zone peuplée de bâtards méditerranéens dégénérés, de nervis, félibres gâteux, parasites arabiques que la France aurait eu tout intérêt à jeter par-dessus bord. Au-dessous de la Loire, rien que pourriture, fainéantise, infect métissage négrifié*»), par un régime politique dirigé par le maréchal Pétain, d'essence traditionaliste, dictatorial, xénophobe (il promulgua des lois raciales) et collaborant avec les Allemands.

En juillet, le docteur Destouches et Lucette furent de retour à Sartrouville. Mais, quand revinrent du front les médecins titulaires du dispensaire, il se retrouva sans emploi.

Fin novembre, il fut nommé au dispensaire de Bezons, mais cette ville communiste depuis 1920 accueillit, contre son gré, ce médecin protégé par le régime de Vichy et, par ailleurs, écrivain à la réputation sulfureuse.

“L'école des cadavres” fut remis en vente, amputé des six pages litigieuses.

Céline commença la rédaction d'un autre pamphlet.

Cette année-là, Elizabeth Craig épousa Benjamin Tankle, agent immobilier au Nevada issu d'une famille d'immigrés juifs russes, ce qui ne pouvait qu'accentuer l'antisémitisme de Céline.

La période de l'Occupation allait créer des circonstances favorables pour celui qui s'était fait le chantre de l'antisémitisme, et qui, aux yeux de ceux qu'on a appelés «les collaborateurs», apparaissait comme ayant tout prédit dans ses pamphlets. On peut penser que, pour lui comme pour bien des marginaux, la défaite de la France réveilla un esprit de revanche qui les faisait se sentir à l'aise dans le climat créé par l'Occupation, la collaboration avec les Allemands étant d'ailleurs d'abord un état d'esprit, une manière d'être, plus qu'un choix politique. Reprenant à son compte tout ce que les torchons pétainistes serinaient à la population, il se fit l'écho, la caisse de résonance, le tambour de toute une moisissure idéologique d'époque. Loin d'être un fanatique isolé, il chanta la ritournelle d'une abjection historique partagée par tant d'autres Français de son époque.

Toutefois, étant beaucoup plus soucieux d'obtenir des tickets de ravitaillement (en effet, avait été institué un sévère rationnement) que de jouer un rôle politique, il n'adhéra à aucun parti, à aucun des mouvements collaborationnistes créés à la faveur des événements ; s'il participa à des réunions ou des «meetings» qu'ils organisaient, s'il devint une figure familière des manifestations du Paris collaborationniste, s'il fréquenta de hauts responsables de la Collaboration, cet individualiste qui ne marchait pas au pas se tint à l'écart de toute collaboration officielle. Cependant, il envoya, à des amis journalistes œuvrant dans des journaux «collabos» extrémistes, tels "Au pilori", "La gerbe", "L'appel", une quarantaine de lettres dont il allait prétendre qu'elles étaient «privées» alors qu'il s'agissait, en fait, d'articles dans lesquels on pouvait voir le dénigrement ironique d'un solitaire ; elles furent publiées sans que, toutefois, il soit rémunéré, et, parfois, elles ne le furent pas car il y vociférait avec une violence délirante, se faisant le porte-parole des ultras du collaborationnisme, se présentant comme le pape du racisme, appelant au meurtre des juifs alors que, les Allemands occupant la France, leur mort était au programme, s'accomplissait même chaque jour ; il déplorait aussi l'insuffisance de la répression contre les francs-maçons, les communistes et les gaullistes. À ces journaux, il accorda aussi des interviews.

Il se serait livré à des délations. On peut penser que si, le 18 juillet 1940, le chorégraphe, premier danseur et maître de ballet à l'Opéra de Paris, Serge Lifar, fut, par Louis Tournayre, dans "Au pilori", dénoncé en ces termes : «Le petit Youpin Serge Lifar, danseuse (pardon, c'est danseur que nous voulons dire) étoile de l'Opéra, ne s'appelle pas du tout Lifar. Il s'appelle Rafil, ou si vous préférez Raphail, et il passe pour Russe, tout comme Léon Blum passe pour être Français et Laval auvergnat», ce journal ne s'intéressant pas, d'habitude, à la vie artistique du pays et encore moins à la danse, c'est Céline qui aurait été à l'origine de cette dénonciation, Serge Lifar lui ayant refusé l'argument de ballet qu'il lui avait soumis. D'ailleurs, dans sa correspondance, il parlait souvent du danseur, se plaisant à mentionner sa naissance dans le «ghetto de Kiev», et à transformer son nom. Mais Serge Lifar protesta de son aryanité, et allait même faire le choix de la collaboration avec les forces de l'Occupation et le parti nazi, devenir l'une des «vedettes» de la vie culturelle et mondaine parisienne, et enfin s'engager dans une relation avec le sculpteur allemand Arno Breker !

Quant à sa conduite avec les Allemands, si, en ancien combattant de la guerre de 1914, il employait encore le mot «Boches» pour les désigner, il n'en fréquenta pas moins Otto Abetz (devenu ambassadeur du "Reich" en France), l'officier S.S. [abréviation de "Schutzstaffel", organisation paramilitaire et policière nazie] Hermann Bickler ou Arthur S. Pfannstiel [du "Sicher Dienst", le service de renseignement allemand], tandis qu'il bénéficiait de l'admiration et du soutien du directeur de l'"Institut allemand", Karl Epting, qui le décrivit comme «un de ces Français qui ont une relation profonde avec les sources de l'esprit européen», tandis que, toutefois, Bernard Payr, qui travaillait au service de la propagande en France occupée, se plaignit du fait qu'il «gâchait» son antisémitisme par des «obscénités» et des «cris d'hystérique». Surtout, à sa demande, il rencontra le lieutenant-colonel S.S. Karl Bömelburg, le chef de la "Gestapo" en France, et fit de nombreuses visites dans ses locaux de l'avenue Foch ; aurait-il été un agent actif des services de sécurité de l'Allemagne nazie? se serait-il montré prêt à apporter ses informations, son avis et ses conseils sur les mesures à prendre,

notamment sur la «solution» de la «question juive»? Si aucun document n'atteste qu'il a été directement rémunéré pour des services rendus, on sait qu'il a bénéficié de divers avantages de la part des autorités allemandes :

- du papier pour la réédition de ses livres ;
- un laissez-passer lui permettant, alors que la ville se trouvait dans une zone interdite parce que côtière, de venir à Saint-Malo, permis accordé par Hans Grimm, chef du service de sécurité S.S. à Rennes, qui allait déclarer, au sortir de la guerre, devant un tribunal de Leipzig, qu'il y effectuait des missions pour son service ;
- une invitation en Allemagne pour un voyage prétendument médical ;
- à la fin de la guerre, la possibilité de fuir à travers l'Allemagne avec un laissez-passer pour le Danemark.

Par ailleurs, à cette époque, le docteur Destouches, même s'il gardait la même sensibilité et la même attention vis-à-vis de ses patients (les témoignages sur son dévouement durant cette période sont nombreux et ne font jamais état des opinions politiques ou du caractère hautain qu'on pourrait prêter à l'écrivain), même s'il participa à plusieurs conférences sur l'hygiène, s'investit de moins en moins dans sa profession, ou, du moins, très peu d'écrits médicaux de cette période nous étant parvenus, cette part de son activité pendant la guerre est très mal connue. On sait toutefois que, profitant de la promulgation des lois raciales, il entendit s'en servir pour satisfaire quelques haines et promouvoir sa carrière,

Le 16 août 1940, le décret-loi Marchandea fut abrogé par le gouvernement, et "L'école des cadavres" fut remise en vente en septembre

Le 27 octobre, au président de la "Délégation spéciale de Bezons", un fonctionnaire adoubé par Vichy qui faisait fonction de maire, Céline dénonça comme «médecin étranger juif non naturalisé» le docteur Joseph Hogarth, médecin-chef du dispensaire de Bezons dont il convoitait le poste. Puis, le 5 novembre, en application d'une loi promulguée le 16 juillet 1940 et portant sur l'interdiction de l'accès à la fonction publique pour les étrangers, il envoya, au Dr Cadavelle, directeur de la Santé à Paris, cette lettre : «*La [sic] poste de Médecin du dispensaire municipal de Bezons (Seine-et-Oise) est actuellement occupé par un médecin étranger juif non naturalisé. En vertu des récents décrets ce médecin doit être licencié. Le Dr Destouches présente sa candidature à ce poste. Le Dr Destouches a pratiqué depuis 1924 dans les dispensaires municipaux de la banlieue. Il est pleinement qualifié pour ce poste.*» Revenant à la charge, et étant mieux renseigné, il demanda de prendre la place de ce «*nègre haïtien... étranger [qui] doit normalement être renvoyé à Haïti*». Multipliant les démarches, il fut finalement, le 21 novembre, nommé à ce poste pour assurer non seulement des consultations (deux heures par jour, en fin d'après-midi avec des congés de convenance) mais aussi des visites à domicile. Il était, cette fois, certain d'avoir assuré durablement sa situation matérielle. Cette dénonciation montre de quoi Céline était capable quand intérêt personnel et racisme se mettaient au service l'un de l'autre.

En décembre, sur la foi d'attestations de sa non-appartenance à une loge maçonnique, il fut nommé médecin à l'état-civil, puis médecin légiste.

En février 1941, lui et Lucette s'installèrent au 4, rue Girardon, à Montmartre, dans un appartement du cinquième étage. Il allait y connaître la meilleure partie de son existence, menant alors une vie de bohème avec ses amis, Gen Paul et Le Vigan, qui d'ailleurs faisaient à Lucette des avances qu'elle repoussait, cette épouse modèle acceptant les incartades conjugales de son mari pour le garder auprès d'elle, sachant que nulle maîtresse ne pouvait menacer leur osmose sentimentale. Signalons que l'appartement situé juste au-dessous était occupé par le compositeur Robert Chamfleury avec lequel Céline entretenait de bonnes relations tout en sachant que s'y réunissaient les membres du réseau de la Résistance appelé "Mithridate" (auquel appartenait aussi l'écrivain Roger Vailland), qu'y passaient aussi des Anglais ou des réfractaires au S.T.O. ["Service du Travail Obligatoire" institué par le gouvernement de Vichy en 1943, pour procurer de la main-d'œuvre aux usines du Reich], ce qu'il ne dénonça jamais.

Il écrivit un autre pamphlet que, amer après la défaite, il intitulait "Notre-Dame de la débinette", mais qui fut publié par les "Nouvelles Éditions Françaises", une succursale de Denoël, sous le titre :

28 février 1941
“**Les beaux draps**”

Pamphlet de 222 pages

Céline évoque le déclin de la France dans l'entre-deux-guerres, qui a conduit à la défaite et à l'exode, et proclame la justesse de ses prophéties.

Il attribue ces malheurs aux juifs. Il considère que, si, le 3 octobre 1940, avait été promulgué le premier «statut» qui énumérait les emplois de la fonction publique qui leur étaient désormais interdits, et qui les soumettait à un «numerus clausus» pour l'exercice des professions libérales, il faut mener une action décisive pour les exclure de la société française, avant tout dans les domaines qui le concernent : médecine, presse, spectacles, littérature ; il en fait un préalable à toute possibilité de redressement ; il promeut «*un racisme d'exaltation, de perfection, de grandeur*» ; il pense que, pour que l'Europe devienne ou reste une civilisation, elle doit se pacifier en devenant homogène, en renvoyant les juifs en Palestine. Il montre la même hargne à l'égard des francs-maçons.

Il vitupère la majorité des Français, qu'il soupçonne de métissage et qu'il taxe de stupidité. Il se moque de leur acceptation de la conduite des Anglais à leur égard.

Il marque sa sympathie pour l'occupant allemand.

Il expose son dégoût de la démocratie parlementaire. Il critique la “Révolution nationale”, l'idéologie officielle du régime de Vichy, s'en prenant assez clairement à la politique d'ordre moral du maréchal Pétain.

Continuant à dénoncer le long combat victorieux mené par la décadence contre l'instinct de l'espèce, il constate le règne du matérialisme, et affirme qu'il faudrait vider l'argent de sa substance, le désincarner, réglementer sa répartition.

Parlant en tant que médecin, il rêve d'un paganisme spiritualisé, d'un peuple pur, en santé, régénéré ; il fait appel à une virilité déterminée, active contre le discours qui tourne en rond.

Il exprime encore son amertume devant la situation de la France, mais y joint une certaine confiance en un redressement national dont le racisme serait l'un des moyens, un souci d'humanité tout à fait inattendu car il propose des mesures sociales (l'adoption, dans les usines, d'une semaine de travail de trente-cinq heures ; l'institution d'un revenu minimal pour tous ; la limitation des salaires à cent francs ; la rénovation de l'école).

Il caresse la vision d'une France qui serait une grande famille unie. Sur un mode lyrique, il dessine les perspectives d'un renouveau, appelant de ses voeux le progrès, mais pas à n'importe quel prix.

Dans les dernières pages, il décrit la misère du peuple qui est exsangue, malade du froid, de la pénurie de denrées alimentaires et de charbon, et il montre une de ces pauvres vieilles femmes qu'il a vu défiler au cours de sa carrière de médecin.

Mais il termine sur l'évocation de «*trois sylves à magie guillerette*», et s'exalte : «*Que tout se dissipe ! ensorcelle ! virevolte ! à nuées guillerettes ! Enchanteresses ! ne sommes plus... écho menu dansant d'espace ! fa ! mi ! ré ! do ! si ! ... plus frêle encore et nous enlace... et nous déporte en tout ceci !... à grand vent rugit et qui passe !...*»

Commentaire

Le titre finalement choisi est une référence à l'expression populaire «être dans de beaux draps», qui signifie «être dans une très mauvaise situation, dans une position désagréable et même dangereuse» ; on trouve d'ailleurs ces mots dans le texte : «*En somme ça va pas brillamment... Nous voici en draps fort douteux...*»

Même si plusieurs pages rappellent encore les effets de ce qui était pour Céline la malfaissance juive, son racisme avait évolué, s'était structuré, était moins pulsionnel ; d'ailleurs, on ne trouve plus ici ce violent flot de haine, ces torrents d'injures, ces interminables appels au pogrom de ‘*Bagatelles pour*

un massacre" et de "*L'école des cadavres*". Dans de nombreuses pages, il n'est même pas fait référence aux juifs.

Dans sa dénonciation des hommes au pouvoir, il se rapprochait de l'anarchisme traditionnel, son idée de l'école étant d'ailleurs proche de celle de Max Stirner (1806-1865).

Sa proposition d'une semaine de travail de trente-cinq heures s'explique du fait que le gouvernement du Front populaire l'avait fixée à quarante heures, tandis que le régime de Vichy avait porté à soixante heures la durée maximale du travail.

Ce dernier pamphlet de Céline est le plus lisible, celui qui est à la fois le plus actuel et le plus ambigu, car il est caractérisé par une modération dans le ton, par la place moindre donnée à la vitupération antijuive, par un style plus classique, par des invectives accompagnées de conseils et de vœux, tous traits qui sont insolites dans l'ensemble de son œuvre.

Il est amusant de le voir se moquer du «*communisme petit-bourgeois, avec le pavillon [...] et le jardin de cinq cents mètres*» puisqu'il allait, dix ans plus tard, devenir propriétaire, à Meudon d'un pavillon et d'un jardin !

“Les beaux draps” furent publiés le 28 février 1941 par les “Nouvelles éditions françaises”, avec cette épigraphe étonnante : «*À la corde sans pendu*», qui, au lieu du traditionnel hommage aux maîtres, aux aînés ou aux morts, est une injonction : la corde, qui n'a pas servi, devrait servir !

Lors du lancement des “Beaux draps”, l'hebdomadaire “*La gerbe*” publia une lettre de Céline intitulée “**Acte de foi**”, où, tandis qu'il reprochait aux Français d'être encore enjuivés, il reprochait aux Allemands leur inertie vis-à-vis des juifs.

Le 3 mars, l'ancien surréaliste Robert Desnos, devenu journaliste, signa, dans “Aujourd'hui”, une critique des “Beaux draps”, où il osa rapprocher Céline et Henri Bordeaux pour leur puérilité et pour l'ennui que procure leur lecture ; où il évoqua les leçons de férocité de Bernanos, un «Monsieur» qu'on peut aimer et admirer sans être d'accord avec lui, contrairement à Céline dont les «colères sentent le bistro». Le 7 mars, Céline envoya au journal, par voie d'huissier, cette terrible lettre : «*Votre collaborateur Robert Desnos est venu dans votre numéro du 3 mars 1941 déposer sa petite ordure rituelle sur "Les beaux draps". Ordure bien malhabile si je la compare à tant d'autres que mes livres ont déjà provoquées. [...] M. Desnos mène il me semble campagne philoyoutre [favorable aux juifs] (et votre journal) inlassablement depuis juin. Le moment doit être venu de brandir enfin l'oriflamme. Tout est propice. Que s'engage-t-il, s'empêtre-t-il dans ce laborieux charabia? Mieux encore, que ne publie-t-il, M. Desnos, sa photo grandeur nature face et profil, à la fin de ses articles !*

Le même jour, l'hebdomadaire “*Je suis partout*” publia une interview où il prétendit : «*Pour le Juif, j'avais fait de mon mieux dans les deux derniers bouquins. [...] Pour l'instant, ils sont quand même moins arrogants, moins crâneurs. Le secrétaire des médecins de Seine-et-Oise s'appelle Menckietzwick à part ça.*» En fait, il s'agissait du docteur Mackiewicz qui envoya une lettre à son confrère pour le détromper : «*Vous avez fait une erreur de diagnostic : le secrétaire des Médecins de Seine-et-Oise n'est pas "Juif". Il ne s'appelle pas Menckietzwictk, mais Mackiewicz, un nom typiquement polonais.*» ; il indiqua ensuite ses antécédents familiaux : «*Mon grand-père, exilé de Pologne en 1840 par les Russes, a adopté la France pour patrie. Mon père, né à Paris, l'aîné de quatorze enfants français, fut médecin militaire français. Pendant la guerre de 14, nous étions cinq frères au front. Les deux aînés ont été tués, le 3e sérieusement blessé.*» ! Cet empressement à prouver sa non-judéité et les états de services de sa famille prouve qu'on ne plaisantait pas avec de pareilles accusations. Céline, qui s'était donc trompé, demanda au journaliste de donner «*satisfaction à Mackiewitz qu'il est pas juif qu'il est pépère [...] que c'est tout de la vilaine méprise et qu'on espère bien qu'il va nous montrer aryennement tout ce qu'il peut faire au Conseil de l'Ordre.*»

Le 16 mars, “*Le magazine*” présenta, sous le titre “*Bouffer du Juif*”, des extraits des “Beaux draps”, l'article étant illustré par une caricature montrant Édouard Daladier et Léon Blum [qui avaient été à la tête du “Front populaire”] en train de sacrifier un soldat français à «*Vichnou*» à l'occasion de la déclaration de guerre à l'Allemagne nazie en septembre 1939.

Le 11 mai, en compagnie de Lucette, Céline assista à l'inauguration de l'"Institut des questions juives", qui avait été ouvert rue de la Boétie dans le local de la galerie de Paul Rosenberg, juif qui avait gagné les États-Unis pour échapper aux nazis.

Ce mois-là, dans un article de la "N.R.F.", l'écrivain Pierre Drieu La Rochelle écrivit : «Le style même de Céline se justifie par la nécessité. Comment montrer la vérité de notre temps dans tout son stupre démocratique et primaire, dans son immoralisme à la petite semaine, dans son epicurisme de faubourg, dans son obscène inculture de salon, dans sa désespérance qui feint d'être faraude. Si l'on ne rompt pas avec tout académisme, si l'on n'avoue pas par un procédé patent de la syntaxe le désastre de l'être usé et tordu? / Céline manie le langage populaire avec une science consommée, une ruse supérieure. Céline se sert du célinisme comme les derniers peintres se sont servis du fauvisme et du cubisme.»

En juin, quand l'Allemagne nazie entra en guerre contre l'U.R.S.S., Céline exprima ouvertement son soutien : «Pour devenir collaborationniste, j'ai pas attendu que la Kommandantur [les dirigeants allemands] pavoise au Crillon [bâtiment de la Place de la Concorde réquisitionné par les Allemands]... On n'y pense pas assez à cette protection de la race blanche. C'est maintenant qu'il faut agir, parce que demain il sera trop tard. [...] Doriot [homme politique qui, d'abord communiste, avait évolué vers le fascisme, fondant le Parti Populaire Français, devenant partisan de la collaboration avec l'Allemagne au point de contribuer à la création de la "Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme" et qui alla combattre sur le front russe], s'est comporté comme il l'a toujours fait. C'est un homme... il faut travailler, militer avec Doriot. [...] Cette légion si calomniée, si critiquée, c'est la preuve de la vie. [...] Moi, je vous le dis, la Légion, c'est très bien, c'est tout ce qu'il y a de bien.»

Le même mois, il écrivit à son éditeur, Denoël, qui avait lancé une collection faisant l'éloge des provinces françaises : «Nettoyez d'abord votre écurie folkloriste pourrie de juifs et de maçons.»

Le 5 septembre, il assista à l'inauguration de l'exposition "Le Juif et la France", au "Palais Berlitz", où étaient placardées des citations de lui ; mais il reprocha à l'organisateur, Paul Sézille, d'avoir éliminé de la librairie de l'exposition "Bagatelles pour un massacre" et "L'école des cadavres".

Le 4 décembre, comme il avait été, dans "Les beaux draps", sévère avec les responsables de la déroute et avec la classe politique de l'époque, comme il avait asséné de nombreuses critiques au gouvernement de Vichy, celui-ci mit le pamphlet à l'index en zone libre.

Ce mois-là, fort de son aura, il alla jusqu'à prendre une initiative clairement politique en organisant, sous les auspices du journal "Au pilori", une réunion des leaders d'opinion collaborationnistes, politiques ou journalistes, pour tenter de fonder un parti unique, sur une base, cette fois, clairement nationale-socialiste qui comportait trois points :

-Régénération de la France par le racisme. Aucune haine contre le Juif, simplement la volonté de l'éliminer de la vie française. Il ne doit plus y avoir d'antisémites, mais seulement des racistes.

-Prise de position de l'Église dans le problème raciste.

-Socialisme : Aucune discussion sociale possible tant qu'un salaire minimum de 2 500 francs ne sera pas alloué aux ouvriers.

Ce mois-là encore, à l'"Institut allemand", lui qui était totalement obsédé par les juifs, tint des propos meurtriers que Ernst Jünger [il faut dire qu'il le détestait] rapporta dans son "Journal parisien" où on lit : «Il dit combien il est surpris que [...] nous ne pendions pas, que nous n'exterminions pas les juifs.»

Ce mois-là enfin, le docteur Destouches fut titularisé au dispensaire de Bezons, percevant alors 36 000 francs par an.

Le 1^{er} février 1942, Céline assista, au Vel' d'Hiv', à un «meeting» de Jacques Doriot.

Ce mois-là, son activité médicale tint essentiellement à une communication à l'"École libre des sciences médicales" sur le thème de «la médecine standard».

En mars, en compagnie de Lucette, de Gen Paul et de deux confrères médecins, sous le couvert d'un voyage scientifique et médical, il se rendit à Berlin, et y passa cinq jours. Son or qu'il avait déposé aux Pays-Bas y ayant été confisqué, il voulait confier à son amie danoise, Karen-Marie Jensen, la clé et la combinaison de son coffre bancaire à Copenhague, et ce afin qu'elle mette dans ce lieu sûr une partie de l'argent de ses droits d'auteur sous forme de lingots d'or. On lui demanda de se rendre au "Foyer des ouvriers français de Berlin", et il y prononça une allocution. Selon un article publié à l'époque, il commença ainsi : «Je vais vous parler tout simplement, je ne vous ferai pas de discours, ni de

conférence, mais vous parlerai comme en famille. Je suis un enfant du peuple, et suis resté tel. J'ai fait mes études de médecine, non pas comme étudiant mais comme travailleur. Je fais partie du peuple et le connais bien.» ; puis il établit un diagnostic sévère de la maladie qui, selon lui, atteignait les Français : une absence de lyrisme avait provoqué leur sécheresse d'âme, leur manque d'idéal ; ils étaient endormis par cent cinquante ans de "Déclaration des droits de l'homme", qui n'avait jamais été suivie d'une «*déclaration des devoirs de l'homme*» ; ensuite, il dénonça l'exploitation à laquelle se livraient les juifs qui «*savent admirablement nous opposer les uns aux autres*», la lutte des partis n'étant qu'une de leurs splendides inventions ; il montra encore combien les Français étaient vexés de s'être laissés tromper, et condamna la mentalité du joueur qui s'obstine ; il demanda aux communistes éventuels : «*Que pensez-vous qu'il vous arriverait en cas d'une victoire des Soviets? Vous seriez immédiatement déportés en Sibérie, avant les bourgeois même. Une fois votre "utilité" passée, vous deviendriez plus dangereux et inutiles que les modérés.*» ; finalement, il dressa un très sombre tableau de la situation, et ne laissa entrevoir aucune issue, au point que ses auditeurs montrèrent de l'étonnement, pour ne pas dire de l'indignation ; son pessimisme, «politiquement incorrect» avant la lettre, ne fit assurément pas l'affaire de ceux qui l'avaient pressenti pour galvaniser ces travailleurs français qui avaient choisi de venir travailler outre-Rhin. Après la guerre, il allait résumer ainsi cette allocution : «*Ouvriers français. Je vais vous dire une bonne chose, je vous connais bien, je suis des vôtres, ouvrier comme vous, ceux-là [les Allemands] ils sont moches, ils disent qu'ils vont gagner la guerre, j'en sais rien. Les autres, les Russes, de l'autre côté, ne valent pas mieux. Ils sont peut-être pires ! C'est une affaire de choix entre le choléra et la peste ! C'est pas drôle. Salut !*» Et d'ajouter : «*La consternation au "Foyer" fut grande*».

Parut une réédition de "Voyage au bout de la nuit" illustré par Gen Paul.

Le 9 mars, à la suite du bombardement par la "Royal Air Force", dans la nuit du 3 au 4 mars, des usines Renault qui, réquisitionnées, contribuaient à l'effort de guerre, fut publié dans "Le petit Parisien" un "*Manifeste des intellectuels français contre les crimes anglais*" dont Céline fut un des premiers signataires ; il se terminait par ces mots : «Si la France et l'Allemagne s'entendent, l'Angleterre est perdue. Elle le sait. Si la France et l'Allemagne s'entendent, la France est sauvée. Comprenez-le.»

Ce même mois encore, il écrivit une lettre à Jacques Doriot dans laquelle il déplora le sentiment de communauté des juifs, qu'il estimait responsable de leur «*pouvoir exorbitant*» : «*Le Juif n'est jamais seul en piste ! Un Juif, c'est toute la juiverie. Un Juif seul n'existe pas. Un termite, toute la termitière. Une punaise, toute la maison.*»

Le 15 juin, dans une missive à l'intention de "Je suis partout", il déplora une France «*plus dreyfusarde que jamais*» alors que le port de l'étoile jaune venait de devenir obligatoire en zone occupée.

En juillet, dans la préface de son roman, "Gilles", Pierre Drieu La Rochelle écrivit : «Céline s'est jeté à corps perdu dans le seul chemin qui s'offrait (et qui a tenté dans quelque mesure Bernanos) : cracher, seulement cracher, mais mettre au moins tout le Niagara dans cette salivation.»

En été, de nouveau à Saint-Malo, Céline entama la rédaction de "Guignol's band", ouvrage par lequel il renouait avec l'écriture romanesque qui avait fait son succès, et il rédigea et termina :

1942
"Scandale aux abysses"

Argument de dessin animé

C'est un conte mythologique dans lequel Neptune, qui a épousé Vénus sur le tard, cherche à se divertir ; il est mélancolique parce que les paquebots qui sillonnent les mers se moquent bien des vagues et des tempêtes. Vénus «*passe des heures et des heures devant son miroir à se maquiller... à se faire remonter les seins ... et le reste... elle fait de l'œil à tout le personnel du Palais pour voir si ça prend toujours.*» Neptune tombe amoureux de la petite sirène Pryntyl. Vénus, jalouse, exile cette dernière au Havre, où elle devient entraîneuse dans les bars du port. Neptune finit par la délivrer.

Commentaire

Ce texte est à la fois cruel, brillant et facétieux.

Curieusement, aucun studio d'animation n'eut l'idée de le réaliser.

Il fut publié en 1950, illustré par Pierre-Marie Renet, pseudonyme de Pierre Monnier également éditeur de l'ouvrage sous le nom de "Chambriand".

Les recoupements entre les textes publiés, la biographie et l'histoire événementielle permettent de montrer que Céline a été informé de la politique nazie d'extermination des juifs en juillet-août 1942. Mais cette révélation n'eut aucune de prise sur lui ; il eut la réaction de tous les antisémites, qui fut de nier la réalité de ces informations ; il chercha à avoir confirmation que les chambres à gaz n'avaient pas existé, ce qui est le premier mouvement de l'argumentation négationniste. Or, si être antisémite avant de connaître la Shoah, c'était imbécile, l'être après, c'était criminel.

En octobre, comme il avait obtenu du papier qu'il avait demandé au secrétaire d'État à l'Information, il put rééditer "*L'école des cadavres*", avec des photos et une préface où il s'enorgueillit d'avoir écrit «*sous Daladier*» [alors le président du Conseil des ministres] *le seul texte à l'époque (journal ou livre) à la fois et en même temps : antisémite, raciste, collaborateur (avant le mot) jusqu'à l'alliance militaire immédiate, antianglais, antimacédon et présageant la catastrophe absolue en cas de conflit.*»

En décembre, devant les membres du "Groupement corporatif sanitaire français", dans une salle pleine à craquer, il déclara : «*La France s'est enjuivée jusqu'à la moelle*», et il dénonça le fait qu'une juive était maintenue dans un dispensaire de banlieue à la place d'un médecin aryen ; il s'agissait de la docteur Howyan qu'il connaissait depuis 1935, qui allait raconter qu'elle avait reçu la visite d'un Allemand auquel elle avait pu prouver son origine chrétienne.

Le 23 février 1943, à la mairie du XVIII^e arrondissement de Paris, Céline épousa Lucette Almansor.

Elle allait raconter à Véronique Robert, qui l'a rapporté dans son ouvrage, "Céline secret" (2001), que Jean-Paul Sartre était, à cette époque-là, venu demander à Céline d'intercéder en sa faveur auprès des Allemands pour qu'on permette de jouer à Paris sa pièce "*Les mouches*" ; que Céline avait refusé, lui disant n'avoir aucun pouvoir auprès d'eux, ce que Sartre n'a sans doute pas cru ; d'où le fait qu'il lui en a voulu.

Ils passèrent l'été à Saint-Malo.

En septembre, parut une nouvelle édition de "Mort à crédit" illustrée par Gen Paul.

En octobre, parut une nouvelle édition de "Bagatelles pour un massacre" illustrée par Gen Paul.

Cette année-là, Céline aurait participé à une "Commission de répression des judéo-maçonniques".

Cette année-là encore, à une enquête de "Paris-Midi" sur le thème «La race française court-elle à son déclin?», il répondit : «*D'abord la France n'est pas une race. C'est un pays, une nation. À l'heure actuelle, il y a moins de Français que sous Louis XIV. Quatorze millions au plus sur quarante millions. Le reste, c'est du métis. C'est de l'italote, de l'espagnote, du germinote, etc. Les genres sont tellement mêlés qu'on pourrait retrouver à la rigueur une chose qui ressemblerait à une ethnie au nord de la Loire et encore...*»

En janvier 1944, fut publié "Bezons à travers les âges" d'Albert Sérouille, préfacé par Céline.

En février, il assista à un dîner à l'ambassade d'Allemagne chez Otto Abetz, qui recevait quelques collaborationnistes notoires (dont ses amis : Jacques Benoist-Méchin, Pierre Drieu la Rochelle et Gen Paul) et des personnalités nazies. Comme Céline restait silencieux, Otto Abetz entreprit de lui poser quelques questions anodines, du genre : "Que faites-vous en ce moment?" ; or il répondit : «*Eh bien, je me pose une question à propos d'Hitler : comment se fait-il qu'on laisse un juif à la tête de l'Allemagne? Oui, Hitler est mort et a été remplacé par un sosie juif.*» On imagine le silence qui s'ensuivit, et l'épouvantable embarras d'Abetz qui savait que, à coup sûr, on allait répéter en haut lieu ce propos insensé, et que, d'une manière ou d'une autre, on l'en tiendrait responsable. Alors, très finement, le diplomate fit un signe au majordome, et déclara à haute voix : «M. Céline est pris d'un malaise. Appelez vite une voiture et qu'on le ramène d'urgence à son domicile !» Pris de court, Céline, sans réagir, se laissa embarquer, et son hôte put enfin respirer.

Lui qui indiqua : «*Il a fallu imprimer vite because les circonstances si graves...*», sentant que le vent avait tourné, qu'un changement s'effectuait dans le cours de la guerre, renouant avec l'écriture romanesque, publia :

16 mars 1944
“**Guignol’s band**”

Roman de 240 pages

Dans les quatre premiers chapitre, le narrateur, Ferdinand, fait d'abord, en termes apocalyptiques, le récit du bombardement d'Orléans qu'il avait subi au cours de l'exode en 1940 alors qu'il conduisait une ambulance. Puis il se livre à une série de «pronostications» à l'adresse des lecteurs. Enfin, il rappelle les illusions de sa jeunesse qui se sont heurtées aux dures réalités de la vie : «*On est parti dans la vie avec les conseils des parents. Ils n'ont pas tenu devant l'existence.*»

Ensuite seulement, il évoque «*un vrai archange*», un certain Borokrom qu'il a connu à Londres, et c'est son séjour dans cette ville qui devient le sujet du livre. C'est que, en 1914, après avoir été blessé, avoir été trépané et laissé avec un bras atrophié, il était devenu, à l'hôpital de Hazebrouck, l'ami de Raoul Farcy, qui, finalement, avait été fusillé pour mutilation volontaire après l'avoir incité à ne pas retourner au front, et à aller plutôt à Londres chez son oncle, Cascade. Ferdinand est donc venu vivre chez ce proxénète de Soho qui a bien des soucis parce que ses collègues français, l'un après l'autre, décident d'aller à la guerre, et lui confient leurs «protégées». Cascade rechigne, mais se dévoue en se plaignant : l'une est comme ci, l'autre est comme ça. Il a donc besoin d'un aide qui fasse régner la discipline parmi elles qui ont une fâcheuse tendance à «se crêper le chignon». Il confie ce rôle à Ferdinand qui, découvrant un monde et un mode de vie qui sont le contraire de ceux qu'il a connus pendant son enfance, plonge donc avec étonnement dans le milieu de la prostitution et des petits trafics, parmi une faune interlope qui se livre à des bagarres, tandis que Borokrom, anarchiste alcoolique, qui joue du piano dans les «pubs» mais est aussi un maniaque des explosifs, s'amuse à jeter des grenades. À la suite d'une dispute, Angèle, la femme de Cascade, plante un couteau dans la fesse de «*la Joconde*», une tireuse de cartes éprise de son mari. Ferdinand la transporte au «*London Hospital*», et y rencontre le dr Clodovitz, un personnage haut en couleur. Angèle s'enfuit, et rejoint Cascade dans le bar «*Dingby*» où éclate une bagarre.

Ferdinand doit alors se réfugier à Greenwich, dans l'entrepôt d'un «*préteur sur gages et sur parole*», Titus Van Claben, qui s'habille à l'orientale, vit dans un bric-à-brac effarant, et aime la musique. Ferdinand participe à une orgie au cours de laquelle Titus meurt, étouffé par les pièces d'or qu'on l'a forcé à avaler. Puis, Borokrom provoquant une explosion, il échappe de justesse à la mort, et, craignant d'être arrêté à la place du cynique pianiste, il court au consulat de France où il prétend avoir déserté, en éprouver de la honte, vouloir reprendre sa place au front. Son impétuosité un tantinet excessive lui vaut d'être, manu militari, jeté dehors.

Il rencontre alors un autre «*guignol*», Sosthène de Rodiencourt, un autre émigré français déguisé en Chinois, un illuminé «*explorateur des Aires occultes*», affublé de Pépé, une femme ardente qui fut sa partenaire de pérégrinations à travers le monde. Sosthène veut l'initier aux mystères de la Tara-Tohé, fleur merveilleuse. Et il l'engage pour un voyage mirifique au Tibet.

Commentaire

Le mot «*guignol*» désigne d'abord une marionnette d'un théâtre traditionnel pour enfants et, de là, une personne involontairement comique ou ridicule. Avec l'expression apparemment anglaise «*Guignol's band*», on aurait pu s'attendre à ce qu'il soit question d'un orchestre de guignols, mais il se révèle que «*band*» corresponde plutôt au français «*bande*».

Sous ce titre fantaisiste, après un début qui est hors du sujet selon un procédé que Céline affectionnait puisque, après l'avoir mis en place dans «*Mort à crédit*», il allait encore l'employer dans des œuvres subséquentes, il transposa les expériences que, après avoir été démobilisé à la suite

d'une blessure au bras reçue en 1914 (mais pas une à la tête comme prétendu !) et qui lui a permis d'échapper à la «grande boucherie», il avait vécues durant le séjour qu'il fit à Londres en 1915-16. Mais il le fit en s'abandonnant à ses obsessions et à son imagination délirante.

Si Ferdinand est en effet un soldat mutilé qui, pour échapper à la guerre, a trouvé refuge dans l'exil et l'illégalité mais n'en finit pas de revivre le cauchemar de la guerre ; s'il demeure le personnage principal et le narrateur, il n'est plus un héros faisant face à son destin ; il est simplement le témoin et seulement parfois l'acteur de scènes grotesques ou frénétiques, car il rencontre différents autres personnages hauts en couleur, plus ou moins marginaux, le roman alignant aussi nombre de péripéties, d'invectives et de bagarres. La «bande du guignol» est un ramassis de souteneurs, de prostituées, d'ivrognes ou de clochards, piétinant allègrement les valeurs et les lois. La dimension éthique qui marquait les premiers ouvrages de Céline a donc ici disparu, de même que leur caractère de romans d'éducation ou d'initiation. Se déploie une violence qui éclate en particulier dans le meurtre de Van Claben, qui est perpétré dans une atmosphère de cauchemar sadique, et dont nous ne savons pas au fond qui l'a commis, de Ferdinand ou de Borokrom, sous les hurlements rituels de la gouvernante, Delphine, qui est une dérisoire lady Macbeth. Mais cette violence est stylisée, décrite le plus souvent avec de l'humour, de la légèreté, sur un ton comique. Ainsi, le roman est un peu à part dans l'œuvre de Céline, une sorte de parenthèse étrangement douce. En effet, c'est son roman le plus gai ou, du moins, le moins noir, même si les images de la guerre y affleurent. L'équilibre entre le burlesque et l'amertume lui donne un pouvoir irrésistible.

Cependant, selon un schéma qui est typique de Céline, si Londres semble d'abord à Ferdinand un refuge où il serait à l'abri du danger, s'il s'y voyait initié à une nouvelle vision de la vie, bientôt, le refuge devient un piège, une série d'accidents et de meurtres le poussent à s'enfuir, et n'échapper toutefois au pire que pour retomber dans un nouvel enchaînement de catastrophes. L'épisode charnière de la rixe au bar "Dingby" sépare le temps heureux chez Cascade de celui beaucoup plus sombre chez Van Claben : «*Au moment où montent les ombres, où bientôt il faudra partir on se souvient un petit peu des frivolités du séjour... Plaisanteries, courtois devis, frais rigodons, actes aimables... et puis de tout ce qui n'est plus après tant d'épreuves et d'horreurs que lourd et fantasque apparat de catafalques.*»

Céline insista sur la laideur de deux de ses personnages :

-Le médecin «Clodovitz» a pour nez «un morceau de Polichinelle» qui «l'entraîn[e] en avant» ; avec ses «gros yeux en boules roulant dessous ses lunettes», il est «myope comme trente-six taupes» ; il a des oreilles «décollées, évasées, des ailes à supporter sa tête, mais grises alors, des chauves-souris. Il était vraiment bien vilain. Il faisait peur à certains malades». Mais il est aussi le médecin étranger suppléant, mal payé, dévoué, patient, qui passe sa vie à soulager la douleur, qui dispense inlassablement le réconfort à ses malades du "London Hospital", établissement pauvre et populeux.

-L'usurier et prêteur sur gages Titus Van Claben, dit «l'Affreux», s'il est «tout paré de soie jaune et mauve avec un turban colossal et puis une canne toute en piergeries et une grosse loupe de bijoutier», vu de près, «il est pas croyable !... Comme ça en plein jour ! maquillé !... Un plâtre comme bouille !... ce travail !... pire encore que la Joconde ! et bajoues Madame ! et bourrelets ! à la crème ! et la poudre !... même du rouge à lèvres !» ; de plus, «l'Affreux» a «la voix qui perce piaule», celle d'une «garce folle» ; «il trémousse ! sursaute...une grosse folle». Mais il est comme racheté et humanisé par son absolue sensibilité à la musique, plus précisément, à ce genre de musique auquel Céline était lui-même le plus attaché, par exemple la valse de l'opérette "La veuve joyeuse".

Par ailleurs, et surtout, le roman est le poème de Londres, offre en particulier un tableau impressionniste, poétique et fantastique de son fleuve, de son port, de ses docks : «*Le ciel... l'eau grise... les rives mauves... tout est caresses... et l'un dans l'autre, ne se commande... doucement entraînés à rondes, à lentes voltes et tourbillons, vous vous charmez toujours plus loin vers d'autres songes...*».

Dans la préface, Céline, expliquant pourquoi le public accueillait ses livres alors que la critique les récusait, justifia sa manière d'écrire, déclara chercher, au-delà de la tradition et contrairement aux autres livres qui, selon lui, sont situés du côté de la mort et des robots, à rendre la vie par tous les moyens, vouloir retranscrire la spontanéité et l'immédiateté du langage parlé. Et, en effet, on fait face à un ouragan de mots dont de nombreux néologismes, de nombreuses grossièretés et drôleries ; on

assiste à une pulvérisation de la grammaire officielle dans des phrases accumulatives, déstructurées, au style télégraphique (il prophétisa : « Vous écrirez "télégraphique" ou vous écrirez plus du tout »), marquées de coq-à-l'âne, de points de suspension, de points d'exclamation, cette ponctuation très personnelle imposant un rythme extraordinairement rapide, provoquant un halètement infatigable, finissant par venir à bout de la respiration ordinaire de la syntaxe française, et par lui substituer ce qu'il appelait sa « *petite musique* » qui, cependant, dans certains passages, semble tourner à vide ; c'est que son objet n'en vaut pas la peine, que l'émotion initiale est trop strictement individuelle.

On peut voir dans un passage où est évoquée la musique alors jouée par Borokrom et Ferdinand une définition de sa façon d'écrire : « *Il faut que ça tourne !... c'est le grand secret... jamais de ralenti jamais de cesse ! que ça s'égrène comme des secondes, chacune avec sa petite malice, sa petite âme dansante, pressée, mais nom de Dieu l'autre qui la pousse !... vous triche le temps, vous tille la peine, lutine, mutine, tinte aux soucis, et ptemm ! ptemm ! vous la tourbillonne !... vous l'emporte... constante à galope ! notes en notes !... et puis l'arpège !... encore un trille !... frais mutin l'air anglais dévale !... rigodon grêle !... pédale tonne !... jamais ne dédit... ne soupire ... pose !...» (p.123-124).*

Comme il allait l'expliquer longuement par la suite, il était convaincu que la fonction du roman n'était plus tant de renvoyer une image du réel ou de donner du sens au monde que de faire simplement passer une émotion. On trouve donc ici les prémisses de ce qui allait apparaître par la suite, d'abord dans « *Féerie pour une autre fois* », puis dans la suite de « *Guignol's band* » qu'est « *Le Pont de Londres* » ; enfin, de manière plus évidente encore, dans ce qu'on a appelé « la trilogie allemande » (« *D'un château l'autre* », « *Nord* », « *Rigodon* »).

Ce retour de Céline au roman dérouta ou déçut ses amis collaborationnistes ; il leur semblait tourner sa veste puisque l'ennemi acharné de la « *Judéo-Britannie* » sortait un roman au titre anglais, où l'anglais, la langue de l'ennemi et de la propagande alliée, est partout, dans les noms propres de rues, de places, de quartiers (« *London Hospital* », « *East End* », « *Caribon Way* », « *Hollander Place* », etc.), dans l'évocation poétique de la Tamise, des docks, des enfants de Wapping, surtout dans des paroles de la vie quotidienne qui sont cependant traduites. Comme il l'avait annoncé dans son apostrophe du début : « *Lecteurs amis, moins amis, ennemis, Critiques ! me voilà encore des histoires avec ce Guignol's livre I ! Ne me jugez point de sitôt ! Attendez un peu la suite ! le livre II ! le livre III ! tout s'éclaire ! se développe, s'arrange ! Il vous manque tel quel les 3/4 !* ». En effet, « *Guignol's band* » allait être suivi d'un second volume intitulé, selon la version du manuscrit, « *Guignol's band II* », mais qui fut édité à titre posthume en 1964, sous le titre « *Le Pont de Londres* ».

En mars 1944, Céline divulguait une information déjà publiée, mais qui dut lui sembler trop confidentielle : il envoya à « *Je suis partout* » une coupure de presse où figuraient les noms des membres principaux de l'« *Ordre de la danse* », créé fin 1943, pour faire ce commentaire : « *Vit-on jamais plus d'étrangers sur une seule liste ? Même aux plus beaux jours de Blum ? [...] Que deviennent les danseurs français et françaises dans cette affaire ? Ils sont foutus à la porte, évincés, dégueulés hors de chez eux.* », et cette liste symbolisait pour lui l'échec et la défaite à venir : « *Faites-vous crever, miliciens [membres de "la Milice", une organisation paramilitaire de type fasciste], légionnaires [membres de "la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme"], somnambules !* » Il s'agit d'une de ses toutes dernières interventions dans la presse de l'Occupation.

À cette époque, le voisin de Céline rue Girardon, le résistant Chamfleury, lui proposa un refuge dans un maquis de résistants en Vendée. Dans une version antérieure de « *Féerie pour une autre fois* », Céline le décrivit (sous le nom de « *Charmoise* ») « *cordial, compréhensif, conciliant, amical* ». Il refusa.

Le 6 juin, les troupes alliées débarquèrent en Normandie pour libérer la France. Et les Allemands ne cessèrent de battre en retraite. Céline envisagea alors de quitter Paris pour Saint-Malo ; mais il en fut dissuadé par des amis. Il resta d'abord à Paris que, en compagnie de Ramon Fernandez, il vit traversé par des soldats allemands en pleine déconfiture, et il fit alors remarquer à son compagnon leur triste allure, lui disant, sur le ton de la confidence : « *Mais regardez-les ! Vous n'avez pas remarqué ? Ce sont tous des juifs !* ».

Comme son vieil ami, Gen Paul, avait décidé prudemment de partir visiter les États-Unis, il ne lui pardonna pas de l'avoir «*mouillé*» avec l'Occupant, s'emportant contre lui : «*Ah, le pourri ! La bête à fric !*», etc. ; pour, ensuite, s'abstenir soigneusement de tout contact avec lui.

Cependant, lui-même pressentant la victoire complète des Alliés, et la promptitude des cours de justice à faire fusiller les écrivains et les journalistes «collabos», et comprenant que, du fait de ses écrits, de ses amitiés avec certains collaborationnistes et certains occupants, il allait devoir rendre des comptes, sachant qu'il était inscrit sur la liste des écrivains «embochés» établie par le "Comité national des écrivains", un organe de la Résistance littéraire créé en 1941 (il s'y trouvait en compagnie d'Alphonse de Châteaubriant, de Jacques Chardonne, de Pierre Drieu la Rochelle, de Jean Giono, de Charles Maurras, d'Henri de Montherlant, etc.), se sentit menacé.

Aussi, le 17 juin, avec Lucette, dont un des gilets dissimulait près d'un million de francs en pièces d'or cousues dans un gilet de Lucette, avec aussi deux ampoules de cyanure de mercure (au cas où il tomberait aux mains de l'ennemi) et de faux papiers [il se donnait le nom de Louis-François de L'Étang, de Montréal, et prétendait être représentant de commerce, tandis que Lucette devint «Lucile Alcante», née à Pondichéry, et était professeure de culture physique], il quitta son appartement de la rue Girardon. Il emportait aussi un double de la dactylographie de "*Guignol's band*" à partir duquel il allait écrire, en 1944-1945, une version nouvelle. Mais il abandonna plusieurs manuscrits, qu'on crut longtemps disparus ou détruits, car le lieu fut pillé, et il allait, à maintes reprises, hurler sa colère, s'estimant spolié, volé, ruiné par les épurateurs lancés à ses trousses. Ils allaient réapparaître en 2020 (voir p.89)

Il voulait gagner le Danemark pour y récupérer les lingots d'or qu'il avait fait placer dans une banque danoise. Ayant passé la frontière franco-allemande, lui et Lucette se retrouvèrent au "Brenners Park Hotel" de Baden-Baden, qui venait d'être réquisitionné par le gouvernement allemand pour accueillir les hôtes de marque du gouvernement de Vichy en déroute. Mais ils n'obtinrent pas les visas nécessaires pour passer au Danemark. Néanmoins, ils s'engagèrent dans une hallucinante traversée de l'Allemagne en flammes, car elle subissait alors d'incessants bombardements alliés. Ils parvinrent à Berlin où ils rencontrèrent le comédien Robert Le Vigan, collaborationniste notoire qui se joignit à eux quand ils furent transférés à Neu Ruppin, près de Kräzlin (le «*Zornhof*» de "*Nord*"), village du Brandebourg à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de la capitale allemande, où ils séjournèrent, chez la famille Scherz, jusqu'en octobre 1944, en étant alors chassés par l'avancée de l'Armée rouge.

Apprenant que les Allemands avaient, en septembre, transféré de force le maréchal Pétain (alors âgé de 88 ans), des membres de son gouvernement et d'autres collaborationnistes dans le château de Sigmaringen, une petite ville de Bade-Wurtemberg, Céline proposa à Fernand de Brinon, ancien représentant de Vichy pour la France occupée et qui allait présider ce gouvernement en exil, d'y exercer la médecine. Il allait prétendre : «*Je suis descendu à Siegmaringen* [sic : pour se moquer, Céline modifia l'orthographe car «Sieg» signifie «victoire» en allemand !] *par patriotisme pour entendre parler le français*».

Lui, Lucette et le chat Bébert (que leur avait laissé Le Vigan) gagnèrent donc, par le train, Sigmaringen, où ils arrivèrent le 28 octobre. L'écrivain Lucien Rebatet dépeignit Céline tel qu'il le vit alors : «Les yeux encore pleins du voyage à travers l'Allemagne pilonnée, il portait une casquette de toile bleuâtre comme les chauffeurs de locomotive vers 1905, deux ou trois canadiennes superposant leur crasse et leurs trous, une paire de moufles mitées pendues au cou, et en dessous des moufles, sur l'estomac, dans une musette, le chat Bébert.»

Ils s'installèrent à l'hôtel Löwen, en contrebas du château des Hohenzollern où avaient été logés Pétain et d'autres dignitaires tenant à perpétuer une étiquette de cour qui convenait à un gouvernement légitime en exil. Ils faisaient partie des «*1.142 condamnés à mort*», des réfugiés français. Il allait faire le tableau de la vie à Sigmaringen dans son roman "*D'un château l'autre*".

Tandis que Lucette donnait des cours de danse sous les stucs rococo du château, le docteur Destouches devint le médecin de la colonie française, ces irréductibles repliés dans une ville trop petite pour leur offrir l'hygiène et le confort minimaux ; il partagea cette fonction avec le docteur André Jacquot qui allait attester de «son attitude parfaitement correcte [...] ne sortant de l'affreuse chambre où on l'avait relégué que pour se consacrer à ses obligations, c'est-à-dire pour essayer de soulager,

dans des conditions lamentables, ses concitoyens.» En effet, si les besoins sanitaires étaient énormes, les moyens dont ils disposaient étaient très limités. D'ailleurs, Céline indiqua : «*J'ai dépensé en Allemagne plus de 500 000 francs emportés de France [...] pour acheter à mes frais tous les médicaments que je trouvais dans les pharmacies allemandes [...] dont nous étions totalement dépourvus*». Ce fut donc apparemment sans compter qu'il reprit son activité médicale, et que pendant cinq mois, il prodigua ses soins, exerçant le matin au "Fidelis", un ancien couvent transformé en maternité, et l'après-midi dans un ancien cabinet de dentiste. Il eut ainsi à s'occuper du nourrisson d'un couple de miliciens ultras, qui s'appelait Philippe Druillet, et allait devenir l'un des plus grands dessinateurs de bandes dessinées de sa génération. Toutefois, il fut parfois appelé au château, notamment pour soigner la mère d'Abel Bonnard [écrivain fasciste qui avait été nommé ministre de l'Éducation nationale], qui décéda pendant le séjour ; pour soigner aussi l'ulcère de Laval [le chef du gouvernement], redoutable radoteur qu'il dut écouter pendant des heures répéter sa défense.

Par ailleurs, Céline accepta de présider deux "Journées d'études des intellectuels français en Allemagne" organisées par le propagandiste Karl Epting. Et il mit au point le second tome de "*Guignol's band*", commença la rédaction du ballet "*Foudres et flèches*".

Le 6 mars 1945, il apprit la mort de sa mère.

La nouvelle de l'exécution de Robert Brasillach, fusillé le 6 février, et, surtout, les victoires du général de Lattre en Alsace lui inspirèrent le désir de s'échapper. Sur intervention d'Hermann Bickler, il put enfin, le 18 mars, obtenir des visas pour le Danemark. Tandis que le bombardement d'Ulm faisait vibrer l'atmosphère, lui, Lucette et le chat Bébert quittèrent Sigmaringen le 22 mars, prenant alors d'invraisemblables derniers trains en partance pour le Danemark. D'où une nouvelle traversée mouvementée de l'Allemagne en ruines et totalement désorganisée, qu'il allait raconter dans "*Rigodon*" : «*Je me dis : Lili, je te retrouve, t'es là !... Bébert aussi !... oh, mais les sirènes... que de sirènes !... autant qu'à Berlin... ici ils devraient avoir fini, assez ratatiné tout !... enfin, à peu près... ou alors !... uuuh !... brang !... braoum !... des bombes... des bombes...*».

Le 27 mars, ils arrivèrent à Copenhague, pensant y trouver un havre de paix au milieu d'une Europe en ruine. Ils s'installèrent dans l'appartement de Karen-Marie Jensen, et Céline récupéra ses lingots, les changeant en couronnes danoises sur le marché noir.

Mais il fut, vraisemblablement par son marchand de journaux, dénoncé à la légation de France. L'ambassadeur, Guy de Girard de Charbonnières, envoya une première lettre à Paris pour annoncer la nouvelle. Le 19 avril, le juge d'instruction de la Cour de justice de la Seine lança un mandat d'arrêt contre lui pour haute trahison, intelligence avec l'ennemi, antisémitisme. Il prit un avocat danois, Me Thorvald Mikkelsen, ancien résistant et juriste francophile. La légation demanda son extradition ; mais le gouvernement danois, s'il était farouchement antinazi, avait aussi le sens du respect des droits individuels, et le Suédois Raoul Nordling, homme d'affaires et consul général de Suède à Paris qui avait joué un rôle important auprès des autorités allemandes dans la sauvegarde des monuments de Paris à l'été 1944, intervint en faveur de Céline auprès de Gustav Rasmussen, ministre des Affaires étrangères danois, pour faire refuser l'extradition.

Cependant, le 17 décembre, Céline et Lucette furent arrêtés par la police danoise, et, «*les poignets liés dans le dos*», incarcérés à la "Vesterfangsel" de Copenhague. Le 28 décembre, Lucette fut relâchée, mais Céline resta enfermé dans le quartier des condamnés à mort. Lucette se fit alors la Pénélope de son Ulysse emprisonné qui allait dire d'elle : «*Ma femme, la meilleure âme du monde, Ophélie dans la vie, Jeanne d'Arc dans l'épreuve, tout en gentillesse, dons, bienveillance, amour.*» Il tint alors...

Un journal

Céline, se découvrant une vocation d'artiste persécuté, ne cessant de vitupérer, se pose en victime : «Pourquoi suis-je spécialement désigné aux vengeances pseudo-judiciaires françaises actuelles?

1° En raison de mes deux livres antisémites et pacifistes d'avant-guerre "École", "Bagatelles" (dix ans déjà !).

2° Et peut-être plus gravement en raison de mes attitudes communistes et du petit pamphlet que j'ai écrit contre les soviets en 1936 à mon retour de Russie ("Mea culpa").

Évidemment, le parquet de Paris ne peut pas avouer au gouvernement danois (ni à la légation) ses véritables motifs de poursuite. - Il se ménage lorsqu'il sera en ma possession de me liquider d'une manière ou d'une autre. Sans autre forme de procès, comme dans *La Fontaine*.

Enfin, primordiale peut-être, la haine presque irréductible de tous les littérateurs français jaloux à crever de mon succès subit, de mon entrée fracassante avec le "Voyage au bout de la nuit", qui a bouleversé tout le style du roman français. Je suis parvenu du jour au lendemain à une situation littéraire de tout premier plan sans égale, je crois, dans la littérature française, situation qui demande aux académiciens de grand talent cinquante années d'efforts acharnés, de reptations, de compromis infâmes...

Et l'on sait que le Parti communiste n'est pas tendre pour ceux qui ont refusé ses avances, et moins tendre encore pour ceux des écrivains qui ont publiquement dénigré son système marxiste (dans mon livre "Mea culpa"). Alors sa haine est implacable et inlassable et ses vengeances absolument féroces. Si l'on ajoute en plus que les communistes ont fait presque tous les frais des représailles allemandes en France pendant l'Occupation - les gaullistes ont été rarement condamnés à mort -, on se rend compte que je ne peux attendre aucune impartialité de la justice française actuelle (tribunaux spéciaux entièrement à la dévotion des communistes).»

Il vitupère ses ennemis : «Tous des boulimiques d'avantages, de Situations - Hideux, écœurant travers presque universel - Tous employés, tous un anneau dans le nez, un anneau de bronze, d'argent ou d'or selon la qualité de boulot, la comédie, les galipettes de l'asservi - mais dans ce moment toute la cause est au jus ! Elle ne m'intéresse plus. Tous ces gens ne sont plus que des employés [...] C'est à leur patron qu'il faut s'adresser pour parler sérieusement - où est leur patron à tous ? À Vichy ? À Berlin ? Je ne sais pas. La foute rage qu'ils ont de m'assimiler, de me ranger dans leur catégorie de salariés ! Sur le même plan. Hé là ! Cela me révolte - Je suis libre foutre sang ! Amateur ! Et non professionnel - Je n'ai aucun anneau - J'emmerde Hitler ! - J'emmerde Pétain - J'emmerde Laval, et je l'ai dit si haut qu'il est bien question que l'on m'arrête.»

Il critique les jugements émis sur lui : «On dit toujours de moi trop de bien ou trop de mal. Je jouis des honneurs de l'exagération.»

Il se compare à Hamlet dans son royaume pourri : «Sans être prince du tout, j'ai fait au Danemark du "be or not to be" et pas sur le trône, en cellule, pas pour Shakespeare, pour les rats».

Il décrit sa condition et ce qui se passe dans la prison : «L'envahissement par les livres - J'ai peur d'être seul, sans livres. - Je les dissimule dans mon lit. Je délire - Plutarque... Le copain fait des jouets - Le Marocain condamné à mort donne des nouvelles à toute la prison par télégramme - Il a le droit de recevoir des journaux - C'est lui qui fait la gazette puis il envoie son amitié à tous puis il s'en va vers la mort - La masseuse juive nous renvoie vers Buchenwald - Nous sommes accablés par les morts des camps de concentration - On étouffe ! - Bébert vient me voir - Il est étonné par les barreaux.»

Il constate amèrement : «J'ai réalisé un exploit : parti de rien, je suis arrivé à la misère.»

Il sollicite le secours d'illustres écrivains du passé : «À moi Descartes ! À moi Voltaire ! À moi Chateaubriand ! À moi Hugo !»

Il émet des maximes :

-«En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.»

-«Quand on travaille pour l'humanité, on est sûr d'être volé, d'abord, et par-dessus le marché battu.»

Ce journal allait être publié en 1988 sous le titre "Cahiers de prison".

En prison, Céline fut visité par François Löchen, un pasteur français installé à Copenhague, ancien aumônier militaire à Sartrouville et Bezons.

Il reprit le manuscrit de "Guignol's band 2", commencé à Paris, et traça une première ébauche de plan d'un autre roman qui allait être "Féerie pour une autre fois".

Il écrivit des lettres où, avec une verve stupéfiante et les glapissements ricaneurs d'un immense comédien se livrant à un bien douteux cabotinage, gémissant, vociférant, égrenant sans relâche sarcasmes, malédicitions et jérémiaades, il libéra une prose en fusion ; joua un numéro de victime en pleurant sur son sort avec des sanglots de crocodile ; fit part de ses ressentiments ; ranima ses rancunes dans des dénonciations fielleuses ; écuma de rage contre ceux qui l'accusaient à Paris, et qu'il voyait comme des bandes d'*«hurluberlus»*, des *«rastaquouères»*, contre lesquels il lançait la foudre de ses déclarations hargneuses : «*Je n'ai jamais été ni fasciste ni collaborateur, je le suis devenu à la Libération.*» - «*J'ai tout perdu par pacifisme patriotique.*» - «*Je n'ai jamais été antisémite - (pas assez con)*» - «*J'aime bien les anarchistes mais cette idolâtrie des "grandes figures" est niaise. C'est de l'impuissance mentale. Ils remarquent ceux qui ont souffert pour la cause deux siècles "trop tard" et encore "tout de travers" ! Ou pas souffert du tout. On est dans la connerie.*» - «*Question juifs. Imagine qu'ils me sont devenus sympathiques depuis que j'ai vu les aryens à l'œuvre : fritz et français.*» Surtout, en grand artiste de la dénégation des faits qui lui étaient reprochés, il construisit un système de brouillage où, sous l'apparente divagation spontanée, tout était rigoureusement réglé : il osait se présenter comme le seul innocent dans un monde coupable ; il protestait contre le fait qu'on l'accusait de tous les crimes de la Collaboration, et qu'on le menaçait d'extradition ; il voyait dans son inculpation *«un amas de monstrueuses délirantes sottises, inventions, abracadabrantes niaiseries»* ; il considérait qu'il était le bouc émissaire sacrifié à la place d'un grand nombre de gens ; or le bouc n'est pas un animal commode, et il regimbait donc, pensant qu'il ne s'agissait plus de s'humilier, comme le faisait Bardamu, qu'il fallait, au contraire, se magnifier, d'abord pour supporter une existence presque intolérable (il se plaignait du bruit que faisaient ses voisins de cellule), ensuite, pour se venger et rétablir l'équilibre ; débordant d'une colère qui l'exaltait, il contre-attaquait, se blanchissait de tout sans s'apercevoir que, trois lignes plus loin, il ressassait de nouveau sa haine ; il endossait avec aplomb le rôle du crucifié puisqu'on l'avait enfermé, qu'on avait détruit ses manuscrits, qu'on lui avait retiré sa médaille militaire ; il retourna dialectiquement sa position : d'accusé, il se faisait accusateur, inquisiteur extravagant, utilisant sa gouaille inépuisable pour cracher, salir, haïr, se promettant de noyer tous ses ennemis dans le flot de ses invectives, traitant l'ambassadeur de France à Copenhague de *«chétif névropathe»*, le milieu littéraire parisien de *«ménagerie de monstres»*, insultant ses éditeurs qui pourtant essayaient de l'aider : «*Merde de Paulhan [collaborateur de Gallimard] et son plésiosaure*» [*Gallimard lui-même !*]

Tentant de mobiliser pour sa défense la poignée d'amis qui lui restait, il entretint des correspondances avec Marie Canavaggia, Jean-Gabriel Daragnès (graveur à Montmartre), Pierre Monnier (caricaturiste sous le nom de Chambri, qui allait fonder les *“Éditions Frédéric Chambriand”* pour mettre en circulation *“Casse-pipe”* et *“Mort à crédit”*), Charles Deshayes (jeune journaliste lyonnais qui s'était proposé de prendre sa défense), Henri Mahé (son ami peintre), Lucien Descaves ; surtout avec : -Marcel Aymé qui, même si Céline l'avait traité de *«petit plumaillon»*, prit l'initiative d'entamer avec lui, début mars 1947, des relations épistolaires dont on n'a toutefois retrouvé que la première réponse de Céline (14 mars).

-Albert Paraz, un écrivain populiste qui publiait comme lui chez Denoël des romans à l'humour anarchiste ; qui était pacifiste comme lui, politiquement isolé comme lui, amateur d'argot comme lui ; qui, subjugué par son style et par sa fureur dénonciatrice, lui portait une admiration sans bornes, et militait pour le retour du proscrit et la défense de son œuvre.

-Roger Nimier qui, au début de 1949, envoya à Céline son premier roman, *“Les épées”*, ainsi dédicacé : «*Au maréchal des logis Destouches, qui paie aujourd'hui trente ans de génie et de liberté, respectueusement. Le cavalier de 2e classe Roger Nimier.*»

-Milton Hindus, un universitaire juif états-unien, professeur de littérature à l'université Brandeis ; qui, admirateur de son œuvre romanesque, avait fait paraître et préfacé une traduction en anglais de *“Mort à crédit”*, était l'un de ses grands défenseurs outre-Atlantique, minimisant les excès du pamphlétaire et se dépensant sans compter pour l'innocenter. Quand il entra en correspondance avec lui, Céline flaira tout de suite l'aubaine : un juif, nouvel *«idiot utile»*, s'offrait comme *«paillasson admiratif»* ; c'était inespéré, diaboliquement opportun. Il lui répondit donc aussitôt, le remercia, le flatta. Chacun faisait d'ailleurs son petit calcul : l'un voulait son avocat juif ; l'autre voulait lancer sa carrière de professeur, écrire, grâce à son grand homme en danger, un premier livre qui devait lui

permettre de connaître la gloire. Le 23 août 1947, Céline lui écrivit : «*Breton, je suis mystique, messianique, fanatique tout naturellement - sans effort - absurde - j'ai été élevé tout naturellement en catholique = baptême, première communion, mariage à l'église, etc. (comme 38 millions de Français) La foi? hum ! c'est autre chose - comme Renan, hélas, comme Chateaubriand, en désespoir... Pire, je suis médecin - Et puis païen par mon adoration absolue pour la beauté physique, pour la santé - Je hais la maladie, la pénitence, le morbide - grec à cet égard totalement - J'adule l'enfance saine - je m'en Pâme - je tomberais facilement éperdument amoureux - je dis amoureux - d'une petite fille de 4 ans en pleine grâce et beauté blonde et santé - je hais la boisson, la fumée, les toxiques - je comprends, je crois l'enthousiasme des Grecs - Cela est fort rare en somme - Ni Popol [le peintre Gen Paul] ni tant d'autres artistes infiniment mieux doués que moi ne ressentent l'appel irrésistible de la jeunesse (même l'extrême jeunesse - saine et joyeuse) pour cela j'ai tant aimé l'Amérique ! la félinité des femmes ! Ah ! Hollywood - Ah - Goldwyn Mayer ! J'aurais donné 10 ans de ma vie pour occuper leurs fauteuils un instant ! Toutes ces déesses à ma merci ! (Renoir était bien aussi de cet avis) - Étalon très modéré, la vue, le palper, m' enchantent à souhait, m'enivrent, m'inspirent - Je donnerais tout Baudelaire pour une nageuse olympique !» Il l'invita au Danemark.*

Comme il était sous le coup d'une condamnation à mort ; qu'il savait que la justice française avait déjà fait fusiller nombre de «collabos» de sa trempe, il rédigea, avec l'aide de Me Thorvald Mikkelsen, un texte intitulé :

6 novembre 1946

"Réponses aux accusations formulées contre moi par la Justice française au titre de trahison et reproduites par la Police Judiciaire danoise au cours de mes interrogatoires pendant mon incarcération 1945-1946 à Copenhague"

On y lit :

-«Alors qu'ils [les Allemands] possédaient en France le monopole absolu du papier d'imprimerie, et qu'il m'était impossible d'imprimer mes livres faute de papier, je n'ai jamais reçu d'eux le moindre "bon de 10 kilos". Je m'accuse toutefois d'avoir sollicité à deux reprises la faveur des Allemands pendant l'Occupation :

1) En sollicitant la grâce d'un condamné, d'un malheureux "idiot de village" breton.

2) J'ai sollicité à diverses reprises l'autorisation de me rendre à Saint-Malo.»

-«Dès l'arrivée des Allemands, je me suis complètement désintéressé de la question juive, et du reste je n'avais pas rêvé la guerre mais la paix. Je ne me souviens pas d'avoir écrit une seule ligne antisémite depuis 1937. [...] Je n'ai d'ailleurs jamais à aucun moment dans une seule ligne de mes livres poussé à la persécution antisémite.»

-«Dès l'arrivée de Hitler au pouvoir, tous mes romans ont été interdits, et cette interdiction a été strictement maintenue pendant la durée du règne nazi. Mes ouvrages littéraires furent tout autant interdits que mes ouvrages politiques (sauf quelques pages je crois de "Bagatelles", tronquées, truquées, sabotées). [...] Ainsi furent traduits et imprimés, honorés, joués et fêtés en régime nazi : Mauriac, Maurois, Martin du Gard, Jules Romains, etc.»

-«Lorsque Goebbels invita à diverses reprises des groupes d'artistes et d'écrivains français à se rendre en Allemagne, je ne fus jamais invité. J'ai toujours été soigneusement tenu à l'écart de toute "Kollaboration". Cette mise à l'index répondait d'ailleurs admirablement à mes vœux.»

-«On veut, on cherche désespérément à me faire payer, expier mes livres d'avant-guerre, mes succès de littérature et de polémique d'avant-guerre. C'est tout. Il semble impossible, inimaginable à mes ennemis, que je me sois abstenu de toute collaboration. Cette abstention leur paraît monstrueuse, impensable. [...] À n'importe quel prix ! Ils comptent sur cette "collaboration" pour me faire condamner et exécuter, si ce n'est légalement, par assassinat. [...] Certes, on aurait pu penser, vu mes livres, que j'allais devenir pour les Allemands le fanatique collaborateur, mais c'est tout le contraire qui s'est passé. Or à coups de calomnies, mensonges, faux et inventions, transformer, esbroufer, basculer, travestir un suspect en coupable, c'est le sport classique de toutes les Révolutions - le jeu mignon de

tous les fanatismes. Utiliser les transes populaires pour faire décapiter l'adversaire jalouxé, envié, détesté, le truc n'est pas d'hier. Cela s'appelle alors le châtiment.»

Commentaire

Ainsi, alors qu'il était coupable, Céline, contrairement à d'autres collaborationnistes, réécrivit l'Histoire, ne reconnut jamais sa culpabilité, n'exprima aucun remords, aucun regret, sauf celui d'avoir dit trop fort ce qu'il pensait. Au contraire, procédant à une inversion, il se présenta comme une victime, écrivant d'ailleurs à Lucette, le 13 août 1946 : «*Le persécuté c'est moi*».

Le 8 novembre, Céline fut transféré au "Sundbyhospital" pour y être soigné pour cause de dénutrition ou de déshydratation (il pesait 62 kilos), étant aussi, comme il le raconta dans "*D'un château l'autre*", chargé, en tant que médecin, de repérer les malades qui étaient sur le point de mourir.

Le 24 janvier 1947, il se trouva à l'infirmerie de la prison. Le 26 février, il fut hospitalisé au "Rigshospital", un établissement civil. Ce fut ainsi qu'il passa la moitié de ses dix-huit mois de détention.

Si, en France, après la gloire qu'il avait connue avant-guerre, il était tout à fait évincé (lorsqu'on osait encore parler de lui, c'était presque comme d'un écrivain disparu en 1938 après avoir écrit deux grands romans : "*Voyage au bout de la nuit*" et "*Mort à crédit*"), il reste qu'il avait encore des amis à Paris, qui commencèrent à s'agiter en sa faveur.

Or le ministre de la justice du Danemark découvrit que, du point de vue strictement juridique, son arrestation avait été totalement arbitraire ; de plus, il était étonné par la minceur du dossier d'accusation envoyé par Paris, et, ayant lu "*Les beaux draps*", il n'y avait pas trouvé les raisons nécessaires pour retenir un homme en prison ; enfin, il était choqué par l'absence de réponse à l'offre d'accueillir un inspecteur de police venu de France pour interroger Céline. En conséquence, le 24 juin, il fut libéré sur parole, promit de «ne pas quitter le Danemark sans permission des autorités danoises», et rejoignit Lucette à "Kronprinsesregade", une belle rue résidentielle de Copenhague.

Commença alors une vie d'exilé qui allait durer plusieurs années, dont il allait faire une description terrible (en prétendant avoir été soumis à un froid polaire, à une population hostile) ne correspondant en rien à la réalité. Il allaitachever "*Guignol's band 2*", reprendre "*Féerie pour une autre fois*" et ce qui allait devenir "*Foudres et flèches*".

Le 13 octobre arriva à Copenhague, en provenance de Suède, sur un bateau transportant, entre autres passagers, des réfugiés juifs, qui étaient traqués il y avait encore peu Robert Massin, le futur typographe de Gallimard, alors un jeune homme de vingt-deux ans. Il décida de venir interviewer l'écrivain le plus sulfureux de son époque. Il se rendit donc à l'ambassade de France dans l'espoir de se procurer son adresse ; après avoir rencontré plusieurs interlocuteurs, il arriva jusqu'au bureau de l'ambassadeur, lequel à l'évidence «n'aimait pas trop» l'écrivain, mais indiqua à celui qui se présentait comme journaliste l'adresse d'un peintre nommé Jensen. Et, dans une pièce dont le sol était jonché d'assiettes sales, de papiers gras et de feuilles griffonnées, il y trouva un homme «costaud, debout au milieu de la pièce, des yeux bleus sur un visage malade» ; c'était Céline qui le pria d'entrer, et qui, vite, se lança dans un monologue d'une rage extrême qui allait durer près de trois heures, où il se plaignit : «*Ce qu'on a pu écrire de conneries sur mon compte ! Tous, à qui mieux mieux. Et vas-y pour le traître Céline, l'apologiste de la lâcheté... C'était à qui gueulerait le plus fort.*» - «*Je suis étiqueté. [...] Vous comprenez, si je possépais les Manet de M. Guitry [en fait, il avait des tableaux de Claude Monet dont il était l'ami !] ou les millions de M. Roussy ou les relations de M. de Montherlant, n'est-ce pas ? Moi, je suis pauvre. Alors, ça, c'est inexcusable. C'est un crime.*» ; où il vilipenda de Gaulle, Thorez, Sartre, Aragon, Mauriac ; où il éluda son antisémitisme : «*Les juifs devraient m'élever une statue pour le mal que je ne leur ai pas fait et que j'aurais pu leur faire. Est-ce que j'ai jamais dénoncé quelqu'un ou tué personne ?*» ; où il évoqua son séjour à Sigmaringen : «*Fallait voir ça. Quelle pagaille ! Des rats, des messieurs, des ambassadeurs, des pauvres types, et moi avec.*» Mais, comme Bébert, le chat, vint mendier des caresses, cela mit un terme à cette logorrhée répétitive. Massin rentra à Paris, heureux de cette rencontre qu'on dirait aujourd'hui «exclusive», et fit paraître, dans le journal

“La rue”, un article sans complaisance, qui n'occultait rien de la nature et des choix de l'écrivain, mais qui ne sonnait pas comme une condamnation à mort. Céline, qui pourtant vomissait la presse, apprécia, envoya au jeune journaliste le texte de dix pages rédigé en 1946 ainsi que plusieurs lettres manuscrites signées «Celine», sans accent sur le «e» ni point sur le «i», où on lit en particulier : «*Sartre est un vilain petit merle*» - «*Le Français est gavé de bassesse*» - «*Mes pourfendeurs se branlent à blanc, et dans le vide*». Le 28 novembre, il lui recommanda : «*Ne donnez sous aucun prétexte mon adresse ici à personne. Au moindre scandale je serais chassé de mon grabat pour échouer où? Qu'ils écrivent à mon avocat ces zélés, tant qu'ils voudront !*»

Après Massin, un critique littéraire tenta à son tour d'approcher Céline, qui daigna lui accorder un entretien mais seulement à travers la porte...

Paraz, lui ayant appris que Jean-Paul Sartre avait, en décembre 1945, publié, dans sa revue, “Les temps modernes”, un article intitulé “Portrait d'un antisémite” où il entendait faire un point définitif sur les écrits anti-juifs et le nazisme de Céline en prétendant que, s'il avait «pu soutenir les thèses socialistes des nazis, c'est qu'il était payé. Au fond de son cœur, il n'y croyait pas : pour lui, il n'y a de solution que dans le suicide collectif, la non-procréation, la mort.», Céline lui répondit par ce texte :

Novembre 1947
“À l'agité du bocal”

Pamphlet de cinquante pages

En usant d'expressions ordurières et même scatologiques, Céline ridiculise Sartre qu'il appelle «*Jean-Baptiste Sartre*» ; le traite de «*ténia des étrons*», «*petite fiente*», «*damné pourri croupion*». Il lui assène : «*Satanée petite saloperie gavée de merde, tu me sors de l'entre-fesses pour me salir au dehors ! Anus Caïn pfoui. Que cherches-tu? Qu'on m'assassine ! C'est l'évidence ! Ici ! Que je t'écrabouille ! Oui !... Je le vois en photo, ces gros yeux... ce crochet... cette ventouse baveuse... c'est un cestode ! Que n'inventerait-il, le monstre, pour qu'on m'assassine ! À peine sorti de mon caca, le voici qui me dénonce !*»

Il prétend qu'il l'a pastiché sans parvenir à l'égalier en ignominie : «*J'en traîne un certain nombre au cul de ces petits "Lamanièredeux"... Qu'y puis-je? Étouffants, haineux, foireux, bien traîtres, demi-sangssues, demi-ténias, ils ne me font point honneur [...] Ah ! Quel avenir J.-B. S ! Que vous en ferez des merveilles quand vous serez éclos, vrai Monstre !*»

Il lui reproche de l'avoir éreinté «*pendant qu'[il] était en prison en plein péril qu'on [le] pende*».

Jean Paulhan, trouvant le texte trop violent, refusa de le publier, mais il le fut, en décembre 1948, par Albert Paraz, dans son livre, “*Le gala des vaches*”.

En mai 1948, Céline fut contraint à une résidence surveillée, que lui et Lucette subirent dans une chaumiére (qu'il qualifia de «sorte de décombe d'étable») appartenant à Thorvald Mikkelsen, située à Klarskovgaard, près de Korsør, au bord de la Baltique, séjour qu'il décrivit ainsi : «*Nous avons passé cinq ans, sous caution de notre avocat, en pleine forêt, [...] dans la neige... une misère totale... sans eau, sans électricité, sur un sol de terre battue... un paysage triste et sauvage, seuls tous les deux.*» Portant, en hiver, deux paires de gants, des houppelandes, se refermant sur lui-même, étant très malade (selon Lucette, «il a eu la pellagre, perdu près de trente kilos... mais c'est surtout moralement qu'il fut le plus atteint»), il écrivait pourtant, quand il en avait la force.

Le 14 mai, à la fondation de l'État d'Israël, il ne put s'empêcher d'avoir de l'admiration, d'autant plus que cela correspondait à ses souhaits de toujours, à son approbation de la solidarité dont les juifs font preuve entre eux.

En juillet-août, Milton Hindus, après avoir vu à Paris, Gen Paul et Jean Paulhan, vint rencontrer Céline à Klarskovgaard, et passa avec le couple trois semaines, sur lesquelles il est intéressant de s'arrêter :

Le séjour de Milton Hindus auprès de Céline

Il avait vu un homme vêtu de guenilles, manifestant ainsi une abdication vestimentaire, un renoncement à la parade. C'était aussi un homme colérique, explosant dans des vitupérations («*Qu'on me laisse crever en paix !*»), un homme frénétique éclatant soudain de rire, lisant des textes en déployant toute une gestuelle, chantant en s'accompagnant au piano de façon grotesque (à cette occasion, Hindus indiqua qu'il était musicien, qu'il avait eu un certain succès à Broadway, et il chanta avec sérieux la chanson «*Evening song*», qui est poétique et sentimentale ; mais Céline, après l'avoir applaudi, se moqua de lui) ; une autre fois, il mima de façon parodique une chanson des juifs hassidiques, ce qui mécontenta Hindus.

Il avait vu en Lucette une femme admirable, qui, vêtue de blanc, lui parut être un ange, un personnage poétique, romanesque, et au courage hors norme, pour lui la femme idéale. Il la vit donner des leçons de danse à de jeunes Danoises, Céline l'ayant alors invité à «*reluquer*», décrétant : «*Nous sommes tous deux des voyageurs*», et admirant les juifs pour leurs «*bites surprenantes*».

À une occasion, Hindus et Lucette dînèrent aux chandelles, se firent des confidences, Lucette parlant de sa carrière de danseuse, lui disant qu'il ressemblait à Gandhi, tandis qu'Hindus avoua avoir fait une dépression ; comme ils éclatèrent de rire, Céline, qui se trouvait plus loin, se plaignit.

Un jour, le trio se trouva dans un dîner donné par des bourgeois qui parlaient français, et qui firent part à Céline de leur admiration de son œuvre. Comme il prétendit avoir été trépané et avoir sur le crâne une plaque métallique, un médecin l'examina, et il dut alors avouer avoir menti.

Lucette, devant les colères de son mari, pouvait le menacer de partir. Un jour, elle confia à leur invité le revolver de Céline. Un autre jour, Hindus la vit en train de scier du bois, et lui signala que Céline, peiné, croyait qu'elle l'avait abandonné. Un autre jour encore, comme il lui avait dit : «*La France doit vous manquer*», elle lui montra une coupure de journal où s'inscrivait la haine à leur égard.

À une autre occasion, Hindus survenant alors que Céline la faisait sauter à la corde, il l'obligea à s'y essayer lui aussi, et il fut lamentable. Une autre fois, comme il surprit Céline et Lucette prenant, à l'extérieur, des bains dans des baignoires, il se trouva gêné ; mais Céline l'invita à se placer dans la baignoire que Lucette avait quittée, et les deux époux s'amusèrent à apprécier la qualité de sa peau.

Comme il voulut prendre Céline en photo, celui-ci déclara détester cela, refusa d'être pris, prétendant : «*Mon temps est précieux.*»

Comme, roulant à vélo, Hindus était tombé et s'était blessé, Céline le soigna, lui fit une piqûre de morphine, disant alors n'avoir jamais eu de vocation pour la littérature, mais seulement pour la médecine. Or il se rendit compte que son patient avait «*une trique*», et lui demanda : «*Est-ce Lucette qui vous fait cet effet ? J'espère que ce n'est pas moi !*»

Lui parlant de sa sexualité, il lui confia : «*J'ai toujours aimé que les femmes soient belles et lesbiennes. Bien agréables à regarder et ne me fatiguant point de leurs appels sexuels ! Qu'elles se régalent, se broutent, se dévorent, moi voyeur. Cela me chaut ! et parfaitement ! et depuis toujours ! Voyeur certes et enthousiaste consommateur un petit peu mais bien discret.*»

Alors qu'Hindus remarqua que ni Céline ni Lucette ne se posait jamais de problèmes intellectuels, il reste que, en ce qui concernait sa situation d'écrivain réprouvé, il entendit Céline se défendre avec vigueur, alléguer l'effet que la guerre avait eu sur lui (il lui dit : «*La guerre est une catastrophe ! si j'avais pu ne pas la faire ! Celui qui n'a pas vu la guerre ne connaît pas les hommes.*») ; il demanda à son interlocuteur : «*Qu'avez-vous fait pendant la guerre ? Vous avez dû être réformé pour motif psychologique. Nous sommes deux clowns attendant la catastrophe.*»).

Hindus dut écouter ses extravagantes déclarations. Il déclara défendre les persécutés. Alors qu'Hindus lui demandait : «*Comment êtes-vous devenu antisémite ?*», il assura ne l'avoir jamais été, lui indiqua : «*Je préfèrerais toujours un juif à un Allemand*», car il disait trouver que les Allemands sont lourds ; mais il considéra que les juifs n'ont guère souffert en France ; que les plus actifs agents de la «*Gestapo*» étaient des juifs ; toutefois, il se plaignit : «*J'ai travaillé dans une clinique où mes adversaires étaient tous juifs. Je n'étais pas de taille contre eux.*» ; et il lui répéta ce qu'il avait écrit dans «*Bagatelles pour un massacre*» : «*Les juifs sont toujours revendicateurs.*» Il lui assura n'avoir jamais été un vrai collaborationniste, prétendant : «*Je n'ai que voulu sauver mon pays de l'anéantissement.*» Il affirma qu'Hitler n'était qu'un clown, qu'un parfait imposteur qui n'avait pas écrit

'Mein Kampf'. Il était convaincu d'appartenir déjà à l'Histoire. Comme il disait souhaiter une union entre collaborationnistes et juifs pour agir auprès de l'O.N.U., Hindus écrivit une lettre en feignant appartenir à l'organisme. Hindus ayant évoqué les deux guerres mondiales, en disant que la France les avait gagnées, Céline rétorqua : «*Non, vous, les Américains*». Tandis qu'il avait remarqué que tous ses geôliers étaient des Aryens, il dit à Hindus : «*Si j'avais été exécuté, cinquante millions d'Aryens auraient applaudi, alors que vous, un juif, seul entre tous, vous êtes venu à mon secours.*» Il méprisait le Danemark, disant que, s'il admirait la beauté des Danoises, les Danois sont aussi plats que leur pays, sont le moins «*hamlétien*» des peuples, et n'ont aucune littérature. Aussi regrettait-il d'être coincé dans ce pays perdu pendant que, en France, les «épurateurs» lui faisaient un procès, et il était fou de rage contre les accusations portées contre lui. Comme Lucette lui conseillait de rentrer en France où il gagnerait son procès, à ce propos, Hindus lui apprit vouloir rencontrer son avocat que Céline traita de «*vieux cabot*». Quand se présenta un repoter danois, il le chassa. Surtout, il se plaignait : «*On ne cesse de me surveiller. Il y a des espions dans tous les coins.*» Se lamentant sur sa solitude, il émettait ce regret : «*Il n'y a rien pour protéger les nazis.*» Il se voyait en butte aux bolcheviques, se croyait poursuivi par l'*"Internationale"*, stipulait à Hindus : «*Vous, les juifs, vous avez été tous communistes un jour*», accusait son avocat d'avoir été un activiste communiste.

Comme Hindus prenait des notes, Céline lui demanda : «*Pourquoi n'exercez-vous pas votre mémoire?*» Et, à une autre occasion, se fâchant contre lui, il lui lança : «*Vous avez une petite tête. Moi, j'en ai une grosse.*» Plus tard, au contraire, il exigea de lui qu'il note les mots qu'il venait de prononcer ! Alors qu'il devait bien s'en douter, il affecta de découvrir que l'universitaire avait l'intention d'écrire un livre sur lui, et considéra qu'il était venu chercher la gloire sur son dos. Mais, plus tard, alors qu'Hindus lui confiait : «*Mon voyage ici est un désastre*», il lui rétorqua : «*N'avons-nous pas un livre à écrire? Je vais vous l'écrire, votre livre! Écrivez un livre sur les écrivains qui ont souffert de la guerre. Nous allons écrire ensemble un chef-d'œuvre.*»

Quand Hindus lui demanda sur quoi il travaillait, il lui répondit qu'il préparait sa défense, qu'il n'avait pas de projets littéraires, et se rebella même contre ces questions : «*C'est une interview?*» Pourtant, une autre fois, il annonça qu'il voulait couvrir «*neuf mille pages*». Et Hindus le vit écrire frénétiquement. Aussi pensa-t-il pouvoir lui mentionner «*Féerie pour une autre fois*» ; mais Céline ne voulut pas lui en parler, prétendant que son travail consistait à nettoyer une médaille. Et, auprès de Lucette, il se moqua : «*Ce grand nigaud veut me parler de littérature*», ce qu'elle l'incita à faire.

Hindus l'interrogea aussi sur «*Guignol's band*», lui demandant : «*Aviez-vous un plan?*». Céline s'insurgea : «*Ce n'est pas une dissertation!*» Hindus lui demanda encore : «*Quel est votre secret pour parvenir à votre fameuse transformation? Vous pourriez me montrer?*» ; Céline écrivit alors, et Hindus, lut par-dessus son épaule, mais prétendit qu'il ne voyait rien. Un jour, il découvrit un texte poétique de Céline ; mais celui-ci le rabroua : «*Le Danemark ne vous vaut rien de bon. Vous êtes un G.I.!*»

Quand l'États-Unien lui apprit qu'il avait été, pour Henry Miller, une «révélation» et qu'il l'adorait, Céline s'esquiva en prétendant : «*Le devoir m'appelle*» ; mais Lucette lui fit remarquer que c'était un autre juif qui l'admirait.

Hindus, qui avait d'abord écrit à sa femme qu'il avait été merveilleusement bien accueilli, lui avoua plus tard qu'il ne retirait de ce voyage que des humiliations. Céline n'avait-il pas pénétré dans sa chambre d'hôtel, pour regarder ses papiers et les photos qu'il avait prises, s'en moquer, et, surtout, s'emparer de son revolver? Aussi les relations s'envenimèrent-elles, Céline commandant à son invité de «*faire son sale boulot*» ; Hindus lui ayant répondu : «*Je ne vous veux aucun mal*», il lui rétorqua : «*Je ne vous crois pas. Je veux crever.*»

Chez lui, Hindus reçut la visite de Lucette qui lui rendit son revolver, et lui donna une photo de lui à bicyclette. Elle lui dit de Céline : «*Il perd complètement la raison. Dès votre arrivée, j'ai su que cela ne pourrait que mener à la catastrophe.*» Elle l'invita à continuer à écrire, de retour aux États-Unis ; mais il déclara : «*Je ne peux pas.*» - «*Après tout ce qu'il a fait pour vous?*» - «*Ce qu'il a fait? Je l'ai défendu, et j'ai été traité d'antisémite par les juifs. Lui ne me fait que du mal.*»

Alors que, quittant Klarskovgaard, il montait dans l'autobus, Céline vint le supplier de prendre sa défense, en criant : «*Je suis innocent.*» Dans l'autobus, à un marin qui lui demanda : «*Américain?*», il répondit : «*Je suis un juif.*»

On comprend que, à la suite de cette expérience, Hindus ait publié, en 1950, un livre à charge (il y écrivit, en particulier, que Céline était «aussi bourré de mensonge qu'un furoncle de pus» ; qu'il «ne sait que trop bien maudire» ; qu'«il a de l'univers une vision de roquet») intitulé *"The crippled giant"* [«Le géant estropié»], le premier livre de nature biographique consacré à l'écrivain, une convaincante analyse de son antisémitisme obsessionnel et hystérique. Dès 1951, le livre fut traduit en français sous le titre *"L.-F. Céline tel que je l'ai vu"*. Céline essaya d'intenter un procès contre le livre, qui toutefois n'eut que peu d'échos en France.

En septembre, Pierre Monnier vint rendre visite à Céline.

En novembre, *"Casse-pipe"*, sous le titre *"Le casse-pipe"*, fut publié par *"Les cahiers de la Pléiade"*. On publia aussi en Suisse :

Janvier 1949
'Foudres et flèches. Ballet mythologique'

Argument de ballet

Alors que, dans l'Olympe, Jupiter et Junon se déchirent dans des scènes de ménage parce qu'il la trompe, les généraux, Achille, Ulysse et Ajax, qui s'en prennent au Cyclope qui est prisonnier, se voient incités par les femmes à renoncer aux combats ; tandis qu'ils veulent que Jupiter leur prête ses «foudres», Cupidon leur offre ses «flèches», la jeune Éryx reconquérant ainsi Achille.

Le 13 mai 1949, dans une lettre à Albert Paraz, Céline écrivit, à propos du conflit israélo-arabe : «*En douce il y a paraît-il 800 000 arabes pourchassés et mitraillés par les youtres à crever dans le Néguev. Mais je m'en fous ô diantre ! Arabes et youtres conjointement sont prêts à m'étriper - et Durant et Dupont ! C'est pas demain que je vais faire des préférences entre les cannibales ! Noirs Verts Blancs ou Résédas ! Oh la merde !*».

Cette année-là, *"Voyage au bout de la nuit"* fut réédité par les «Éditions Froissart», à Bruxelles, avec cette préface où Céline se plaint : «*Vous me direz : mais c'est pas le Voyage ! Vos crimes là que vous en crevez, c'est rien à faire ! c'est votre malédiction vous-même ! votre "Bagatelles" ! vos ignominies pataquès ! votre scéléritesse imageuse, bouffonneuse ! La Justice vous arquinque ? garotte ? Eh foutre, que plaignez ? Zigoto ! Ah mille grâces ! mille grâces ! [...] C'est pour le Voyage qu'on me cherche ! Sous la hache, je l'hurle ! c'est le compte entre moi et "Eux" ! au tout profond... pas racontable... On est en pétard de Mystique ! Quelle histoire !*» Denoël déposa une plainte en contrefaçon qui fut classée sans suite.

Le 17 octobre, la Cour de justice de la Seine arrêta les poursuites engagées contre Céline, et le 3 décembre le commissaire du gouvernement réclama à son encontre l'application de la loi pénale concernant les délits mineurs contre la sûreté de l'État.

En décembre, *"Casse-pipe"* parut en volume chez «Chambriand», maison d'édition de Pierre Monnier. Le 15 décembre, s'ouvrit à Paris, devant la chambre civique de la Cour de justice de la Seine, le procès de Céline pour collaboration en fonction de l'article 75 du Code pénal punissant de la peine de mort des «actes de nature à nuire à la défense nationale» ; de plus, il était accusé d'avoir, par ses écrits, «porté atteinte au moral de la nation en temps de guerre».

En janvier 1950, l'écrivain Roger Vailland fit paraître, dans *«La tribune des nations»*, un retentissant article intitulé *"Nous n'épargnerions plus Louis-Ferdinand Céline"*, dans lequel il disait regretter de ne l'avoir pas assassiné pendant la guerre.

Le 25 janvier, le président de la Cour de justice de la Seine convoqua Céline, et l'annonce de son procès fut commentée dans la presse.

Le comité de rédaction de l'hebdomadaire anarchiste *"Le libertaire"* s'intéressa au procès, et fit mener une enquête auprès d'un certain nombre de personnalités de l'époque, en écrivant : «Céline a sans

doute à se justifier, voire même à répondre de certaines "maladresses", mais à se justifier devant qui? devant quoi? La justice en France, aujourd'hui, n'est que dérision. Et le procès Céline, s'il s'ouvre, ne peut être, comme tous les autres procès de même nature, qu'un procès dérisoire. Car la culpabilité de l'auteur du "Voyage" n'atteint pas la hauteur de celle de bien notoires profiteurs et tortionnaires de la Collaboration, libres aujourd'hui, d'écrivains "dédouanés", de politiciens et généraux blanchis. On essaie, sans doute, par le silence fait autour de lui, de lui faire payer, expier ses livres d'avant-guerre, ses succès de littérature et de polémique d'avant-guerre. Par souci d'objectivité et d'information ainsi que pour permettre aux écrivains et personnalités que Céline met en cause de se justifier de cette accusation, nous ouvrons nos colonnes à ceux-ci, consultés pour vous.» Furent énumérées les accusations lancées contre Céline (du fait de son antisémitisme virulent, de ses lettres parues dans la presse de la Collaboration, de ses relations littéraires avec l'Allemagne, de la position qu'il avait prise contre la Résistance, de sa fuite sous protection allemande), et fut posée la franche question : «Que pensez-vous du procès intenté à Louis-Ferdinand Céline?» Certaines des personnalités contactées n'y répondirent pas.

Parmi ceux qui le firent, certains se montrèrent hostiles :

-Charles Plisnier dénonça «l'un des plus grands pourrisseurs de la conscience libre».

-Albert Béguin affirma : «Après le "Voyage", Céline n'a plus écrit une ligne valable. Tout le reste est divagation d'un cerveau malade ou ignoble explosion de bassesse. Tout antisémitisme est répugnant, mais celui de Céline, gluant de bave rageuse, est digne d'un chien servile. Aussi être cet écrivain et finir par aboyer, telle est la vraie tragédie de cet homme, à quoi sa condamnation ou son acquittement ne changeront rien, ni les contre-jappements de ses ennemis, ni les lamentos de ses laudateurs, apologistes et correspondants.»

-André Breton proclama : «Mon admiration ne va qu'à des hommes dont les dons (d'artiste, entre autres) sont en rapport avec le caractère. C'est vous dire que je n'admire pas plus M. Céline que M. Claudel, par exemple. Avec Céline, l'écœurement pour moi est venu vite ; il ne m'a pas été nécessaire de dépasser le premier tiers du "Voyage au bout de la nuit", où j'achoppai contre je ne sais plus quelle flatteuse présentation d'un sous-officier d'infanterie coloniale. Il me parut y avoir là l'ébauche d'une ligne sordide.» Après avoir affirmé toute son horreur pour cette «littérature à effet qui très vite doit en passer par la calomnie et la souillure», il termina sa lettre ainsi : «À ma connaissance, Céline ne court aucun risque au Danemark. Je ne vois donc aucune raison de créer un mouvement d'opinion en sa faveur.»

-Benjamin Péret, avec plus de vigueur encore, ne fit preuve d'aucune indulgence envers l'écrivain en exil. Il commença par s'étonner de «l'intérêt soudain» que portait "Le libertaire" envers Céline, rappelant que ce dernier «a joué, avant et pendant la guerre, un rôle tout à fait néfaste. Toute son œuvre constitue une véritable provocation à la délation et, de ce fait, devient indéfendable à quelque point de vue qu'on se place car la poésie ne passe pas, quoi qu'en disent ses thuriféraires, par la bassesse et l'ordure». S'insurgeant contre «une campagne de blanchiment des éléments fascistes et antisémites qui se développe sous nos yeux», il ne chercha aucune circonstance atténuante à l'accusé, souhaitant simplement «qu'il reste au Danemark où il ne risque rien s'il n'ose pas se présenter devant un tribunal dont il n'a guère à attendre qu'une condamnation de principe».

-Albert Camus se contenta d'écrire : «La justice politique me répugne. C'est pourquoi je suis d'avis d'arrêter ce procès et de laisser Céline tranquille. Mais vous ne m'en voudrez pas d'ajouter que l'antisémitisme, et particulièrement l'antisémitisme des années 40, me répugne au moins autant. C'est pourquoi je suis d'avis, lorsque Céline aura obtenu ce qu'il veut, qu'on nous laisse tranquilles avec son cas.»

D'autres, au contraire, furent élogieux, s'attachant à mettre en valeur l'œuvre littéraire de Céline. Si Gaëtan Picon s'en tint prudemment à une appréciation positive du seul "Voyage au bout de la nuit", qu'il considérait comme «l'un des cris les plus farouches, les plus insoutenables que l'homme ait jamais poussé», d'autres virent en lui «le plus grand génie lyrique que la France ait connu depuis Villon» (René Barjavel), «le plus grand romancier vivant avec Faulkner» (Morvan Lebesque), «un des plus merveilleux poètes de notre temps» (Jean Dubuffet), «l'écrivain le plus important de l'entre-deux-guerres» (Jean Galtier-Boissière). Quant à Albert Paraz, il demanda à être condamné lui aussi si Céline devait l'être, dénonça avec fougue ce «procès en sorcellerie», et s'en prit violemment à ce qu'il

appela «les tartufferies» d'Albert Béguin, lui reprochant notamment d'évoquer l'antisémitisme de Céline alors que le procès qui lui était intenté ne faisait état que d'«actes de nature à nuire au moral de la nation, c'est-à-dire, en gros, de démorisation de l'armée» : «Ce pharisen crée un doute pour accabler un homme crucifié dans sa chair. Si c'est ce genre de bourrique qu'on est exposé à rencontrer au détour d'un bénitier à la veille de l'année sainte, ce n'est pas demain qu'on me verra hanter les églises.»

De l'ensemble se dégageait une certaine unanimité pour célébrer le talent littéraire de l'accusé, son génie même, et estimer que ce procès était inutile, ridicule ou même honteux.

La rédaction du "Libertaire" conclut ainsi : «Il ne s'est jamais agi pour nous de défendre Céline, non plus de l'attaquer. Simplement, à travers son cas, nous avons voulu nous éléver contre les procès d'opinion. Certains de nos camarades travailleurs ont été étonnés de nous voir lancer cette enquête au moment où tant de révolutionnaires tombent en Espagne, derrière le Rideau de fer et ailleurs, au moment où, pour un Céline réduit à la misère, des millions d'hommes sont enfermés dans des camps de concentration, dans les prisons, pour simple délit d'opinion. Eh bien ! Céline l'antisémite, mais aussi l'inoubliable écrivain, est victime aujourd'hui de ces procédés, car le délit d'opinion est cousin germain du racisme. Mais nous n'admettons pas que les juges qui condamnent les insoumis, les objecteurs, qui gardent en prison les mineurs, condamnent un homme qui au moins a eu, lui, le courage de ses opinions.»

Céline, informé de cette enquête, écrivit à l'hebdomadaire : «*Voilà qui fait du bien dans l'état crevant où je me trouve ! et la meute au cul nom de Dieu ! Quel hallali ! Dix ans qu'on me traque. Pante, voué à toutes les routes du monde ! Quelle vie ! de cachots en huttes glacées ! Ah, "Hors la loi", cher Libertaire, c'est moche ! Surtout vioque - cinquième fois grand-père, vous imaginez ! Ils vont quand même me passer bientôt au pal, j'imagine. - Je suis promis à la foule - animal d'arène - la foule, la plus grande hypocrite du monde. Je voudrais me traîner là-bas pour voir, si je peux... mais je suis à bout... à plus tenir debout... même pour la curée faut encore une bête à peu près sur pattes ! Je voudrais pourtant les voir en face...*»

Au cours du procès, où Céline fut défendu par Mes Naud et Tixier-Vignancour, témoignèrent à décharge :

-Henri Mondor qui, fils d'un instituteur du Cantal doué de multiples talents, avait choisi la médecine et l'internat des hôpitaux, était titulaire de la chaire de clinique chirurgicale à la "Faculté de médecine" de Paris, mais était aussi écrivain, auteur d'une quarantaine de livres et de préfaces, directeur de collection sur l'origine des vocations littéraires et l'ami des poètes, Mallarmé et Valéry (au fauteuil duquel il avait été admis à l'Académie française en 1946) ; comme il était ouvert à d'autres styles que le sien, élégant et sobre, son purisme formel ne l'avait pas empêché d'être parmi les premiers à discerner chez Céline le romancier le plus original du XXe siècle. Dans les lettres que celui-ci lui adressait, il multipliait les éloges et les remerciements à son «maître et ami», au «*Grand Savant, couvert de gloire, repêchant du gibet le minable pustuleux poëtasseux frère*».

-Marcel Aymé qui avait été le premier à se démener en faveur de Céline, s'épuisant à répéter à tous vents, afin de convaincre les juges et la presse de réviser leur conviction toute faite : «C'est le plus grand écrivain français et, sans doute, le plus grand lyrique que nous ayons jamais eu.»

Mais, le 21 février, Céline fut condamné, par contumace, à un an de prison, à 50 000 francs d'amende, à la confiscation de la moitié de ses biens, et à l'indignité nationale.

En avril, parurent "Mort à crédit", publié chez "Cham briand", et "Valsez saucisses" de Paraz où se trouvaient des lettres de Céline, dont celle où il lui confia : «*Loin du "parler français" je meurs.*»

En octobre parut le livre négationniste de Paul Rassinier, "Le mensonge d'Ulysse", qui était préfacé par Paraz, auquel, le 8 novembre, Céline écrivit : «*Rassinier est certainement un honnête homme [...]. Son livre, admirable, va faire grand bruit - QUAND MÊME Il tend à faire douter de la magique chambre à gaz ! ce n'est pas peu ! [...] C'était tout la chambre à gaz ! Ça permettait TOUT !*» Le chef de file du négationnisme, Robert Faurisson, vieil admirateur de Céline, n'allait cesser de citer cette formule ironique : «*la magique chambre à gaz*». Ainsi, Céline joua un rôle important dans la période de formation du négationnisme en France.

En novembre fut, chez "Cham briand", publié "Scandale aux abysses" (voir plus haut).

Du 8 au 11 mars 1951, Marcel Aymé, que le succès de sa pièce, "Clérambard", avait amené au Danemark où elle était jouée à Copenhague, rendit visite à son ami. Il aurait été le seul à lui arracher un semblant de repentir.

Le 20 avril, Jean-Louis Tixier-Vignancour, l'avocat de Céline depuis 1948, obtint, devant le tribunal militaire permanent de Paris, l'amnistie de Louis-Ferdinand Destouches au titre de «grand invalide de guerre» (depuis 1914), sans qu'aucun magistrat ne fasse le rapprochement avec Céline ! Mais ce jugement allait être annulé en décembre par la Cour de cassation.

Il reste que, en juillet, Céline et Lucette quittèrent le Danemark, ce qui lui fit déclarer : «*Vache de pays, j'y reviendrai quand les harengs auront des plumes.*»

De retour en France, ils atterrissent à l'aéroport de Nice. Céline apparut comme un paria, un clochard hâve, creusé, raviné, aigri et paranoïaque ; avec sa coiffure au bol, ses paupières lourdes, son regard d'opale perdu dans on ne savait quels nuages, son allure négligée, presque sale, il révélait qu'il était marqué par la fuite d'Allemagne, les années de prison et d'exil dans la neige.

Ils passèrent l'été à Nice, chez Paul Marteau, riche industriel admirateur de l'écrivain. Ils rendirent visite à la mère et au beau-père de Lucette, Gabrielle et Ercole Pirazzoli, qui étaient domiciliés à Menton, et à Albert Paraz, à Vence.

Dès le 18 juillet, comme Robert Denoël avait été assassiné en 1945, Gaston Gallimard, avec une grande audace, fit signer à Céline un juteux contrat d'exclusivité de cinq millions de francs, où il lui accordait 18% de droits d'auteur, pour la publication de "*Féerie pour une autre fois*", la réédition de "*Voyage au bout de la nuit*", de "*Mort à crédit*", de "*Casse-pipe*" et d'autres ouvrages.

Céline et Lucette furent ensuite accueillis par Paul Marteau dans son luxueux hôtel particulier de Neuilly-sur-Seine.

Finalemment, en octobre, ils achetèrent, dans le bas de Meudon, au 25 ter de la Route des Gardes, la Villa Maïtou, un pavillon vétuste construit au XIXe siècle, au cours d'une opération de lotissement réalisée par le dramaturge Eugène Labiche (ou par sa famille) : on avait établi, sur un terrain fortement en pente, quatre pavillons disposant chacun de quinze cents mètres de terrain. Ce pavillon a été maintes fois décrit, avec son portail bleu, longtemps surmonté de barbelés pour protéger un occupant célèbre.

Sur le grillage de la propriété, furent accrochées deux plaques :

-Celle du docteur L.-F. Destouches, «*docteur en médecine de la Faculté de Paris*», car, bien qu'affaibli, très diminué, il manifesta le désir de pratiquer de nouveau la médecine, activité qui restait un de ses centres d'intérêt majeurs. Dans "*D'un château l'autre*", il se qualifia de «*médecin sans bonne, sans femme de ménage, sans auto, et qui porte lui-même ses ordures*» sur la route à deux cents mètres de chez lui. Le 16 septembre 1953, il s'inscrivit à l'"Ordre des médecins de Seine-et-Oise", et renoua ainsi, même à petite échelle (il n'aurait eu qu'une vingtaine de patients réguliers en dix ans), avec la compassion et la générosité dont il avait toujours su faire preuve quand il exerçait avant la guerre. On pouvait voir cet hurluberlu arborer la dégaine vaguement débraillée du médecin des pauvres, du pantouflard de banlieue ; en effet, hirsute, il portait une barbe en chaume grisâtre, un gilet en peau de mouton, un pantalon à fond interminable tenu par une ficelle, et à la braguette ouverte en permanence sur un caleçon de molletons à reflets gris. Alors que, Carré au fond de son fauteuil d'osier, il se tenait dans son petit bureau du rez-de-chaussée, orné d'*«écorchés»* et qui, étant en façade, lui offrait, par la haute fenêtre située sur la gauche, une vue sur Paris (il retrouvait ainsi la maison de Courtial des Pereires, à Montretout, dans "*Mort à crédit*"), il put examiner, interpréter des clichés radiographiques, conseiller certains malades, ce qui était pour lui une source de joie. Mais, le 26 novembre 1956, il allait envoyer, au président du conseil de l'ordre, une lettre où il lui expliquait qu'il ne pouvait plus payer sa cotisation parce qu'il n'avait pas eu un seul client depuis trois ans. Si, dans sa dernière interview, donnée six mois avant sa mort, il confia : «*J'ai pratiqué jusqu'au mois dernier*», c'est probablement faux. Pendant plusieurs années, il vécut des avances de Gallimard.

-Celle de Lucette Almansor qui annonçait «professeur de danse classique et de caractère» ; elle allait donner ses cours au premier étage où il n'allait jamais monter !

La danse lui permettait de tenir, car la vie n'était pas toujours drôle auprès de ce perpétuel anxieux qui, entouré d'animaux (chats, perruches, perroquets et chiens chargés de tenir à distance les intrus),

se mit en scène dans un décor misérabiliste, y joua de nouveau au persécuté. Mangeant mal, se bourrant de barbituriques, il demeurait longtemps silencieux, avant, soudain, de se lancer, en gesticulant, dans de longues imprécations. En effet, il était toujours aussi frénétique, et, obsédé par ce qu'il appelait le «pépiage» de ses ennemis, il déblatérait, ronchonnait, délirait, car la prison au Danemark l'avait définitivement gelé dans sa haine du genre humain, son hysterie, son catastrophisme, sa misanthropie, sa hargne, ses insinuations, ses calomnies, ses malédictions. Et il noircissait inlassablement ses cahiers. Comme, le soir, il lisait à Lucette ses dernières pages, elle trouvait qu'il écrivait trop souvent le mot «merde», mais il lui répondait que «les gros mots, c'est nécessaire» dans les livres. Il écrivait aussi des lettres qui témoignent en particulier de son obsession pour la publication de son vivant de ses œuvres dans la "Bibliothèque de la Pléiade", «entre Bergson et Cervantès». Parlant de l'éditeur Gallimard, il râlait : «Gaston, épicer désastreux, m'a refusé la Pléiade. Que ne me refuse-t-il, l'idiot ! c'est un tic chez lui ! depuis qu'il m'a refusé le Voyage il ne peut s'empêcher de me refuser tout, le pli est pris !» ; il ajoutait : «C'est se foutre des Muses».

Vilipendé et critiqué de toutes parts pour sa conduite pendant la guerre, il voulait cependant retrouver les faveurs du public, mais sans jamais le caresser dans le sens du poil. Sa verve pamphlétaire, son lyrisme au vitriol et son inappétence manifeste au «politiquement correct» n'ont pas facilité son éventuel retour en grâce. Conscient de son «image détestable dans l'opinion publique», il interdit la réédition de ses pamphlets antisémites car il en avait honte. Dorénavant, il allait ne laisser paraître de son antisémitisme que des traces dans ses romans, que ce soit par prudence tactique ou par conscience que l'œuvre se construit selon des lois qui ne sont pas du même ordre. Cependant, dans sa correspondance, il allait rester figé dans ses a priori d'autrefois, et mourir antisémite.

S'il devint le «reclus de Meudon», commune où, disait-il, «on voulait sa peau», il reste que lui et Lucette reçurent, le dimanche, les visites de Marcel Aymé, de Roger Nimier et d'Antoine Blondin, de fervents «céliniens» (une espèce spéciale, très inflammable, toujours prompte à s'énerver...) qui faisaient le pèlerinage, pénétraient dans leur Mecque personnelle.

Le 12 octobre 1951, Céline déposa au Palais de Justice une plainte contre les "Éditions Julliard" parce qu'elles avaient publié "Mon Journal 1941-1943" d'Ernst Jünger dans lequel le grand écrivain allemand attribuait à Céline une phrase violemment antisémite, qu'il niait avoir prononcée, y voyant une substitution prémeditée destinée à lui nuire. Ernst Jünger reconnut que son éditeur français avait effectué une modification de son texte (le nom «Merlin» était devenu «Céline»...).

Ses autres livres furent republiés par Gallimard, mais sans rencontrer le succès espéré. Lui, qui affirmait : «Je suis le plus grand écrivain du XXe siècle, j'ai révolutionné le style, et vous m'avez rendu clochard» - «Le style, dame, tout le monde s'arrête devant, personne n'y vient à ce truc-là. Parce que c'est un boulot très dur.», tenta de récupérer son statut d'écrivain génial. Il reprit son travail de «polissement» du livre sur lequel il avait travaillé durant ses années d'exil et de prison au Danemark. Mais, pour d'évidentes raisons financières, pour renouer le plus vite possible avec le public français, il décida de publier la première partie sans que l'ensemble du texte ne soit encore mis au point. Ce fut :

Juin 1952
“Féerie pour une autre fois”

Roman de 260 pages

Le texte débute par : «Voici Clémence Arlon. Nous avons le même âge, à peu près... Quelle drôle de visite ! En ce moment... Non, ce n'est pas drôle... Elle est venue malgré les alertes, les pannes de métro, les rues barrées... et de si loin !... de Vanves... Clémence vient presque jamais me voir... son mari non plus, Marcel... elle est pas venue seule, son fils l'accompagne, Pierre... Elle est assise, là, devant ma table, son fils reste debout, le dos au mur. Il préfère me regarder de biais. C'est une visite embarrassée...» Elle est venue, en 1944, voir le narrateur, Ferdinand, dans son appartement au 7e étage d'un immeuble de la rue Girardon, à Montmartre, qui est ainsi évoqué : «L'air ! la vue ! lointaine ! cent bornes ! toutes les collines jusqu'à Mantes ! Mais quelle haine cet air m'a valu ! cette vue !... personne me les pardonne encore !...» Il se demande si Clémence Arlon voulut le prévenir que ça

allait mal pour lui, que le traître, dont la «*Bibici*» annonçait qu'il serait le premier à finir en pièces, devait partir au plus vite ; ou si elle voulut repérer déjà ce qu'elle prendrait chez lui après sa fuite précipitée. Il décrit la haine qui l'entourait, dans son quartier, à la veille de la Libération. Les pamphlets avaient été publiés, lus, vendus au-delà de toute espérance, certains réédités. Il se sentait cerné par la France tout entière qui se réveillait, voulait se refaire une innocence, n'ayant pas de reconnaissance pour celui qui avait cherché à lui éviter la guerre. Exerçant toujours la médecine, il reçut ses derniers patients. Il subissait la jalousie des autres écrivains qui l'agressaient sans toutefois lui arriver à la cheville.

Peu à peu, il revient sur des «*souvenirs payés, même horriblement cher payés...*», au regard de fautes qui, selon lui, sont véniales. Le récit glisse vers les années 1947-1948 alors que Ferdinand, auquel on reprochait d'avoir proclamé à voix très haute sa sympathie pour le nazisme, s'était réfugié au Danemark, mais y avait été mis en prison à Copenhague, sous la menace d'une extradition, et en cours de procès en France pour «collaboration», ne possédant que son stylo pour se défendre et se justifier. Il raconte, avec force détails scabreux que, soumis à l'immobilité du plus lugubre des décors, il restait prostré dans sa cellule, souffrant «*de la pellagre, des bourdonnements, des vertiges et de [son] névrome du bras droit*», de ses constipations, de sa maladie «*du cul*» (des plaies tenaces et purulentes qui l'obligeaient à rester collé à sa chaise, jusqu'à qu'il se mette à «*aboyer*» pour faire venir ses gardiens afin qu'ils le conduisent à l'infirmerie pour y recevoir un lavement dont on s'amusait, pour «*le punir*», à faire grimper la température jusqu'à 50°). Il se plaint des bruits, des odeurs de «*la taule*», de ses problèmes avec ses voisins fous ou torturés (ainsi celui, surnommé «*l'otarie*», qui se cognait la tête contre le mur, et qui, avec les «*hurleurs*», l'empêchait de se reposer). Il entend régler ses comptes avec tous ces moralisateurs et résistants de la onzième heure qui le condamnent, lui, le héros de 1914, qui a voulu empêcher une autre guerre, ce qu'il appelle «*l'Abattoir*», ajoutant : «*Ah, merde alors qu'est-ce que j'ai pris ! Il m'a montré l'Abattoir de quel bois qu'il se chauffe !*» À la Libération, on lui a pris ses meubles, ses effets personnels, ses manuscrits. Et, s'adressant au lecteur, il l'imploré d'acheter son livre pour lui permettre de vivre car il n'a plus rien, tandis que le monde entier lui en veut.

À nouveau, le récit change d'orientation, et Ferdinand expose ses souvenirs d'avant-guerre : sa mère, ses études de médecine à Rennes, ses séjours à Saint-Malo (chez sa «vieille pute, Mlle Marie», indiquant : «*À l'envoûtement de la baie d'émeraude personne n'échappe... souveraine ivresse ! Climat ! Coloris !... violence de la mer !*»), Londres, le Cameroun, son expérience de soldat...

Puis Ferdinand revient aux années quarante, décrit l'ambiance qui régnait à Paris, et spécialement sur la Butte Montmartre. Il parle de sa rencontre avec Jules, personnage haut en couleur, cul-de-jatte, artiste peintre et sculpteur qui était un voisin : «*De l'autre côté le petit immeuble torchis d'un étage, en ruine, c'est l'atelier à Jules ...*». Il insère le texte de ses chansons, accompagnées de leurs partitions. Or Jules, qui était obsédé par les femmes, qui se soulageait dans sa caisse, avait tenté de séduire Lili, la femme de Ferdinand, était allé jusqu'à faire rouler sa caisse sous ses jupes, avait essayé de la peloter, aurait voulu la faire poser nue dans son atelier, au même titre que l'ensemble de ses modèles. Aussi Ferdinand est-il attendri par Lili : «*Je suis resté sur les caresses... Voilà... voilà !... sur les caresses !... J'étais excité comme tout !... C'est tout... excité ! client !... la vie passe... le sang passe... il emmène...*» Enfin, il raconte qu'ils furent encerclés par les «épurateurs», et que lui, pauvre cocu, essaya en vain de se frayer un chemin au milieu de ses bourreaux.

Commentaire

Céline évoquait une réalité qu'il ne manqua pas de déformer et de dissimuler aussi, étant obligé de masquer les noms des gens dont il parlait pour leur éviter des ennuis, car, à cette époque, le simple fait d'être connu comme son ami pouvait être compromettant :

-Au 4 de la rue Girardon, à Montmartre, il occupait un appartement qui se trouvait, en fait, au 5^e étage.
-Jules était, en fait, le peintre Gen Paul.

-Le voisin, «*Marc Empième*», que Céline mentionne au passage ; qui est le maître du chat Alphonse (qu'il compare au sien, Bébert, au bénéfice final, naturellement, de celui-ci) ; qui est un écrivain dont il fait un long éloge (même si «empyème» est un terme médical désignant une accumulation de pus

dans une cavité préexistante de l'organisme, l'appendice par exemple !), disant qu'il sera un des rares à figurer dans les dictionnaires dans deux ou trois siècles, est, en fait, Marcel Aymé, le témoin muet des bons et des mauvais jours, celui dont il disait : «Ah, ce vicieux, quel véritable ami !» - «Il est bien plus malade que moi et il produit comme un Homère ! Moi mes maux de tête, mes insomnies me sonnent, annihilent, lui moins il dort plus il chef-d'œuvre !» ; il ne le lâcha jamais bien que, lors de l'une de ses visites, l'impossible Céline lui ait sorti une énormité, à savoir qu'il avait «une sale tête de juif» ! ils restèrent brouillés quinze jours ; Céline, heureusement, n'en voulait jamais bien longtemps à ceux à qui il avait fait, verbalement, du mal ! Rare fut chez Céline une telle absence d'ambiguïté dans l'amitié ou l'admiration.

Ces éléments prennent place dans un roman dont, comme on l'a indiqué, l'écriture avait été particulièrement longue et principalement effectuée pendant son emprisonnement au Danemark de 1945 à 1947, quatre versions préparatoires (notées de A à D) étant connues.

Il voyait *“Féerie pour une autre fois”* comme un second *“Voyage au bout de la nuit”*, de nature, pensait-il, vingt ans après, à étonner le public autant que le roman de 1932, et ouvrant comme lui des voies nouvelles qu'il pourrait ensuite explorer. Mais la manière est fort différente. Conjuguant certains aspects du style polémique avec de nouvelles recherches de narration et d'écriture, Céline, dont le style n'avait jamais été si puissant, produisit un texte décousu, haché, saccadé, fiévreux, haletant, halluciné, qui, vraiment difficile à suivre, heurtant autant qu'il fascine, a de quoi surprendre car il n'y a pas de trame précise suivant une histoire. Alors qu'il s'étend longuement sur chaque événement, qu'il ressasse et rabâche, qu'il s'attache au détail d'une vie quotidienne végétative et routinière ; que, dans un état paranoïaque extrême, il se répand dans des pages et des pages, il prétend : «Je récapitule... je condense... c'est le style *Digest*... les gens ont que le temps de lire trente pages... il paraît ! au plus !... c'est l'exigence ! ils déconnectent seize heures sur vingt-quatre, ils dorment, ils coïtent le reste, comment auraient-ils le temps de lire cent pages ? et de faire caca, j'oublie ! en plus !»

Ce roman constitua, sur plusieurs plans, un aboutissement de l'art de Céline qui inaugura le dernier état de sa prose, caractérisée par sa souplesse, sa liberté, ses ellipses, sa densité, désormais totalement libérée du carcan de la phrase conventionnelle adaptée surtout à l'expression des idées claires et distinctes, glissant de la syntaxe à la parataxe car seule une majuscule de temps en temps nous rappelle qu'elle existe encore, mais n'étant qu'un tissu lâche, trouvé par une ponctuation qui, sans recourir à aucun signe nouveau, abuse des points de suspension et des points d'exclamation, s'enrichit, par combinaison, de nuances originales de la voix. Dans ce roman, Céline mit au point sa volonté d'obtenir sa fameuse «petite musique» qui allait trouver son aboutissement dans ses dernières œuvres : «C'est la transparence qui compte... la dentelle du Temps comme on dit... la “blonde” en somme, la blonde vous savez? dentelle fine si fine ! au fuseau, si sensible, vous y touchez, arrachez tout !... pas réparable... la jeunesse voilà !... myosotis, géraniums, un banc, c'est fini... envolez piafs !... dentelle si fine» que lui avait fait connaître sa mère.

De plus, on ressent un vrombissement de vocabulaire ; on découvre un florilège de mots inventés («s'abibocher», «flube», «phrasibule», «rhétoreux», «vibrocher», «la palpite»), déformés («metterez»), d'adjectifs, d'injures, de vitupérations («Vous me faites chier avec Brasillach ! Il a pas eu le temps de s'enrhumer, ils l'ont fusillé à chaud !») ; on s'émerveille d'un torrent d'images où Céline se montre un maître de ce qu'il a appelé «le sublime de l'ignoble». Mais on remarque aussi, qui était habituel chez lui, le mauvais emploi du mot «avatar» à la place d'«avanie» : Lavarède «passait d'un pays à l'autre à travers mille un avatars» !

Cet époustouflant monologue fermé sur son propre délire est une sorte de kaléidoscope où se mêlent le passé et le présent, où fantômes, rêveries et hantises jaillissent, disparaissent, resurgissent et s'entrecroisent avec une obsédante et musicale insistance, avant qu'une focalisation se fasse sur une situation. La réalité donnée est noyée dans des outrances, est constamment infléchie par l'imaginaire de l'écrivain haut en couleur et fort en gueule qui est ici au zénith de sa verve carnavalesque et grotesque. Il raconte le pire d'une manière à la fois féroce et drolatique, baroque et simple, naïve et cynique, réaliste et fantastique.

Le voici qui tonne contre le cinéma : «L'hypnotiseur des cavernes !... tiédeur, moiteur, peluche, branlette, orgues, ors !... La concurrence ! Vous, votre pensum, vous arrivez ! bonne mine ! Regardez clients et clientes emmoités, émerger chancelants bleus des Antres, plus reconnaissant nord de sud !

de l'ouest ! se trompant de tout !... réverbères !... métros !... pantalons, jupons !.... tâtonnant ! quartiers !... sexes !... étages !... la tête pour leur derrière !... ils veulent plus que retourner s'asseoir... Ah ! mûrir encore ! bléchir plus ! blets, plus blets !... s'oublier sous eux... mûrir ! fondre... ils coulent déjà plein les tapis.»

Le voici qui se moque des touristes : «*Les touristes voient rien... croient rien... pensent rien... Ils descendent des autocars ils boivent ils remontent... "Au revoir ! monsieur !" Les femmes qu'on viole agoniques enchaînées ligotées, les touristes les voient jamais !... C'est pourtant trois mille ans d'Histoire !... C'est un paradis le Tourisme !*»

Mais il célèbre la rose : «*La rose est bien la fleur suprême... corbeilles, cinq à sept, couronnes, vous y coupez pas !... du berceau au Profundis la rose répond du Ciel pour vous... C'est pas à discuter, mignards, grelotteux, momies !... où y a les plus belles roses on va, on vient, on aime, on défunt.*»

Il brosse aussi un tableau rabelaisien de la concupiscence de Jules.

Quand la féerie éclate, elle est très vive, même si elle est macabre ou terrible.

Cependant, chaque page témoigne de la souffrance de l'auteur, qui se décrit :

-«*Normalement je suis gai et mutin, verveux, allègre, Vermot [L'"Almanach Vermot", publication annuelle dont les pages, une page par jour, contiennent des informations pratiques, des blagues et des calembours, des illustrations et divers autres éléments rassemblés pêle-mêle], espiègle ! Et puis un faible pour les danseuses !*»

-«*C'est de moi que je ris, c'est moi le squelette à croûtes, lichens ! le marrant le sort où je suis chu ! En cinquante ans de labeur féroce, inventions, conscience et honneur, héroïque, moi médaillé avant Pétain, pilorisé par des pillards !*»

-«*Rien m'enivre comme les forts désastres, je me saoule facilement des malheurs, je les cherche pas positivement, mais ils m'arrivent comme des convives qui ont des sortes de droits.*»

Si sa position victimaire amuse, car il éructe, vocifère, invente, revendique, se défend bec et ongles, s'il se montre, sans aucune complaisance, tel qu'il fut en prison, en semblant d'ailleurs prendre un malin plaisir à préjuger des réactions indignées qu'il suscitera, il reste que, à travers la chronique de son quotidien, s'expriment toute sa rancœur, sa colère, sa haine envers ceux qui l'ont trahi, son mépris de la bien-pensance, sa critique impitoyable de l'humanité :

-«*L'enthousiasme des siècles, c'est tel ! Bûchers, massacres, poubelles ! Encore plus que le vol ! l'Islam, Port-Royal, la Concorde [où officiait la guillotine pendant la Révolution], Gengis, l'atome, le phosphore [des bombes lâchées par les avions des Alliés], c'est quelqu'un ! Pour carboniser les missels, "L'Iliade" aux cochons, brouter la Vierge, culer Pétrarque, jamais ça plisse ! Sitôt dit fait ! Croisade ! croisons ! Pendards ! pendons ! mauvette qui flube !*»

-«*Les êtres se comportent presque tous en même temps de la même façon... les mêmes tics... Comme les petits canards autour de leur mère, au Daumesnil, au bois de Boulogne, tous en même temps, la tête à droite !... la tête à gauche ! qu'ils soient dix, douze... quinze !... pareils ! tous la tête à droite ! à la seconde !*»

-«*L'âme humaine est pleine de poisons mal distillés... d'où toutes ces pensées encrassées.*»

-«*Je veux pas que la mort me vienne des hommes, ils mentent trop ! ils me donneraient pas l'Infini !*»

-«*Je veux les gifles clic ! clac ! les torgniores ! quand les consommateurs s'empoignent, que c'est le conflit armé des goûts !... la lutte ! la fièvre ! que les terrasses hourent... que la police siffle ! que les carafes : pflac ! volent ! touchent ! les têtes tourneraient des années "vss ! yss ! vss !" après les films sans les carafes !*»

-«*L'intérêt des êtres est atroce c'est la mort en vous qu'ils viennent voir... se mettre bien avec la mort, qu'elle leur fasse pas de mal à eux, leur cher "eux", le moment venu... leur moment... s'abibocher avec elle !... Risette à la mort, votre mort, profiter qu'elle est là autour, s'en faire une relation aimable... Ils vous livrent à elle entièrement... lui recommandent qu'elle vous agrippe bien, vous lâche plus... qu'elle leur tienne compte qu'ils sont chacals... Que la mort les aye à la bonne ! que ça soye pour vous l'échafaud ! Rien que pour vous ! Qu'ils viendront applaudir autour, enthousiastes... Qu'ils sont partisans de votre supplice !... Ah mais une heure de plus de vie ! pour eux !... C'est le pacte des Instincts ! / Con qui fout pas le camp assez tôt ! Toute la morale !*»

-«Tous les lâches sont romanesques et romantiques, ils s'inventent des vies à reculons, pleines d'éclat, Campéadors [comme le "Cid campéador", héros légendaire espagnol] d'escaliers ! Le crime leur vient, tous risques éteints, les dagues aux Puces ! [le "Marché aux puces" de Saint-Ouen]»

-«La vie c'est des répétitions, jusqu'à la mort... Elle nous ramène les gens les mêmes, leurs "doubles" s'ils sont plus, les mêmes gestes, les mêmes trelures... on loupe son entrée, sa sortie, et votre poisse commence ! fours ! sifflets !... Vous avez qu'une pièce à jouer ! Une seule !»

Céline dédia son roman «aux animaux, aux malades, aux prisonniers».

Son impression fut achevée le 10 juin avec 33 000 exemplaires en premier tirage. La mise en vente eut lieu le 27 juin 1952.

De la part de la critique, il se heurta à un relatif «mur du silence», et, quand il fut recensé, il reçut, dans l'ensemble, des commentaires négatifs. Les seuls articles élogieux furent ceux d'Albert Paraz et de Roger Nimier, deux proches de Céline.

Auprès du public, le roman subit aussi un échec puisque seulement 6 300 exemplaires avaient été vendus deux ans et demi après sa parution. Lui, qui avait espéré regagner les faveurs de son public, se sentit plus que jamais écarté du monde des lettres.

En 1952, "Casse-pipe" fut réédité.

En janvier 1953, André Parinaud publia, dans "La Parisienne", la première interview de Céline depuis son retour d'exil. Il répondit aux questions en invoquant le coût de la vie et la nécessité de payer son terme ; en évoquant l'art de la dentelle, le ridicule qu'il y a à écrire, le dégoût de la renommée ; en s'esquivant par des pirouettes et des moqueries ; en se montrant trop préoccupé par le sort de ses perruches pour parler savamment de littérature. Cependant, apparaissant comme un homme plein d'esprit, cultivé, bien loin du personnage grossier qu'il incarnait dans ses romans, il déclara : «Il faut un style pour écrire. Après on peut causer de la pluie et du beau temps, de l'amour ou de la haine ; le style est là qui sauve tout. Les histoires ! il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser, à jeter un coup d'œil dans la rue... Mais écrire ! Communiquer sa fièvre, sa trouille, sa faim, son amour, sa rage... Minute ! Il faut d'abord ressentir tout ça, puis se trouver, se comprendre, travailler sur sa petite personne. C'est long. Ça ne paye pas. Il vaut mieux inventer. [...] Il y a un beau cri à pousser et que j'ai déjà dans la gorge. Mon art va maintenant consister à écrire pour que tous les cris de cette sorte tiennent le coup, quoi qu'il arrive, pendant au moins un ou deux siècles.»

Cette année-là, il mit au point le manuscrit de la seconde partie de "Féerie pour une autre fois", qu'il voulait publier sous le titre de "Féerie II". Mais, alors que le titre "Féerie pour une autre fois" avait justement été imaginé pour se rapporter précisément à la scène principale de cette seconde partie, du fait de l'insuccès du premier livre, Gaston Gallimard le convainquit, après la remise du manuscrit le 2 avril 1954, de lui donner plutôt pour titre le nom de Normance, l'un des personnages, un voisin de Ferdinand dans son immeuble de Montmartre.

Avant de publier ce livre, comme il comprenait que sa notoriété était plus que jamais entachée par sa conduite, comme il voulait tenter d'effacer le tort qu'elle lui causait, et se donner un maximum de publicité, Céline proposa à Gaston Gallimard de composer lui-même son éloge sous la forme d'un petit texte proche de l'article de foi. Ce fut ainsi qu'il fit paraître, dans la "Nouvelle Revue française" qu'il appelait «la Nénéref», dont l'adresse, rue Sébastien-Bottin, devenait «Sébastien-crottin» :

1954

"Entretiens avec le professeur Y"

Commencant par cette constatation : «La vérité, là, tout simplement, la librairie souffre d'une très grave crise de mévente. Allez pas croire un seul zéro de tous ces prétendus tirages à 100 000 ! 40 000 !... et même 400 exemplaires !... attrape-gogos ! Alas ! ... Alas ! ... seule la "presse du cœur"... et encore !... se défend pas trop mal... et un peu la "série noire"... et la "blème"... En vérité, on ne vend plus rien... c'est grave ! le Cinéma, la télévision, les articles de ménage, le scooter, l'auto à 2, 4, 6 chevaux, font un tort énorme au livre... tout "vente à tempérament", vous pensez ! et "les week-ends" !

... et ces bonnes vacances bi ! trimensuelles !... et les Croisières Lololulu !... salut, petits budgets !... voyez dettes !... plus un fifrelin [sou] disponible !... alors n'est-ce pas, acheter un livre !...», Céline, convaincu d'être un écrivain maudit, maltraité par son propre éditeur [ce qui allait être une ritournelle de ses futures œuvres], met au point un rendez-vous avec un auteur de la maison Gallimard pour jouer le jeu de l'«*interviouwe*». Mais, dans ce qui est en fait un seul «*entretien*», il s'est choisi un interlocuteur imaginaire, le professeur Y, qui, au milieu du livre, devient d'ailleurs le colonel Réséda ; qui est hostile et médiocre (il finit par perdre ses moyens et se pisser dessus !), Céline devant lui souffler toutes les questions, et lui rabâcher les réponses. Ainsi, cependant, entre deux bordées paranoïaques, deux blagues délirantes, il livre quelques clés de lecture de ses livres.

Se voyant comme le seul à avoir compris l'urgence d'évoluer que le cinéma impose à la littérature (comme jadis la photographie l'avait fait à la peinture), il définit le but qu'il se donne : «*le rendu émotif interne*», obtenu grâce à une «*petite technique*» qu'il caractérise par le recours, en particulier, aux points de suspension qui permettent de faire passer «*l'émotion du langage parlé à travers l'écrit*» : «*Imaginez-vous la musique sans points de suspension Colonel?*» Il affirme : «*L'émotion ne se laisse capter que dans le parlé... et reproduire à travers l'écrit qu'au prix de peines, de mille patiences [...] l'émotion est chichiteuse, fuyueuse, [...] elle est d'essence : évanescante !... il n'est que de se mesurer avec, pour demander très vite : pardon.*»

De plus, il critique les goûts du public, son attirance pour le faux, l'inauthentique, sa préférence pour les romans «*chromos*», c'est-à-dire vulgaires et creux, rédigés par des auteurs médiocres et dans une langue académique momifiée.

Il profite aussi de l'occasion de ce grand défouloir pour cracher tout son fiel sur le monde des lettres, ses confrères (Proust, Gide, Cendrars, Giono, Aragon, Mauriac, Sartre surtout) et son éditeur !

Commentaire

Milton Hindus serait le modèle du professeur Y qui n'est qu'une grotesque marionnette, servant de «punching-ball» à Céline, l'idiotie de cet interlocuteur lui permettant de pousser quelques grands coups de gueule. Et, au fil des pages, le pantin devient de plus en plus ridicule, la prétendue interview tourne à la farce sommaire et drolatique. L'attaque frontale est jubilatoire et d'une grande férocité. La colère de Céline s'exprime de façon inconsidérée ; mais doit-on s'en plaindre puisqu'on gagne en naturel et en pittoresque ce qu'on perd en sagesse? Et quel art du dialogue dans cette parodie des entretiens littéraires !

On peut penser que ce fut pour faire oublier ses errements idéologiques que Céline se présenta comme un styliste sans message, qu'il se contenta d'exposer une technique. Aux caractéristiques de cette technique qu'il indiqua, on peut ajouter l'hyperbole, l'outrance.

L'ouvrage fut publié en cinq livraisons par la "Nouvelle Nouvelle Revue Française" (N.N.R.F.). Il allait paraître en volume en 1955.

Comme la tension croissante entre les deux interlocuteurs confère une dimension théâtrale à cette interview imaginaire, aussi drôle que loufoque et féroce, elle a connu de nombreuses adaptations scéniques.

1954
“Normance”

Roman de 395 pages

En juin 1944, le narrateur, Ferdinand, sortant malade de chez Jules, peintre cul-de-jatte qui est son ami, rentre chez lui dans l'immeuble d'en face de la rue Girardon à Montmartre. Mais il fait alors une chute de six mètres dans la cage de l'ascenseur ; on l'en tire assez mal en point, et on le porte dans son appartement, duquel il va subir avec sa femme, Arlette, et le chat, Bébert, une nuit entière de bombardement par les avions des Forces alliées sur la capitale, et plus particulièrement sur la butte Montmartre qui tremble de son sommet à ses tréfonds sous l'effet des bombes. Il contemple ce

spectacle d'apocalypse, résistant tant bien que mal à la valse des meubles, sentant chaque explosion jusque dans ses tripes, craignant que s'effondre d'une minute à l'autre l'immeuble dont les habitants sont coincés sous une pluie de phosphore.

Du fait de sa chute, il est entraîné dans des hallucinations qui, jointes aux images du bombardement et aux sentiments qu'ils suscitent, finissent par susciter dans son esprit l'image d'un univers où tout n'est que mort et massacre, l'entraînent dans un délire exubérant et baroque.

De sa fenêtre, devant laquelle se dresse le "Moulin de la Galette", il aperçoit, juché à son sommet, Jules qui, cul-de-jatte emboité dans sa caisse à roulettes, gesticule et beugle, paraissant être le chef d'orchestre des bombardements, et parvenant, malgré mille et mille secousses plus violentes les unes que les autres, et comme en se jouant, à se maintenir en équilibre. Il subit aussi les copieuses injures de Ferdinand qui, du fait de sa jalouse, l'accuse de toutes les infamies, le provoque, et lui demande de sauter dans le vide. Et, toujours par jalouse, il fait une scène à Arlette.

Une sirène sonnant une alerte, le couple quitte l'appartement. En descendant l'escalier, ils rencontrent, accompagné de Delphine, sa femme, l'obèse André Normance, monstre de bêtise brutale, qui, résistant de la onzième heure, envoyait des lettres anonymes à Ferdinand, «*le collabo*».

Tous les occupants de l'immeuble se retrouvent au rez-de-chaussée, dans la loge de la concierge, et cette foule ahurie, assoiffée et criarde, s'y écrase. Des querelles éclatent, de plus en plus vives à mesure qu'avance la nuit. On s'en prend à Ferdinand qui, dans ses bouffées paranoïaques, croit qu'on cherche à l'éliminer. Le plancher se disloque. Calant un buffet prêt à s'effondrer, le pachydermique Normance ronfle, et parfois grogne, sa femme et sa belle-sœur l'adjudant de ne pas bouger. Mais l'échafaudage est par trop précaire, et le buffet dégringole. Une porte vitrée s'écroule, et une femme gît, inanimée ; on réclame le médecin qu'est Ferdinand pour qu'il vienne l'ausculter ; mais il n'arrive pas à se frayer un passage jusqu'à elle. «*Donnez-lui à boire*», clame quelqu'un, ce qui est facile à dire quand tout le monde crève de soif ! Ferdinand, conscient du danger des bombardements, met tout le monde en garde. Un locataire perd la tête, et le frappe. Puis Normance l'étrangle pour l'obliger à sauver sa femme qui a disparu ; mais elle revient et l'assomme, les autres locataires s'acharnant contre lui. Puis, sous le commandement de Ferdinand, ils partent à la recherche d'un vulnéraire dans l'immeuble. Normance, qui est inconscient, sert de bâlier pour enfonce les portes. Par ce moyen, ils peuvent ainsi entrer dans l'appartement d'une certaine Armelle qu'ils pillent, trouvant de l'alcool (dont le fameux vulnéraire, potion magique qui revigore !), et s'enivrant. Normance, son énorme tête en sang, reste sur le carreau. Pour se débarrasser de lui, on le jette dans une crevasse, un véritable gouffre qui s'est ouvert sous l'ascenseur. Il s'en faut de très peu que Ferdinand ne subisse le même sort. Jules est maintenant nu en haut du "Moulin de la Galette", et Ferdinand veut aller le chercher, mais on l'en empêche car traverser l'immeuble, qui est plein de crevasses, est devenu un véritable parcours du combattant.

À l'aube, se lève une belle journée ; les avions s'éloignent ; une sirène sonne la fin de l'alerte ; un grand calme tombe. Ferdinand se rend compte, au bruit décroissant de leurs disputes, que les locataires s'égaillent ; certains sortent dans la rue tandis que d'autres rentrent chez eux. Jules, enfin descendu de son perchoir, se saoule au vulnéraire, et Mimi se déshabille pour lui donner ses vêtements. Normance se réveille, réclame à boire. Dans la rue, où l'agitation est à son comble, d'autres personnages du quartier font leur apparition, et Mimi pousse Jules qui, dans sa caisse de cul-de-jatte, descend la pente.

Ottavio, un membre de la "Défense passive", qui, écartant les ruines, porte les blessés dans les escaliers branlants, et les sauve avant de retourner à sa sirène d'alarme une fois le calme revenu. Il vient au secours de Ferdinand, le porte sur ses épaules jusqu'en haut de l'escalier qui est à moitié détruit. Dans son appartement, Ferdinand retrouve Arlette et Bébert qui avaient passé, ensemble, la nuit sur le toit.

Plus tard, inquiets de ce qui s'y passe, Ferdinand et Ottavio pénètrent dans l'immeuble voisin par un trou creusé dans le mur mitoyen. Ils y trouvent une femme noyée dans sa baignoire, et, dans le salon, Norbert, un comédien, qui, en tenue de soirée, le regard fixe et fou, n'a rien perçu de l'Apocalypse ambiante car il prépare un rôle, s'apprête à recevoir le Pape, Churchill et Roosevelt, les «*dirigeants du monde*» ; de ce fait, Ferdinand se brouille avec cet ami.

La police, qui survient, prétend qu'il a fait scandale ; mais il ne se souvient de rien, et se défend.

De nouveau dans son immeuble, il reçoit, de la concierge, Mme Toiselle, des centaines de feuillets de ses manuscrits qu'elle a ramassés alors qu'ils tombaient du ciel.

C'est alors que la sirène d'alerte se fait à nouveau entendre. Ferdinand décide que lui, Arlette et Bébert doivent s'abriter dans le métro. Ils se retrouvent dans la rue, tentant tant bien que mal de gagner le versant nord de la Butte et la station de métro "Lamarck-Caulaincourt".

Enfin, on a droit à une récapitulation de toutes les péripéties de la nuit.

Commentaire

Céline avait terminé "*Féerie pour une autre fois*" par une scène sur laquelle, ici, il enchaîne, non sans heurt, pour cette seconde partie.

Elle est consacrée au récit d'une seule nuit de bombardement à Paris, un événement qui eut lieu réellement le 22 avril 1944, quand, à 2 heures du matin, le nord et le sud-est de Paris et de sa banlieue subirent un bombardement aérien des Forces alliées, après lequel, pendant deux jours, les bombes à retardement continuèrent d'exploser, le quartier de Montmartre étant particulièrement dévasté, l'immeuble du 4 rue Girardon où habitait Céline (au cinquième étage cependant !) étant touché.

Comme on l'a vu, cette nuit est décrite sur près de 400 pages, l'action étant soutenue, exaltée, transfigurée par les délires, les hallucinations, les exagérations et, surtout, les effets du style de Céline, le texte tenant d'ailleurs plus du poème que du roman. La vision de cauchemar est devenue, sous sa plume, une sorte de ballet lyriко-grotesque, mis en musique sur un rythme haletant, obsédant, en ayant recours, en fait de dissonances, aux détonations du bombardement. L'ensemble est si enlevé, si pittoresque et truculent, qu'on pardonne à Céline des redites, des ressassemens, des radotages qu'il devait juger nécessaires, qui l'étaient sans doute puisque les bombes se répétaient, qu'il revendiqua même : «*La chaleur du récit m'emporte ! je vous file cette digression pour rien ! de la philosophie !... je vous la donne ! Muse dilapideuse salope, marre !*»

Plus halluciné que jamais, il justifia ses outrances, en reprenant et prolongeant les explications qu'il avait déjà données dans "*Entretiens avec le professeur Y*" :

-«*Faut des circonstances de Déluge pour avoir idée des personnes.*»

-«*Un Déluge mal observé c'est toute une Ère entière pour rien !*»

-«*Vous trouvez que j'en fais trop?... que j'exagère?... que je perds le fil?... que je yoyote?... z'en verrez des chroniqueurs comme mézigue !... fidèle !... précis !... sérieux et tout ! comment que je m'évertue à la rigueur scientifique !... que je m'applique !... que c'est perdu pour vous autres un "narrateur" pareil ! Et que je dynamite la syntaxe !... que je féconde la morphologie !... que j'ensemence le vocabulaire !... comment j'invente un parler racaille !... comment je me fous du conditionnel : vous en perdez votre latin tout Pline que vous êtes ! Et puis du rythme !... une façon de vous déplacer frivole l'adjectif !... de faire danser les énumérations !... de faire planer les petits points !... de syncoper l'exclamative !... une petite polka des mots... rien que pour vos esgourdes ! la goulante popu' et la Grande Musique aussi !... ma chanson du Règlement pour toute la première partie histoire de mettre un peu de joyeuseté à la Bruant dans le prélude - et de piger qui c'est la "carogne" à qui je "ferai dans les mires deux grands trous noirs" !...et pour la Musique la Grande des airs d'opéra - la lettre de la Périchole et les duos de Mimi-Rodolphe entre les broum- broum tonnant des bombes !... Toute la gomme on vous dit !... on ne lésine pas !...»*

Il exprima sa défiance de ses confrères écrivains, plagiaires éventuels, comme des lecteurs : «*J'accepte vos critiques, vos insultes, mais à la condition expresse que vous soyez pas de ces gens qu'empruntent, resquillent, parpillaient les livres ! peste de l'espèce ! si vous l'avez foiredempoigné au "prêtez-le-moi-je-vous-le-rendrai" ça serait mieux de vous taire... bien sûr, les mœurs sont avec vous !...on peut affirmer tranquillement qu'un livre ça s'achète plus, ça se vole... c'est même une sorte de "point d'honneur" de plus jamais acheter un livre. Pas un sur vingt qui vous a lu qui vous a payé ! c'est pas triste? allez demander question jambon si une tranche peut faire vingt personnes? si un fauteuil au cinéma tient quarante fesses?... bonjour à vous, pauvre pillé ! écrivaineux ! encore le pire du pire peut-être c'est le mépris qu'ils ont que c'est gratuit !... la façon qu'ils abîment votre œuvre, la détestent, s'en torchent, comprennent balle, sautent fourguer ce qu'il en reste au Quai... vous me*

direz : y a un remède ! y a qu'à noyer les prêteurs ! emprunteurs avec ! que ceux qu'ont douillé grimacent !»

Il se défendit des accusations portées contre lui en se plaisant à les répéter : «*On l'a dit à la radio [...] que j'étais un sale pornographe... libidineux en plus de traître, le plus outrageant du siècle !... à faire rougir les pissotières ! qu'il fallait nettoyer la France et la langue française d'un sexographe démoralisateur, dégrammeur pareil qui souillait la Patrie sacrée et son patrimoine littéraire !... que jamais ça serait plus la France si on égorgéait pas ce porc ! moi, le porc !» - «Taisez-vous vieille peau ! ridée infection !... [...] trusteuse accapareuse salope ! [...] pourrie de pisse puante ammoniacale ivrognesse mouchardeuse voleuse ratonne provocatrice pire que tout !» - «Époustoufleur à bonniches».*

La peinture du bombardement est faite par :

-Un écrivain esthète qui ne manque pas d'admirer le spectacle que donnent les faisceaux des phares de la défense antiaérienne balayant le ciel : «*Jaune ! Rouge ! Bleu !... une féerie pareille !... d'autres encore avions, qui foncent !... qui poudroyent !... et broyent !... Rouge ! Jaune ! Bleu ! Vert !»*

-Un écrivain exalté, qui déploie une prodigieuse et bouleversante faconde ; qui est capable de sangloter ses mots, de les saigner, de les vomir : «*Raconter tout ça après... c'est vite dit !... c'est vite dit !... On a tout de même l'écho encore... brroumm !... la tronche vous oscille... même sept ans passés... le trognon !... le temps n'est rien, mais les souvenirs !... et les déflagrations du monde !... les personnes qu'on a perdues... les chagrins... les potes disséminés... gentils... méchants... oublieux... les ailes des moulins... et l'écho encore qui vous secoue... Je serais projeté dans la tombe avec !»*

Bien qu'il se veuille chroniqueur, il ne faut pas s'attendre, de la part de ce visionnaire, à une description exacte, minutieuse et modeste des événements auxquels il a assisté. Son tempérament ne pouvait se plier à celle forme de réalisme. Il s'est plutôt attaché à exprimer ce qui était à ses yeux infiniment plus digne que la stricte réalité objective de retenir l'attention, à savoir l'impression que cause cette réalité. En un mot, il ne chercha pas à constater, mais à rendre. Comme le tremblement de terre ou l'incendie, le bombardement est un phénomène hallucinant, que, allant à l'essentiel, il se fixa pour objectif de mettre en valeur. Il observa de sa fenêtre ce que, avec son pouvoir d'excitation et d'illumination, il considéra comme une apocalypse, une véritable fin du monde, où tout était exagéré.

Aussi rencontre-t-on des détails extravagants, est-on plongé dans une atmosphère frénétique, fait-on face à des situations extraordinaires sinon fantastiques, à des personnages incroyables : le fou céleste et ordonnateur sadique du massacre qu'est le cul-de-jatte Jules (inspiré par Gen Paul) - la sorte d'hippopotame placide et flasque, qu'est Normance, dont l'obésité fait écran aux écroulements et aux crevasses ouvertes par les bombes - le saint Christophe lumineux, enfantin et italien, qu'est Ottavio - la concierge qui devient une sorte de Charon des âmes perdues, une figure tutélaire tantôt ridicule tantôt effrayante avec ses clefs qui interdisent et sa clochette qui dénonce.

Céline fit la satire d'une société que la guerre et l'Occupation soumettaient aux restrictions et, de ce fait, au marché noir : «*Quand on se retrouvera tous dans le trou, dans le fond d'un vide, avec des pieds dépareillés, les têtes des uns, les burnes des autres, que la Butte sera en creux de cratère... tous sous l'effondrement du Tertre, alors y aura plus d'histoires, on verra qui s'est planqué, qu'a eu des réserves de tomates, d'ananas, de gniole, d'anisette, et la peau de Bébert !»* Il montra des résistants aux aguets, de petites filles pisteuses et vicieuses, de vieilles chipies pleutres évanescentes ou ivrognesses, des hommes sans tête et sans courage, un clown qui est aussi un médecin sans seringue, un comédien (transposition de Le Vigan) qui, obsédé par son métier, est indifférent au monde en perdition autour de lui ! Aussi, se détache de cette médiocrité la figure de la femme de Ferdinand, belle danseuse intrépide, agile, forte et rieuse, qui passe souplement, toute tendresse et grâce, que Céline baptisa ici Arlette en hommage peut-être à la comédienne Arletty, son amie.

À travers cette petite humanité pitoyable qu'il traita pourtant impitoyablement, il s'en prit à l'humanité entière : «*Question des hommes et des femmes y a que les malades qui m'intéressent... les autres, debout, ils sont tout vices et méchancetés... je fous pas mon nez dans leurs manèges... la preuve : comme ils arrangent leur cirque que c'est plus habitable, vivable, par terre, en l'air, ou dans le couloir ! encore en plus qu'ils parlent d'amour, en vers, en prose, et en musique, qu'ils arrêtent pas ! culot ! et qu'ils engendrent ! acharnés fournisseurs d'Enfer ! et péroreurs ! et que ça finit pas de promettre !... et que ça s'enorgueillit du tout ! et bave et pavane ! Y a que couchés, crevants et malades qu'ils perdent*

un peu leur vice d'être hommes, qu'ils redeviennent pauvres animaux, qu'ils sont possibles à approcher.»

Face à une telle humanité, il se fit même moraliste :

-«La vérité a aucun cours... un gros morceau de vent bien plein de phrases, voilà qui fait panouir le monde, vous pousse votre barque aux Toisons d'Or.»

-«On peut pas prévoir la foudre !... elle épargne ci ! volatilise là !... un mètre de plus, un mètre de moins, vous êtes envoyé aux Éthers ou il vous reste cinquante ans de bon, cinquante ans à vous rendre à Lourdes beugler miracle, racheter les bouts de cierges, les faire fondre, les offrir comme neufs, rebeugler.»

-«Le monde est une boule à mirages qui dansotte sur la mauvaise foi, comme l'œuf à la foire, au tir... pensez si c'est le système fragile ! s'il faut prendre tel jet... pas tel autre ! y a mauvaise foi et mauvaise foi !»

-«Y a pas de justice ici sur terre, y a que des comploteries... des bourbes de vices.»

-«C'est le Devoir la boussole de l'homme ! qui l'empêche de déconner.»

-«L'amour et l'horreur c'est pareil... un point ça va... ça dure, c'est trop !»

Céline, se rappelant un précédent illustre, dédicaça le roman à Pline l'Ancien en raison de la similitude entre le sujet du livre et la description faite par l'auteur latin de l'éruption du Vésuve qui anéantit Pompéi ; il s'identifia à lui : «*Il a payé ses "phénomènes" Pline l'Ancien !... moi aussi j'ai payé un peu... y a que ce qu'est payé qui compte !... gratuit, c'est "Jean-Foutre Cie !" blablateurs, charlatans, la clique !... aux chiots ! tous ! aux chiots !... pas écoutables !... une bande de pets !... je dis !... je dis !»* ; mais il estima que le bombardement de Montmartre était pire que l'éruption du volcan : «*Ça c'est un petit plus que Pline ! Nous, c'est cent Vésuve à la fois !... et de tous les côtés de l'horizon ! Il a suffoqué des sulfures, Pline ! Nous alors? Alors?... ah, naturaliste de mes choses ! C'est qu'un petit cratère le Vésuve à côté de la terre nous qui hausse, érupte, bouillonne, d'au-delà des Andelys à l'ouest, à Créteil au nord ! Et bien vingt geysers ! Que Vincennes, le Château, surgit, vous diriez d'une houle de flammes ! Qu'il ressort tout noir, absolument noir sur le feu ! Telle l'apparition du Château !»*

Il dédicaça aussi son roman à son éditeur, Gaston Gallimard.

L'impression des exemplaires fut achevée le 10 juin 1954, et les livres furent mis en vente entre le 25 et le 30 juin. Ce premier tirage ne dépassa pas dix mille exemplaires, d'où les protestations de Céline auprès de Gallimard qu'il accusa de ne pas faire correctement son travail. Or il eut du mal à écouter ces volumes, cette seconde partie de *"Féerie pour une autre fois"* connaissant le même sort que la première : la presse évita d'en parler, et cet hallucinant délire marqua plus profondément encore la distance entre l'écrivain et son public ; il allait dire (dans *"D'un château l'autre"*) que ça n'avait été «*qu'un affreux four*». De ce fait, malgré son importance, ce roman reste le moins connu dans l'œuvre de Céline. Il a la réputation d'être son livre le plus difficile à lire, d'être lourd, un peu indigeste, tombant trop souvent dans un galimatias où, cependant, il y a parfois des perles qui le rendent inoubliable du fait de sa vigueur tumultueuse et de son authenticité presque brutale.

Le 23 juillet, Céline donna une interview à Madeleine Léger, qui parut dans *"Semaine du monde"* ; il lui déclara : «*Je ne suis pas un écrivain. Je suis tout ce qu'on voudra excepté un écrivain. Je n'ai pas la prétention d'apporter un message. Non, non et NON. Je vous assure que je ne suis pas dans le coup, dans aucun coup. Je n'ai eu aucune influence sur la génération de la "Drôle de guerre"... J'ai inventé un style, c'est tout ce qu'on peut me reprocher... Je suis un technicien, un styliste, un point c'est tout... Au diable mes livres et mes tirages. Il m'est arrivé d'écrire ce qui me passait par la tête, mais je ne veux être qu'un simple médecin de banlieue.*»

En octobre, il donna une interview à André Brissaud publiée dans le *"Bulletin du Club du Meilleur Livre"* ; il lui signifia : «*Dites-leur donc à vos lecteurs que je ne suis pas un écrivain, vous savez un de ceux qui esbrouffent la jeunesse, qui regorgent d'idées, qui synthétisent, qui ont des idéâs ! Je suis qu'un petit inventeur, un petit inventeur, parfaitement ! et que d'un petit truc, juste d'un petit truc... J'envoie pas de messages au monde, moi, non ! je me saoule pas de mots, ni de porto, ni des flatteries de la jeunesse !... Je cogite pas pour la planète !... Je suis qu'un petit inventeur, et que d'un tout petit truc qui passera pardi ! comme le reste ! comme le bouton de col à bascule ! [...] J'ai inventé*

l'émotion dans le langage écrit !... Oui, le langage écrit était à sec, c'est moi qu'ai redonné l'émotion au langage écrit... comme je vous le dis... c'est pas un petit turbin je vous jure !... le truc, la magie, que n'importe quel con à présent peut vous émouvoir "en écrit" !... retrouver l'émotion du "parlé" à travers l'écrit ! c'est pas rien, c'est infime mais c'est quelque chose ! Je ne relis jamais mes livres, ils ne m'intéressent pas. De même, je ne lis pas les articles qu'on écrit sur moi ou sur mes livres. J'ai un don pour la littérature mais pas de vocation pour elle. Ma seule vocation c'est la médecine, pas la littérature.»

En 1955, dans un entretien avec Robert Sadoul, Céline, en homme parfaitement cultivé et renseigné sur le sujet, signala : «*L'argot a été employé bien avant moi. Il y a d'admirables chansons de la bande à Mandrin, qui sont toutes très remarquables dans l'argot de l'époque... Villon ne faisait que ça...*»

En 1956, "Voyage au bout de la nuit" parut dans "Le livre de poche".

En avril, Céline participa à l'enregistrement d'un disque, où il chanta deux chansons de sa composition : "**À nœud coulant**" et "**Règlement**", sur une musique de Jean Noceti, accompagnées à l'accordéon par Aimable ; où Michel Simon lut l'ouverture de "Voyage au bout de la nuit" ; où Arletty lut le passage de "Mort à crédit" consacré au certificat d'études. Cela donna lieu à un reportage publié dans "Paris Match".

À la fin de cette année, Roger Nimier devint conseiller littéraire auprès de Gaston Gallimard, et, entreprenant de défendre l'édition d'ouvrages d'écrivains politiquement compromis en mettant en avant leur valeur littéraire au-dessus des considérations politiques, il œuvra à la promotion du nouveau roman sur lequel Céline travaillait, à sa réhabilitation littéraire.

Comme Gallimard accepta la publication, qu'il réclamait à cor et à cri, dans "La bibliothèque de la Pléiade", d'un volume réunissant "Voyage au bout de la nuit" et "Mort à crédit", il demanda à Henri Mondor une préface, et s'appliqua tout aussitôt à lui dicter le texte, sans se départir de sa déférence affectée. Il parla de son enfance parmi les «365 becs de gaz» du passage Choiseul, de sa mère dentellière, du «prétexte» de son antisémitisme dont on s'était servi pour lancer contre lui l'hallali, et donner libre cours à la haine que son œuvre provoquait. Pour "Mort à crédit", il récrivit les passages censurés de l'édition originale.

En février 1957, il déclara dans "Arts" : «*L'argot ne se fait pas avec un glossaire, mais avec des images nées de la haine, c'est la haine qui fait l'argot. L'argot est fait pour exprimer les sentiments vrais de la misère. [...] L'argot est fait pour permettre à l'ouvrier de dire à son patron qu'il déteste : tu vis bien et moi mal, tu m'exploites et roules dans une grosse voiture, je vais te crever... / Mais l'argot d'aujourd'hui n'est plus sincère, il ne résiste pas dans le cabinet du juge d'instruction. J'attends toujours le truand qui fera fuir le juge avec son argot. Dans les prisons d'aujourd'hui, on file doux : oui Monsieur, bien Monsieur. On y est bien sage et on n'y parle pas l'argot, j'en ai fait l'expérience. Le temps est loin où Mandrin risquait chaque jour la Grève. / Il n'y a plus aujourd'hui que l'argot des bars à l'usage des demi-sels pour épater la midinette, et l'argot prononcé avec l'accent anglais à l'usage du XVIIe. [...] L'argot est un langage de haine qui vous assoit très bien le lecteur... l'annihile !»*

Le 14 juin parut dans "L'express" un entretien avec la journaliste Madeleine Chapsal intitulé "Voyage au bout de la haine" où il lui fit savoir : «*J'étais profondément contre la guerre et je l'ai faite. J'étais héros comme Darnand [Joseph Darnand qui avait pris part à la Grande Guerre et à la campagne de France de 1940, mais devint, sous l'Occupation, le secrétaire général et le véritable chef opérationnel de la Milice, choisit la voie de la collaboration totale avec l'occupant nazi en s'engageant dans la "Waffen-SS"], comme des milliers d'autres. La France d'avant 14 et d'après 14, c'est différent. Avant 14, c'est des somnambules, après, c'est des analystes. / Alors ils tombent dans la série Sartre, Camus... Ils croient qu'il vaut mieux "penser". Tandis qu'en 14, il y avait un devoir, et on le faisait. [...] Il y avait la vertu. Les femmes étaient vertueuses, les hommes étaient braves et travailleurs. Sans ça, c'était des monstres. Il y avait la putain, il y avait le bordel, on l'a supprimé aujourd'hui. J'ai promené à travers le monde, parce que j'ai beaucoup voyagé, des missions de médecins sud-américains qui étaient bien intelligents et ils me disaient : "La civilisation de l'Europe tient sur un trépied : un pied, c'est le bistrot, l'autre l'église et le troisième le bordel !". Évidemment, un trépied, ça tient. On a supprimé le bordel, maintenant tout tombe. Alors pourquoi s'arrêtent-ils en France, les étrangers ? Il n'y a pas de bordel ! Comme ça on ne respecte plus nos femmes, nos filles. J'ai une fille de 25 ans, j'ai cinq petits-enfants, je suis un vieux bonhomme. J'étais marié, très richement d'ailleurs, chose*

curieuse. On ne respecte plus personne. Autrefois, avant 14, on disait : l'homme est naturellement cochon, il a toutes espèces de fantaisies de cochon ; il va se les passer, il y a des maisons pour ça ; il respecte sa femme et ses filles, et les autres les respectent. Maintenant il n'y a plus rien à respecter. Alors voilà, c'est encore une erreur de la Quatrième, dite République.» Sur la situation de la France, il se montra d'une clairvoyance étonnante. Il ne s'excusa pas pour les positions qu'il avait prises, les justifia même par son pacifisme, et déclara notamment : «*Au fond, j'avais raison.*» À propos de son antisémitisme, il parla d'une «section» qui n'était peut-être pas si «déméritaire» ; il relativisa en évoquant le sort des Templiers, des jansénistes et des jésuites ; il considéra que son seul tort était de s'être mêlé de politique alors qu'il n'était qu'écrivain ; en ce qui concernait ses compromissions avec l'ennemi, il se définit comme «une femme du monde, pas une putain», précisant : «*On n'oblige pas une femme du monde à coucher avec les bruns ou les blonds ; elle choisit.*» ; pour sa part, il avait eu un faible pour les Allemands, et on ne devait pas lui demander de se justifier ! Il fit cette prévision : «*Les Chinois [...] ont pour eux l'hydra viva, la natalité. Vous disparaissez, vous race blanche. Dans le monde jaune, tout le monde disparaît, anthropologiquement. C'est comme ça. C'est le jaune qui est l'aubépine de la race. Tout ça, ce sont des fluorescences adventives. Mais le fond est jaune. Ce n'est pas une couleur, le blanc, c'est un fond de teint. La vraie couleur, c'est le jaune. Le Jaune a toutes les qualités qu'il faut pour devenir le roi de la terre. [...] il n'y a pas de lendemains qui chantent pour la race blanche. Elle a trop fait chier le monde et le monde va la faire chier. [...] Pensez que, comme disait Napoléon, "la Chine est un géant qui dort ; quand il remuera le petit doigt, il fera trembler le monde". Et en effet maintenant il lève le petit doigt. Il suffira qu'il s'ébranle. Ces masses faméliques se rueront sur l'Europe.*» Puis il balaya toutes ces questions d'un revers de manche en citant la sœur de Marat, qui avait dit des crimes de son frère : «*Croyez-moi, ce n'est pas par vocation que je me suis retrouvé à Sigmaringen. Mais on voulait m'étriper à Paris parce que je représentais l'antijuif, le fasciste, le salaud, l'ordure, le prophète du mal. Donc je me suis retrouvé en compagnie de 1142 condamnés à mort français, dans un petit bled allemand. Ça valait le coup d'œil, croyez-moi. Une cellule de 1142 types qui crèvent de rage, cernés par la mort, on ne voit pas ça tous les jours. J'étais là-dedans par curiosité. La curiosité, ça coûte cher. Je suis devenu chroniqueur, chroniqueur tragique.*» Madeleine Chapsal lui ayant demandé : «*Pour qui écrivez-vous ?*», il lui répondit : «*Je n'écris pas pour quelqu'un. C'est la dernière des choses, s'abaisser à ça. On écrit pour la chose en elle-même.*»

Fut alors publié :

Juin 1957
“D'un château l'autre”

Roman de 317 pages

Céline, depuis sa maison de Meudon, expose son sentiment sur sa situation entre 1954 et 1957, sur la France et les Français qu'il observe d'un œil critique. Il change de sujet pour déclarer que ses éditeurs, «Achille» (Gaston Gallimard) et «Loukoum» (Jean Paulhan), sont responsables de sa pénible condition d'écrivain. Il revient sur son arrestation à Copenhague et sur le pillage de son appartement de Montmartre. La vue qu'il a depuis son pavillon fait naître des souvenirs datant du début du siècle. Durant une «crise» de délire, lui apparaissent le comédien Le Vigan puis un vaisseau fantôme, ce qui l'entraîne dans le récit des souvenirs qu'il a conservés de Sigmaringen, où il s'est trouvé avec 1 142 réfugiés français.

Il décrit le château, sa bibliothèque, ses recoins et ses secrets. Il évoque la famille des propriétaires, les Hohenzollern.

Il raconte ce jour où, alors qu'une foule affamée était rassemblée à l'extérieur, Pétain, suivi de tout un cortège, sortit du château pour aller jusqu'au bord du Danube où ils subirent un bombardement sous lequel le chef de l'État français resta impassible.

Il indique que, sa chambre était dans un hôtel, le “Löwen”, face à des WC débordant sans cesse.

Il présente le policier allemand von Raumnitz et sa femme, Aïcha, qui font régner l'ordre et enferment certains individus dans la mystérieuse chambre 36, alors que, à la gare, l'effervescence est à son comble, même si les S.A. [membres du "Sturmabteilung", organisation paramilitaire du Parti national-socialiste] font évacuer la buvette, Laval [président du conseil des ministres du gouvernement de Vichy] intervenant pour éviter le carnage.

Arrive à Sigmaringen, le commissaire Papillon qui a tenté de gagner la Suisse avec la femme aimée, Clotilde ; ils sont enfermés par Aïcha dans la chambre 36.

Dans une digression, Céline revient sur les années Meudon et sur les rapports qu'il entretient avec «Achille» et «Loukoum».

On revient à Sigmaringen, Céline parlant de Mme Bonnard ; des réfugiés organisés en «*Commandos bois à brûler*» ; d'Orphize, un metteur en scène, qui lui proposa de participer à un film avant d'être lui aussi conduit dans la chambre 36 ; du couple pathétique formé par les vieux M. et Mme Delaunys ; d'un dîner chez Otto Abetz qui tourna à la bagarre avec A. de Châteaubriant ; de Laval qu'il alla voir dans son bureau, auquel il confia du cyanure, et en profitant pour se faire nommer gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon !

Un autre ministre, Bichelonne, étant mort à Hohenlychen, au Nord de l'Allemagne, fut organisée, pour ses funérailles, une équipée dans un «*train spécial*» où Céline rencontra le tueur Restif ; après la lugubre cérémonie, le voyage de retour, dans l'Allemagne en pleine tourmente, fut très mouvementé, car montèrent des enfants turbulents et des femmes enceintes, dont l'une fut accouchée par Céline.

On a droit à un ultime retour à Meudon, à d'ultimes références à l'actualité de l'écrivain qui contemple, depuis son pavillon, le Mont Valérien...

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, CÉLINE, "D'un château l'autre"

Si la publication de "D'un château l'autre" se fit dans un climat étrange de culpabilité générée parce qu'il ne semblait pas possible d'apprécier impartialement l'œuvre de ce réprouvé qu'était Céline qui, loin de rien regretter ou de chercher à se faire pardonner ou même oublier, repartait à l'assaut de la nouvelle société issue de la guerre, le livre n'en remporta pas moins un succès critique et commercial qui lui permit un certain retour en grâce après des années de mise au ban. Son isolement et celui de Lucette diminua. Tandis qu'elle sympathisa avec le mari de Françoise Sagan, Bob Westhof, la comédienne Judith Magre et l'écrivain Philippe Djian, il recevait les visites des comédiennes Arletty et Renée Cosima, des comédiens Michel Simon et Max Revol, des chanteurs Jean-Roger Caussimon, Charles Aznavour et Clara Bruni, des écrivains Albert Paraz, Lucien Rebattet, Marcel Aymé, Roger Nimier, Antoine Blondin, Dominique de Roux, du critique Angelo Rinaldi, du dialogiste Michel Audiard....

Le 8 juillet, il eut un entretien avec Albert Zbinden qui lui lança : «Disons le mot, vous avez été antisémite.» Ce à quoi, il répondit : «Exactement. Dans la mesure où je supposais que les sémites nous poussaient dans la guerre. Sans ça je n'ai évidemment rien, je ne me trouve nulle part en conflit avec les sémites ; il n'y a pas de raison. Mais autant qu'ils constituaient une secte, comme les Templiers, ou les jansénistes, j'étais aussi formel que Louis XIV. Il avait des raisons pour révoquer l'édit de Nantes, et Louis XV pour chasser les jésuites... Alors voilà, n'est-ce pas : je me suis pris pour Louis XV ou pour Louis XIV, c'est évidemment une erreur profonde. Alors que je n'avais qu'à rester ce que je suis et tout simplement me taire. Là j'ai péché par orgueil, je l'avoue, par vanité, par bêtise. Je n'avais qu'à me taire... Ce sont des problèmes qui me dépassaient beaucoup. Je suis né à l'époque où on parlait encore de l'affaire Dreyfus. Tout ça c'est une vraie bêtise dont je fais les frais.» Il indiqua aussi : Il indiqua : «Il me faut deux ans pour venir à bout d'un bouquin, parce que je commence chaque phrase dix fois, vingt fois... Et les pauvres crétins qui croient que j'improvise !... C'est mesuré au millimètre, monsieur ! ... Seulement, ça me tue... [...] Je suis un coloriste de certains faits». (l'entretien fut repris dans "Céline et l'actualité littéraire 1957-1").

Le 17 juillet, il fut interviewé par Pierre Dumayet pour l'émission télévisée "Lectures pour tous". On le vit jouer à cache-cache avec l'intervieweur, mimer le grelottant, catharreux, à peine sorti du lit, le

frileux aux oreilles qui bourdonnent, à la parole qui dégouline mal, infirme pas brillant, l'innocent bafouilleur, l'écorché timide, le conciliant bien amical. D'une voix nasillarde et aigrelette, il s'exprimait avec des hésitations, des tics de langage (des «*n'est-ce pas?*» ou des «*hein*» marmonnés), des bougonnements intempestifs. Il se plaignit d'être victime de la plus grande «*chasse à courre*» de l'Histoire, d'être considéré comme un pestiféré. Il ne faisait ainsi que retarder l'aveu que "*D'un château l'autre*" mettait en scène Sigmaringen et les «collabos», ainsi que sa propre collaboration. Mais il s'est dit opposé à la violence ; il affirma que ses livres étaient faits pour lutter contre la violence et la guerre, pour avertir du précipice dans lequel le monde va tomber. Il évoqua ensuite son enfance "Passage Choiseul", puis parla de son père, esthète, de sa mère, dentellière. Il termina en affichant un mépris total des fonctions humaines vulgaires comme manger, boire.

Le même mois, il publia dans l'hebdomadaire d'extrême droite "Rivarol" un texte intitulé : «**Vive l'amnistie, monsieur !**» où il la demanda «pour les résistants de Siegmaringen», où il proposa à la France de De Gaulle, si prompte à accueillir les étrangers réfugiés chez elle, cette amnistie qui, selon «*l'Encyclopédie, la grande, de l'édition 1900*», «est dans les nécessités de tous les gouvernements». Il donna un entretien qui fut retranscrit sous le titre :

Octobre 1957
“Ma grande attaque contre le Verbe”

Il y déclara en particulier : «*Vous savez, dans les Écritures, il est écrit : "Au commencement était le Verbe." Non ! Au commencement était l'émotion. Le Verbe est venu ensuite pour remplacer l'émotion comme le trot remplace le galop. [...] On a sorti l'homme de la poésie émotive pour le faire entrer dans la dialectique, c'est-à-dire le bafouillage [...] Les idées, rien n'est plus vulgaire. Les encyclopédies sont pleines d'idées, il y en a quarante volumes, énormes, remplis d'idées. Très bonnes, d'ailleurs. Excellentes. Qui ont fait leur temps. [...] Ce n'est pas mon domaine, les idées, les messages. Je ne suis pas un homme à message. Je ne suis pas un homme à idées. Je suis un homme à style. [...] C'est rare un style... Un style il y en a un, deux ou trois par génération. Il y a des milliers d'écrivains, ce sont des pauvres cafouilleux, des aptères. Ils rampent dans les phrases. Ils répètent ce que les autres disent et n'affirment rien. C'est inintéressant.*»

Le même mois, la revue nationaliste "Défense de l'Occident" publia une lettre de Céline.

Le même mois encore sortit un enregistrement discographique intitulé "L.-F. Céline vous parle" ; il y assurait : «*Je ne suis pas un homme à messages, un hommes à idées, c'est le style qui m'intéresse parce que c'est là où ça fait mal ; il fallait changer le jeu et non pas les règles du jeu, donc travailler sur le style qui jusque-là était détenu par l'Académie française, tel que celui de Voltaire, Victor Hugo, Balzac, Émile Zola...etc !*

En 1957 encore, Jean Prat, Alexandre Tarta et Yvan Jouannet produisirent "Céline vivant", un coffret de deux D.V.D. où il apparaît, en sa volière, au milieu de pages accrochées à des pinces à linge, plus pauvre que Job, répondant aux questions des journalistes.

Le 11 janvier 1958 parut, dans "Télé Magazine", un entretien avec Jacques Chancel où il prononça cette condamnation : «*La télévision. Elle est utile pour les gens qui ne sortent pas, pour ma femme par exemple. J'ai un poste, au premier étage, mais je ne monte jamais. C'est un prodigieux moyen de propagande. C'est aussi, hélas ! un élément d'abétissement, en ce sens que les gens se fient à ce qu'on leur montre. Ils n'imaginent plus. Ils voient. Ils perdent la notion de jugement, et ils se prêtent gentiment à la fainéantise. La TV est dangereuse pour les hommes. L'alcoolisme, le bavardage et la politique en font déjà des abrutis. [...] Mais il faut bien l'admettre, on ne réagit pas contre le progrès. Vous arriverait-il d'essayer de remonter les chutes du Niagara à la nage ? Non. Personne ne pourra empêcher la marche en avant de la TV. Elle changera bientôt tous les modes de raisonnement. Elle est un instrument idéal pour la masse. Elle remplace tout, elle élimine l'effort, elle accorde une grande tranquillité aux parents. Les enfants sont passionnés par ce phénomène. Il y a un drame aujourd'hui : on pense sans effort. On savait bien mieux le latin lorsqu'il n'y avait pas de grammaire latine. Si vous*

simplifiez l'effort, le cerveau travaille moins. Le cerveau, c'est un muscle : il devient flasque. Un exemple, les femmes avaient du mollet sous l'Occupation. Elles marchaient. Aujourd'hui, c'est le triomphe de la mécanique, nous sommes au royaume des belles voitures. Les femmes n'ont plus de jambes, elles sont affreusement laides. Les hommes ont du ventre. C'est toute la civilisation du monde qui est condamnée par le côté raisonnable de la vie. On vit d'optimisme. La vie commence à cinquante ans et tout le drame est là, car c'est alors un débordement de passions. À cet âge, l'homme court après les petites filles, il s'habille plus jeune, il va au thé dansant, il boit, car l'alcool donne une illusion de force. Il se soûle de tout. Comprendra-t-il un jour que, passé la trentaine, il s'en va vers sa fin?»

En février, dans la revue nationaliste "Le petit crapouillot", il réagit à l'article de Roger Vailland qui, en 1950, avait allégué qu'il avait été un collaborationniste ; il fut réfuté aussi par Robert Chamfleury (de son vrai nom Eugène Gohin), son voisin de la rue Girardon, qui le défendit publiquement en affirmant qu'il était parfaitement au courant de ses activités de résistant, et qui allait publier, en 1962, "Céline ne nous a pas trahis".

Il eut un entretien avec le journaliste Guy Bechtel pour "Le meilleur livre du mois", où il déclara : «*Rabelais a vraiment voulu une langue extraordinaire et riche. Mais Rabelais, il a raté son coup, il a perdu face à la langue de traduction d'Amyot. Et les autres, tous, ils l'ont émasculée cette langue, pour la rendre duhamélienne, giralducienne et mauriacienne. Ainsi, aujourd'hui, écrire bien, c'est écrire comme Amyot. [...] C'est ça, la rage moderne du Français : faire et lire les traductions, parler comme dans les traductions. Moi, y a des gens qui sont venus me demander si je n'avais pas pris tel ou tel passage dans Joyce. Oui, on me l'a demandé ! C'est l'époque... Parce que l'anglais, hein, c'est à la mode... Moi, je parle anglais parfaitement, comme le français. Aller prendre quelque chose dans Joyce. Non, je le parle pas, ce putain de langage qui me fait chier... Comme Rabelais, j'ai tout trouvé en français. [...] Il devait pas croire beaucoup en Dieu, mais il osait pas le dire. D'ailleurs, il a pas mal fini : il a pas eu de supplice. Ça a été après, le supplice, quand on a académisé et égorgé le français qu'il parlait, pour en faire une littérature de bachot et de brevet élémentaire. [...] Même Balzac a rien ressuscité. C'est de l'académisme, plat, plat ! C'est la victoire de la raison. La raison ! Faut être fou ! On peut rien faire comme ça, tout émasculé. Ils me font rire.»*

Cette année-là, "Mort à crédit" parut en édition de poche, avec les «blancs» de l'édition originelle.

Cette année-là encore, Robert Poulet publia "Entretiens familiers avec L.F. Céline suivis d'un chapitre inédit de "Casse-pipe"". Il y apprécia le style de "Voyage au bout de la nuit" : «*D'instinct, je cherchais un autre langage qui aurait été chargé d'émotion immédiate, transmissible mot par mot, comme dans le langage parlé. Ainsi se constitua le style Bardamu. Maintenant, ce style, je le trouve encore trop vieillot et trop timide. Il y a là encore pas mal de "phrases filées". Je ne peux plus avaler ça. C'est écoeurant. [...] C'est encore "Paul Bourget" [écrivain et essayiste français (1852-1935), membre de l'Académie française, qui donna des romans d'analyse psychologique et des romans à thèse] plus qu'à moitié !» Il porta encore ce jugement : «*Tout se gâte par l'excès de raison, à mesure que la société devient plus rationnelle, plus logique, cartésienne. Les Français surtout ont la rage des explications.*» Surtout, il affirma : «*Ça inspire la mort ! c'est même la seule chose qui inspire, je le sais, quand elle est là, juste derrière. Quand la mort est en colère.*» - «*Tout homme qui me parle est à mes yeux un mort ; un mort en sursis, si vous voulez ; un vivant par hasard et pour un instant. Moi, la mort m'habite. Et elle me fait rire ! Voilà ce qu'il ne faut pas oublier : que ma danse macabre m'amuse, comme une immense farce. Chaque fois que l'image du "fatal trépas" s'impose dans mes livres, on y entend des gens qui s'esclaffent. [...] Croyez-moi : le monde est drôle, la mort est drôle ; et c'est pour ça que mes livres sont drôles, et qu'au fond je suis gai.*»*

Cette année-là enfin, dans un entretien accordé à Georges Conchon, intitulé "Louis-Ferdinand Céline vous parle", il répéta : «*Les idées, rien n'est plus vulgaire. Les encyclopédies sont pleines d'idées, il y en a quarante volumes, énormes, remplis d'idées. Très bonnes d'ailleurs, excellentes. Qui ont fait leur temps. Mais ça n'est pas la question. Ce n'est pas mon domaine, les idées, les messages. Je ne suis pas un homme à message. Je ne suis pas un homme à idées. Je suis un homme à style. Le style, dame, tout le monde s'arrête devant, personne n'y vient à ce truc-là. Parce que c'est un boulot très dur. Il consiste à prendre les phrases, je vous le disais, en les sortant de leurs gonds.*» Il indiqua, sur

un ton gouailleur : «*Je suis particulièrement fier de mes ballets. Autant mes livres, mon Dieu, je les trouve pas mal, mais les ballets, je les trouve très bien.*»

Or lui tenait à cœur le projet de réunir en un recueil l'ensemble de ses ballets ; en juin, il s'en ouvrit auprès de Roger Nimier, envisageant d'emblée une édition de luxe qui aurait été illustrée par Édith Follet, qui avait collaboré à une revue enfantine, "La semaine de Suzette", avait aussi illustré avec talent avant-guerre "L'art d'aimer", "La princesse de Clèves", "Les voyages de Gulliver" et "Le spleen de Paris" ; mais elle refusa sa proposition ; il songea alors à Éliane Bonabel qui, en 1937, avait réalisé une vingtaine de jolies aquarelles pour les costumes de tous les personnages du ballet "Naissance d'une fée", et il écrivit à Nimier, le 13 août : «*Je me suis assuré le talent de ma très ancienne petite cliente (de Clichy) Éliane Bonabelle [sic] elle est disposée et ravie d'illustrer mes quatre ballets.*»

Cela précédait cette parution :

Mai 1959

"Ballets sans musique, sans personne, sans rien"

C'étaient : "La naissance d'une fée", "Voyou Paul. Brave Virginie" et "Van Bagaden", ballets qui avaient été intégrés à "Bagatelles pour un massacre", ainsi que "Foudres et flèches" et "Scandale aux abysses". (voir plus haut).

Commentaire

Personne n'a jamais voulu mettre en scène ces ballets, et le titre du livre suggère bien la déception que cet échec causa à Céline qui aimait la danse et les danseuses.

Or, à lire les arguments de ces ballets, on constate qu'ils sont chatoyants et ravissants. On y trouve, mêlée à une misanthropie malicieuse, une gentillesse à laquelle Céline ne nous avait pas accoutumés. Au fond de lui, il avait gardé un grand amour d'enfant, innocent et naïf, pur et limpide, pour la féerie. Les misères de la vie l'ayant accaparé, l'attrance qu'exerçait sur lui le merveilleux ne transparaît dans ses autres écrits que d'une façon extrêmement feutrée, et sous la forme d'une poignante nostalgie.

Une réédition, où le tout fut précédé de "Secrets dans l'île" et suivi de "Progrès", eut lieu en 2001.

Après le succès critique et commercial de "D'un château l'autre", en dépit des protestations d'anciens collaborationnistes, Céline poursuivit sur le même sujet avec le deuxième volet de ce qui allait constituer avec "Rigodon" ce qu'on a appelé "La trilogie allemande" :

Mai 1960

"Nord"

Roman de 464 pages

En juin 1944, la Libération approchant, le narrateur, «*Ferdine*», après ses agissements de collaborateur avec l'occupant allemand, craignant des représailles politiques, sentant que sa situation est devenue intenable, quitte la France avec «*Lili*», son épouse douce et dévouée. Ils entrent en Allemagne, arrivent à Baden-Baden, et y descendent dans un étrange palace qui est une véritable oasis de luxe dans un pays pourtant en perdition.

Quelques jours plus tard, après l'attentat manqué contre Hitler, on les évacue en direction de Berlin, à travers l'Allemagne qui est bombardée, à feu et à sang ; ils passent au milieu des décombres, en éprouvant les privations alimentaires et la morsure du froid, en subissant la mécanique esquintée, mais inébranlable, du régime militaro-bureaucratique nazi et, plus en profondeur, le caractère national allemand, en n'échappant pas au délire général qui étreint la population. Ils parviennent cependant à

Berlin, mais découvrent que la ville est en ruines ; que, des maisons, il ne reste guère que des pans de murs, des façades et, par-ci par-là, un étage rafistolé et suspendu ; qu'une foule de vieillards, de femmes et d'invalides aux mouvements lents mais à la patience d'insecte, trie les décombres, et entasse, devant chaque moignon d'immeuble, les briques et les tuiles qui lui ont été arrachés.

Alors que la méfiance règne, que la police secrète semble enquêter partout, Ferdine rencontre des difficultés au bureau des visas. Mais il y rencontre aussi un ami de Paris, le comédien «*La Vigue*» qui dispose toujours de cette faculté insolente de pouvoir «entrer» dans la peau de n'importe quel personnage ; qui fait «*l'Acteur Total*» en demandant toujours s'il a «été bien» ; qui a ses «*crises*» où il confond réalité et rêve.

Toutefois, il mène Ferdine et Lili dans un hôtel qui, branlant, menace de s'effondrer, et où il n'y a pas d'autre client qu'eux ; le tenancier est un paysan sibérien qui, Ferdine étant prodigue en billets de cent marks, les gave de café ersatz à l'ersatz de lait, et de choux rouges à la crème, étant acoquiné avec les gens les plus serviables et les mieux au courant des tarifs du marché noir, en particulier, avec un inquiétant voleur nommé Pretorius. La Vigue conduit aussi Ferdine chez un pseudo-avocat à moitié fou qui a des hallucinations, voyant, chaque jour, Hitler entrer à la Chancellerie.

Ayant absolument besoin de papiers d'identité en règle, Ferdine se résigne à chercher refuge auprès d'une vieille connaissance d'autrefois, son «*homme providentiel*» : Harras, un officier-médecin, qui, capable de la plus froide dureté comme de la jovialité la plus germanique, a, en dépit de son obésité, réussi à se hisser à un rang important dans la S.S. ; il reste qu'il est cultivé et fier de son français, demandant d'ailleurs sans cesse : «*N'est-ce pas, confrère, que mon français est parfait?*», à Ferdine qui lui renvoie ce terme de «confrère» sans broncher. Harras vit, entouré de tout un petit monde de médecins finlandais et de dactylos, dans un confortable et spacieux bunker souterrain, aménagé au milieu d'un parc. S'il se plaît à discourir avec Ferdine sur l'absence de ces épidémies qui, autrefois, faisaient cesser les guerres en décimant les armées, il reste que ses hôtes l'encombrent, et qu'il décide de les conduire à Zornhof, hameau situé à une centaine de kilomètres au nord de Berlin, où il les confie à la famille des von Leiden. Puis, après avoir donné à Ferdine la clef d'une armoire à provisions, rappelé d'urgence à Berlin, il s'éclipse.

Les Français sont assez abattus, car sont infects le logement et la nourriture, tandis que, une fois tombée la nuit qu'épaissit le couvre-feu, d'énormes rats les guettent. Avec les von Leiden, ils découvrent l'archaïque féodalité prussienne maintenant en décomposition. En effet, le maître du château, qui a le titre de «*Rittmeister*», est un vieil officier de quatre-vingts ans qui est à demi-gâteux mais s'amuse avec les très jeunes Polonaises ou Russes de son harem. Son épouse, morte depuis longtemps, lui a laissé un fils, que la guerre a rendu cul-de-jatte. Mais il a épousé une très belle jeune fille, Isis Schertz, qui couche avec tout mâle qui peut lui rapporter quelque chose (dont Harras par exemple quand il lui arrive de passer, et même l'horrible «*Landrat*», espèce de gouverneur politique de la ville voisine qui ne pense qu'à organiser des exécutions auxquelles il se fait un point d'honneur d'assister ; elle fait même des avances à Ferdine, qui nous assure qu'il ne lui a accordé qu'un simple baiser et quelques caresses). Il y a encore la sœur du «*Rittmeister*», Marie-Thérèse Kratzmuhl, qui prétend parler le français mieux que Harras ; qui, aux repas, cancane ou se laisse aller à de scandaleuses crises d'hystérie où elle va jusqu'à profaner le portrait du Führer ; qui se toque de Lili, et, à longueur de journées, tape sur son piano pour le plaisir de la voir danser. D'autre part, Ferdine a l'occasion de discuter avec le frère de Göring en personne, et manque même de se disputer avec lui au sujet de l'itinéraire suivi par les soldats de Napoléon durant la retraite de Russie !

Dans le hameau, on jette aux Français des regards méfiants ou hostiles ; on les tolère aigrement ou on les traite en parias. Aussi les nerfs de La Vigue commencent-ils à flancher, tandis que Ferdine, qui est un inquiet ne sachant jamais se détendre, se met à fureter sans répit ni trêve. Il se rend compte que pullulent «réfugiés» russes ou polonais. Il rencontre aussi des Français envoyés là par le S.T.O. [«Service du travail obligatoire» imposé par le régime de Vichy collaborant avec le nazisme] qui crachent (de loin) sur les «collabos», leur hurlent injures et menaces. Il prend l'habitude d'une tournée qui le fait passer par l'épicerie où sourires et billets de cent marks lui permettent, bien qu'on ait confisqué ses tickets de ravitaillement, d'acquérir une boule de pain noir, un pot de miel synthétique ; de pousser ensuite jusqu'au «*Tanzhalle*» où des «*Bibelforscher*» [des objecteurs de conscience] lui cèdent une gamelle ; de faire, au retour, un crochet par la ferme des Schertz qui, s'ils ne sont pas en

train de se tirer les cartes, lui offriront peut-être une tasse de café. Il voit le garde champêtre Hjalmar, qui est chargé de signaler les alertes, alors qu'on entend bien les bombes qui pilonnent Berlin. Grâce aux cigarettes et aux bouteilles de l'armoire, il obtient que les prisonniers Joseph et Léonard surmontent leur aversion pour les «*collabos*». Il rend de petits services ou des faveurs à Matchke, honnête S.S. et digne pharmacien du bourg voisin, qui a de plus en plus de mal à gouverner, et auprès duquel il a été envoyé par la belle Isis Schertz pour obtenir des fards, des serviettes hygiéniques et des médicaments. Durant ce voyage, il échappe de justesse à la fureur de prostituées de Berlin qu'on a reléguées dans ce coin parce qu'elles étaient atteintes d'une terrible maladie, et qui sont condamnées à refaire la voierie.

Le «*Rittmeister*», devenu vraiment fou, se met en tête de partir tout seul faire la guerre à l'Armée rouge toute proche. Mais les prostituées l'attaquent à coups de pioches ; on l'en libère fort mal en point. Ferdine aurait peut-être pu le sauver si quelqu'un n'était venu en catimini l'achever. Elles s'en prennent aussi à Kracht, homme de confiance de Harras, avec qui Ferdine entretenait parfois des rapports assez réconfortants. De plus, Joseph et Léonard assassinent le cul-de-jatte.

À la fin, survient Harras qui organise l'évacuation des deux von Leiden survivantes, ainsi que celle de Ferdine, Lili, La Vigue et son chat, Bébert, vers le Danemark.

Commentaire

“Nord” est la deuxième partie de ce qu'on a appelé “la trilogie allemande”. Mais il faut noter que l'action de ce roman se situe avant celle relatée dans “*D'un château l'autre*”. Il reste que Céline y fait ce qu'il fait d'habitude : il rapporte avec son extraordinaire génie de conteur les réelles pérégrinations et tribulations que, en 1944 et 1945, il fit à travers une Allemagne aux trois quarts anéantie dans les derniers mois de la guerre (d'où cette périplée : «*Juste au moment : vzzzz ! un petit avion pique... de très haut... nous passe par-dessus, pas le temps de faire : ouf ! et nous repasse... et encore !... en loopings !... je me ressaisis... je le vois... c'est un “Maraudeur”* [avions qui volaient en «rase-mottes»] , un escorteur de “forteresses” [les “Boeing B-17 Flying Fortress”, les bombardiers les plus connus de la Seconde Guerre mondiale et surtout ceux qui ont largué le plus gros tonnage de bombes tout au long du conflit]... c'est déjà arrivé deux fois... il y a un mois... comme ça, qu'ils piquent se rendre compte...»), avec l'obstiné projet d'atteindre le Danemark, accompagné de sa femme, Lucette Almansor, et du comédien Le Vigan. Il faut savoir que «*Zornhof*» (nom choisi parce que «Zorn» signifie «colère») est en réalité le village de Kränzlin, et que, loin d'être «une lande déserte, une toundra glacée», c'est, en fait, un coin coquet du Brandebourg.

Céline a fait, de son aventure mouvementée et périlleuse, un récit lugubre et comique à la fois, truculent même, d'une bouffonnerie macabre, tour à tour poignant et grotesque, épique et hallucinant, toujours empreint d'une impitoyable dérision, avec une galerie de personnages étranges, admirables ou effrayants, auxquels il n'épargne rien, nous faisant connaître tout de leurs inquiétudes, de leurs expédients, de leurs combines plus hasardeuses les unes que les autres, épingleant au passage les «*alcooleux*», les «*demi-bistrots*», les «*cul-de-jatte gâteux*», les «*sergents manchots*», les «*colonels congestionnés*», les «*bouseux prisonniers*», les «*conseillers hépatites*», les «*râpeux boutiquiers*», les «*morphinomanes*», les «*rombières défaillantes et cardiaques*», les «*gredins et gredines*» de tous horizons, les «*boches et les bochesses*», les «*semi-letttons*». Il a peint un tableau de l'effondrement du Reich, des souffrances endurées par le peuple allemand, alors que, dans ce pays en déliquescence, tout devient grotesque.

Ce texte a quelque chose d'intégralement désespéré, car, dans le monde décrit, personne ne croit plus en personne, personne ne croit plus en rien. Une lumière crue est portée sur la nature humaine, ses ressources insoupçonnées, comme sa cruauté et sa médiocrité. Le livre est une dénonciation de l'injustice qui règne partout et tout le temps, qui fait que ce sont toujours les petits qui subissent, pendant que les puissants continuent de mener grand train, même sous les bombes, même au milieu du chaos, jusqu'à l'absurde.

Mais apparaît aussi, et c'est le thème principal du livre, la persistance de l'instinct de survie, de l'espoir qui ne veut pas disparaître tout-à-fait, ou la force de l'habitude, ou même le déni pur et simple, Céline montrant comment, face au chaos, à la douleur, aux drames, à la perte totale de repères, l'être

humain, alors qu'il est persuadé que c'est la fin, et que personne n'y échappera, est capable de s'habituer à tout, de s'accommoder tant bien que mal de toutes les situations, de chercher constamment à tirer parti de ce qui peut l'être, de continuer malgré tout à essayer de maintenir ce qui ne tient plus debout, ou à recréer de nouveaux repères dans un environnement devenu très précaire. Même s'il se plaint ici et là du sort qu'on lui avait réservé après la guerre (ce qui était quand même osé de sa part, quand on connaît ses prises de position !), Céline se fit moins présent que dans la plupart de ses autres écrits, s'épanchant moins qu'à l'accoutumée sur ce qu'il pensait ou ressentait face aux choses, aux êtres et aux situations qu'il rencontrait, n'exprimant globalement, à l'égard des personnages qu'il côtoya, qu'ils soient admirables ou effrayants, ni empathie particulière, ni hostilité, ni indifférence, tout juste un sentiment général de gâchis, se contentant de décrire, parfois avec une pointe d'ironie plus ou moins mordante ou amère.

En ce qui concerne le style, il poursuivit dans la même veine que "*D'un château l'autre*", montrant toujours beaucoup de verve mais une verve plus apaisée, un ton plus réaliste, plus descriptif et factuel, en recourant beaucoup moins aux exagérations, aux hyperboles, aux envolées lyriques, aux accès de véhémence, s'en tenant à une tonalité générale plutôt douce-amère, désabusée, même si l'humour, l'ironie ne sont jamais loin. Cependant, le texte est encore haché, ce qui crée une tension qui serait difficile à supporter si un vocabulaire étonnamment savoureux n'arrondissait les angles. Même si Céline avait tendance au radotage, cela ne nuit jamais au mouvement; au contraire, cela le souligne en le rythmant.

En 1960, Gallimard fit paraître le livre dans la "Collection blanche" en tirant à 14 200 exemplaires. Cette première édition comprenait à la fin une carte géographique sommaire en double page ainsi qu'une bande annonce portant les mots : "Honni soit...". Il fut bien accueilli. Henri Mondor écrivit à Céline : «Tout, de votre génie lyrique et de votre art scrupuleux, me paraît revenu».

Cependant, quelques semaines seulement après cette publication, "*Nord*" fut retiré des librairies. En effet, Céline avait laissé dans son manuscrit les noms propres des personnes côtoyées durant son exil car, à cette date, l'effondrement de l'Allemagne étant loin, il paraissait improbable de voir surgir quelque ayant-droit ; or, quelques semaines seulement après la publication, Mme Asta S., qui s'était reconnue dans le personnage d'*Isis*, et s'estimait diffamée parce que Céline l'avait présentée comme la fille illégitime d'un père qui aurait abandonné sa mère, et lui avait prêté des amants, demanda aux "Éditions Gallimard" que la diffusion du roman soit interrompue. Après une double condamnation judiciaire de Gallimard et des héritiers de l'écrivain, une nouvelle édition dite «définitive», amputée aussi de la carte, fut donc publiée en octobre 1964, dans laquelle les noms propres avaient été remplacés. Là-dessus, le docteur H. qui se reconnaissait dans le personnage de «*Harras*» tenta lui aussi une action en justice en novembre 1964.

Le 1^{er} juin 1959, l'émission de télévision "En français dans le texte" devait présenter un long entretien de Louis Pauwels avec Céline, à son domicile de Meudon, avec perroquets, chiens-loups, broussailles. L'écrivain joua en virtuose son numéro de brave type tout modeste arrimé à son labeur, affublé comme un berger dans la dèche de paletots superposés, d'un foulard noué bas, d'un pantalon de toile grossière. On le voyait au milieu de ses paperasses (tenues par des pinces à linge), assis devant des planches anatomiques pour rappeler qu'il était toujours médecin. Il parla de ses parents, de son enfance et de ses études, présenta son bureau, répondit aux questions en évoquant : la joie, Dieu, les autres, l'avenir, les écrivains, la mort... Il déclara en particulier : «*J'ai cessé d'être un écrivain pour devenir un chroniqueur, alors j'ai mis ma peau sur la table, parce que, n'oubliez pas une chose, c'est que la vraie inspiratrice, c'est la mort. Si vous ne mettez pas votre peau sur la table, vous n'avez rien ! Il faut payer ! Des histoires, y'en a plein les rues, tout le monde a une histoire, n'est-ce pas, mais un style... c'est rare un style, Monsieur. Un, deux... trois par génération... [...] J'avais la vocation médicale, [à cause de] la souffrance de l'homme. J'me dis, si il souffre, il va être encore plus méchant qu'il n'est d'habitude, et il va chercher à se venger. Une prison est une chose distinguée, parce que l'homme y souffre, alors que la fête à Neuilly est vulgaire, parce que l'homme s'y réjouit, c'est ainsi la condition humaine...*» Cependant, l'émission fut interdite en raison de ses options politiques passées.

Dans une lettre du 9 juin, répondant à Henri Mondor, il lui écrivit en particulier : «*La tradition veut qu'au début était le verbe : je dis non ! au début était l'émotion ! L'amibe qu'on effleure ne parle pas, elle se rétracte, elle est émue... [...] La toute petite nouveauté du "Voyage" est peut-être cette façon de retrouver l'émotion du langage parlé à travers l'écrit.*»

Comme dans sa préface pour l'édition d'œuvres de Céline dans la "Bibliothèque de la Pléiade", Henri Mondor avait largement cité la correspondance qu'il avait avec lui, il s'en montra pleinement satisfait dans une lettre de janvier 1960 : «*Votre présentation est absolument parfaite et me comble d'honneurs et de bonheur ! Si j'osais, je la ferais encadrer et la porterais en attestation sur la poitrine, selon la coutume des vétérans d'autrefois et aveugles du Pont des Arts, je ne dirais plus rien, je la ferais lire à tous, et tendrais la coquille.*»

Cependant, si cette préface avait été livrée à Gallimard et si elle avait plu, il manifesta de nouvelles angoisses et de nouvelles colères, car il voyait «sa» Pléiade «renvoyée aux Calendes». On prétextait un surcroît de travail chez l'imprimeur. Il fut repris par sa paranoïa : «*Je crois qu'il s'agit surtout de jaloussies dans la maison... Nous n'avons que faire de parutions posthumes !*»

À cette époque, il fit la connaissance d'un cardiologue juif, le docteur Robert Brami, qui était son voisin à Meudon, et qui diagnostiqua chez lui une fracture du rocher (os temporal) qui aurait été à l'origine de ses névralgies et de ses troubles de l'équilibre.

Après avoir lu un article de "Rivarol" qui avait faussement conclu d'une étude allemande à l'inexistence des chambres à gaz, Céline renoua avec Hermann Bickler pour lui demander confirmation.

En juin, il eut un entretien avec Claude Sarraute qui parut dans "Le monde" où il déclara : «*La chute de Stalingrad c'est la fin de l'Europe. Il y a eu un cataclysme. L'épicentre c'était Stalingrad. Là on peut dire que c'était fini et bien fini, la civilisation des Blancs. Alors tout ça, ça a fait du bruit, des bouillonnements, des fusées, des cataractes. J'étais dedans... j'en ai profité. J'ai utilisé cette matière, je la vends. Évidemment je me suis mêlé d'histoires, les histoires juives, qui ne me regardaient pas, je n'avais rien à en faire. Je les ai quand même racontées... à ma manière.*»

Il correspondit avec le cinéaste Claude Autant-Lara en vue d'une adaptation de "Voyage au bout de la nuit". Mais, devant ses tergiversations, il écrivit à Roger Nimier : «*Il se dégonfle pour des motifs pas très concluants.*»

Il entama la rédaction d'un roman qui était alors intitulé "Colin-Maillard" mais allait devenir "Rigodon", dernier volet de la "trilogie allemande".

À un journaliste qui lui demandait ce qu'il pensait des Français, il répondit : «*Je n'attends qu'une seule chose, que leur sang coule dans un caniveau.*» Le journaliste fut horrifié, mais, en le raccompagnant, Lucette lui demanda : «*Vous ne vous êtes pas aperçu qu'il se foutait de vous ?*»

Le 14 septembre 1960, il posta sa dernière lettre à Marie Canavaggia pour lui signaler que son premier volume dans la "Bibliothèque de la Pléiade" était sous presse ; mais il n'allait pas le voir en librairie.

En décembre, il se plaignit encore : «*Les Gallimard tergiversent. Ils doivent attendre que je clabote pour vraiment ne plus courir aucun risque.*»

En 1961, lors d'une interview télévisée, un journaliste lui demanda quelle serait sa dernière pensée s'il devait mourir à l'instant, et il répondit : «*Au revoir et merci, ça va... Ça suffit. Je ne vous veux aucun mal, mais vous vous occupez bien de vous-même, moi je suis trop occupé. J'ai manqué d'égoïsme, c'est assez rare ; parce que le monde en est plein.*»

Sentant l'approche de la mort, il travailla sans relâche à son roman pour, le 30 juin 1961, achever une seconde version de "Rigodon".

Soutenant longtemps l'exigence vitale chez lui d'une cadence effrénée, il corrigea le roman jusqu'à son épuisement total. On peut considérer que ce livre l'a tué, ses derniers mois d'existence n'ayant été que souffrance, angoisses et douleur.

C'est vraisemblablement des suites d'une athérosclérose cérébrale que, le samedi 1er juillet, à 18 heures, 1961, à l'âge de 67 ans, il mourut, et que Lucette lui ferma les yeux.

Le 4 juillet, il fut enterré discrètement au "Cimetière des Longs-Réages" de Meudon. Devant le caveau provisoire, il n'y eut pas foule autour du cercueil : sa femme, sa fille, et une trentaine de vrais amis dont : Marcel Aymé, Roger Nimier, Robert Poulet, Max Revol, Jean-Roger Caussimon, Lucien

Rebatet, mais aussi Gaston Gallimard, profondément ému ; il n'y eut pas non plus de vibrant discours.

Dans "Paris-Presse" du même jour, Kléber Haedens écrivit la plus belle épitaphe qui pouvait l'honorer : «Depuis ce matin, la voix de Céline écrase les puissances liguées, cette voix formidable que l'on a voulu étouffer sous les cendres et qui va résonner jusqu'à la fin des temps.»

Lucette, étant pressée de le rejoindre, fit graver sur sa tombe, «Lucette Destouches née Almansor, 1912-19...» ; elle n'avait pas prévu de vivre au-delà du XXe siècle car elle allait mourir en 2019 !

On peut tenter ici de relever différents événements concernant Céline et son œuvre survenus après son décès :

En 1962 parurent dans la "Bibliothèque de la Pléiade" : "Voyage au bout de la nuit" et "Mort à crédit". Cette année-là, Robert Chamfleury fit paraître "Céline ne nous a pas trahi".

La suite de "Guignol's band" fut, pour des raisons éditoriales, publiée avec un titre qui n'était pas celui de Céline. Ce fut :

1964
"Le pont de Londres"

Roman de 468 pages

À la fin de "Guignol's band I", le jeune Ferdinand, errant à Londres, toujours inquiet des suites que pourrait avoir l'affaire de Greenwich, avait rencontré un certain Sosthène de Rodiencourt qui l'avait alléché avec de mirifiques promesses. Comme on pouvait s'en douter, il ne les tient pas. Le fameux voyage au Tibet est remis sine die. Au lieu d'aller y amasser une fabuleuse fortune, Sosthène et Ferdinand s'installent chez un colonel à la retraite qui se passionne pour les masques à gaz ; cette passion est encouragée par les autorités qui ont ouvert un concours destiné à primer les inventions valables ; mais il s'agit de travailler d'arrache-pied, d'autant plus que les conditions du concours sont draconiennes : les candidats masqués devront subir différents gaz savamment sélectionnés ; les blessés légers recevront quelques livres en guise de consolation ; les blessés graves recevront une indemnité un peu plus conséquente ; ceux qui sortiront de l'épreuve indemnes seront submergés de commandes ; mais, quant aux morts, c'est tout juste si on les enterrera gratuitement.

Le colonel reproche à Ferdinand de refuser de s'intéresser aux masques et aux gaz, entendant se borner à faire les achats des fournitures nécessaires. De plus, il s'est rendu coupable d'un larcin ; et si, contrairement à ce qu'il craignait, on ne le livre pas à la police, au terrible Matthew, on marque sans ambages qu'on n'a en lui qu'une confiance modérée. Plus grave encore, au cours d'une de ses allées et venues dans Londres, se voyant poursuivi par un des hommes de Cascade, Mille-Pattes, il se débarrasse de lui en le poussant sous le métro !

Par ailleurs, le colonel a une nièce, Virginie, qui est toute jeune (quatorze ans), belle, blonde, musclée, mutine, adorable. Ferdinand tombe éperdument amoureux d'elle, et pour elle (pour aussi le gîte et le couvert, libéralement offerts et d'excellente qualité), il n'hésite pas à rester chez le colonel, malgré ses appréhensions qui sont aussi vives que vagues. Un soir, une sarabande véritablement démoniaque vient l'interrompre alors que, descendu avec elle au jardin, il lui contait fleurette.

Le colonel et Sosthène, ayant voulu essayer leur attirail, ont respiré un gaz qui les a rendu fous : ils transforment le laboratoire en champ de bataille ; ils éparpillent et écrasent avec volupté tout ce qui leur tombe sous la main ; ce qu'ils ne piétinent pas, ils le jettent par la fenêtre. Le lendemain, dégrisés, ils décident courageusement de repartir de zéro.

Un jour, Ferdinand et Virginie sont chargés, nantis d'une somme d'argent appropriée, de faire la tournée des fournisseurs. Mais, approchant du quartier de Cascade, il retrouve d'anciennes connaissances ; c'est d'abord la prostituée Bigoudi qui s'entiche de Virginie ; puis c'est Mille-Pattes qui, à l'état de cadavre évanescant mais dégageant une odeur pestilentielle, les entraîne dans un restaurant luxueux puis dans une boîte de nuit, le «Touit-Touit Club», où se déchaîne un jazz

frénétique, ce qui conduit Ferdinand à assouvir enfin le désir que lui inspire Virginie ! Ce n'est que l'aube venue qu'ils rentrent, épuisés et les mains vides. La nièce reçoit, devant les domestiques assemblés, une magistrale fessée. Ferdinand n'ose plus l'approcher, lui parler ; il n'ose même plus la regarder parce que la tristesse qu'il lit sur son visage le désole.

Si, du matin à minuit, Sosthène et le colonel utilisent avec ardeur le nouveau matériel qu'ils se sont procuré, ne paraissant qu'aux repas, le Français, à mesure qu'il voit se rapprocher la date fatidique, est gagné par un découragement de plus en plus profond. Étant initié à des cultes hindous, lors des nuits où il n'est pas trop fatigué, il s'acharne à exécuter des danses sacrées pour inciter un des dieux à venir en lui ; il tente de les séduire les uns après les autres, mais tous restent sourds ; soudain, il entends un ; mais il hésite sur ce qu'il faire avec lui ; finalement, il danse en pleine rue, aux abords de Trafalgar Square, étant sûr que la foule allait le suivre, l'acclamer, le porter au pouvoir ; en fait, il n'arrive qu'à provoquer un embouteillage monstrueux, et à déchaîner les rires et les cris d'abord, attirer la police ensuite. Le visage tuméfié, la jambe raide, il rentre piteusement chez le colonel, soutenu par Ferdinand qu'une mauvaise surprise attend : Virginie lui apprend qu'elle est enceinte.

Sur ces entrefaites, le colonel disparaît, et les jours passent sans qu'il donne signe de vie. Ferdinand décide alors de fuir au loin, emmenant Sosthène et Virginie ; venu dans le café d'un certain Prospero, il parvient à extorquer de celui-ci l'indication d'un voilier en partance pour La Plata ; il entre en pourparlers avec le capitaine qui n'accepte de ne prendre que lui, à titre de cuisinier, ne voulant ni du «old gaga» ni de la «young girl». Ferdinand a trop envie de partir pour que des scrupules l'arrêtent.

Cependant, de retour chez Prospero, on lui annonce qu'on veut célébrer la Saint-Ferdinand. Et, tandis que la ville subit des bombardements par zeppelins, il voit venir la bande de prostituées avec Cascade, ainsi que Borokom et Clodowitz dont le cadeau est le corps de Van Claben qui, étant la seule pièce à conviction de son crime, est jeté dans le fleuve.

Après une nuit d'orgie, le trio, à petites étapes, regagne la confortable demeure du colonel, en passant par le Pont de Londres !

Commentaire

Ce roman fait suite à "Guignol's band", et, finalement, conclut l'histoire.

Le récit de l'entreprise du colonel et de Sosthène est dépassé par l'exaltation de l'amour de Ferdinand pour Virginie ; par la véritable épopee qu'est, dans un chapitre démesurément long, la pérégrination à travers Londres des deux jeunes gens et de l'inquiétant Mille-Pattes ; surtout par l'hymne célébrant le fleuve, le port, les voiliers.

De nouveau, le délire verbal le dispute au délire tout court ; cependant, le torrent encore prodigieux du lyrisme de Céline, de ses inventions, de ses explosions, de sa fureur, employés au simple déroulement d'une intrigue, donnent l'impression d'une énorme machine qui patine, s'emballe, ronfle en vain. Nous remarquons des tics d'écriture, des mots inlassablement répétés.

Cependant, on trouve aussi dans ce livre un mélange particulièrement heureux de connaissance désabusée des êtres humains et de fraîcheur. Sauf Virginie, qui allie, à l'innocence de l'insouciance, une enfantine et miraculeuse douceur, tous les personnages se montrent égoïstes, mais plutôt par faiblesse que par méchanceté. La dureté de la vie, si elle ne l'excuse pas, explique cette faiblesse. Céline la comprend trop bien pour la blâmer. Veules, mous, inconscients, emportés, grotesques, ces piteux personnages cherchent, comme ils le peuvent, à survivre, à se procurer un peu de tranquillité et de joie.

Ce livre long et exigeant a découragé nombre de ses lecteurs qui l'ont quitté avant d'arriver à son terme. Réduit de moitié, il serait un chef-d'œuvre. Il est regrettable que Céline ait trop cédé à sa verve, car toutes les scènes gagneraient à être écourtées. Si elles avaient moins prolongées, on apprécierait encore plus sa truculence, sa gouaille, l'inimitable saveur de son langage.

Ayant, en 1944, quitté Paris précipitamment, il perdit le manuscrit qu'il crut détruit, et qui n'allait être publié qu'après sa mort, grâce à Robert Poulet.

De 1966 à 1969, l'éditeur André Balland publia les "Œuvres" de Céline, un ensemble de cinq volumes qui ne contient pas la correspondance ni aucun des pamphlets. Cette édition de luxe, préfacée par Marcel Aymé, a été annotée par Jean A. Ducourneau, illustrée par Claude Bogratchew. On y trouve une biographie de Céline, une présentation historique et bibliographique de chaque œuvre, ainsi que les variantes imprimées, un dossier de presse pour "Voyage au bout de nuit" et "Mort à crédit" ; le tome 5 inclut "Nord" et :

1969
"Rigodon"

Roman de 310 pages

Les quarante premières pages montrent encore Céline à Meudon, en 1960. Il se défend contre l'indiscrétion des journalistes désireux de rencontrer «le Maître» qui leur donne des entretiens (dont un avec le critique Robert Poulet) avant de, vieil atrabilaire au milieu de ses bêtes, les renvoyer sans ménagement, vitupérant leur sottise. Il n'arrive pas à se consacrer à ce livre qu'il doit écrire, par besoin d'argent plus que par goût, prétend-il !

Cependant, il en vient tout de même à parler des pérégrinations en Allemagne, pendant vingt et un jours, de ce quatuor de fugitifs : «Ferdine» pathétique et goguenard, boitant sur ses deux cannes, disposant de «quatre ampoules de cyanure» ; sa femme, «Lili», alerte et courageuse ; «La Vigue» [le comédien Le Vigan], pleureur et pas sûr, et, dans une musette, son chat, Bébert, philosophe et gourmand. Il les fait repartir d'où "Nord" les avait laissés, à Zornhof, au nord de Berlin. Il raconte : «Nous nous sauvions comme des rats.» Obstinés à survivre, ils se lancèrent dans un périple hasardeux à travers des villes détruites et des gares bombardées, ravagées et désertées. Les trains étaient en piteux état. L'Allemagne nazie était en décomposition, plus que jamais au bord du gouffre ; mais un semblant de bureaucratie persistait, par simple souci de maintenir la routine. De plus, on était en novembre ; il faisait froid, il neigeait.

Ferdinand voulant récupérer son or enterré dans le jardin d'une amie danseuse à Copenhague, ils firent une première tentative du côté de la frontière danoise, gagnèrent Rostock par un «train de marée» qui emmenait aussi un groupe de lépreux devant rejoindre un dispensaire, bien que plus personne ne savait exactement où il se trouvait.

Au retour de cette escapade, ils furent à nouveau à Zornhof, où Harras [voir "Nord"] apprit à Ferdine que le gouvernement de Vichy venait se réfugier dans le Sud, à Sigmaringen, et qu'il serait bon qu'ils s'y rendent. Ils prirent d'urgence le train pour Ulm, passant par Berlin et Leipzig. À Ulm, ils tombèrent sur un étrange capitaine de pompiers un peu fou, comme le leur indique une certaine Hilda ; ils apprirent qu'étaient célébrées à la cathédrale les funérailles de Rommel. Ils gagnèrent Sigmaringen, où ils tombèrent sur Restif et Raumnitz [voir "D'un château l'autre"] qui indiqua à «La Vigue» qu'il pouvait «partir au Sud» ; alors, prenant «sa pose Christ», il confessa à Ferdine et Lili qu'il avait demandé à Harras de pouvoir partir seul à Rome, en leur laissant son chat, Bébert. Le couple monta dans «un train "stratégique spécial"» avec «Restif et tout son commando», allant à Oddort, près de Hanovre. À cet endroit, Restif fit rencontrer à Ferdine le général Svaboda, un homme des Balkans à la «dégaine méphisto de choc» mais parlant avec «l'accent russe» ; or il avait «servi longtemps chez les Russes», et était décidé à les arrêter à Hanovre ; mais les hommes de Restif le tuèrent. Aussi Ferdine et Lili lui faussèrent-ils compagnie, suivant des «gens allemands?... moldaves?... chinois?» alors que la gare était incendiée par un «Messerschmidt» [avion de chasse allemand]. Ils rencontrèrent un maraudeur qui leur offrit du chocolat récupéré sur le corps d'un aviateur anglais. Ils marchèrent vers Hanovre, rencontrant d'autres errants qui «voulaient aller à Hambourg», ce qu'ils décidèrent de faire aussi. Mais il fallait «traverser Hanovre» qui avait subi «une conflagration que l'Apocalypse en sort» sous les coups des «forteresses» [les "Boeing B-17 Flying Fortress"], les bombardiers les plus connus de la Seconde Guerre mondiale et surtout ceux qui ont largué le plus gros tonnage de bombes tout au long du conflit].... Ils rencontrèrent des Anglais qui avaient enseigné leur langue à Brunswick, trois femmes qui devaient traverser Hanovre avec un paralysé que, les aidant, ils parvinrent à pousser

dans un chariot. Surtout, ils rencontrèrent un vieil Italien, Felipe, qui, travaillant à Brandebourg, cherchait désespérément à rejoindre son patron, et qui, malgré les circonstances, était affolé par son retard. Or, bientôt, tombèrent des bombes sous «une vraie pleine lune d'opéra» ! Avec Felipe, ils purent prendre un train «Hanovre-Hambourg», «une loco au coke, attelée à [...] quinze [...] fourgons démantibulés» remplis d'un matériel mystérieux. Ferdine, ayant «pris un coup entre cervelet et je dirais mastoïde», sentait «une coagulation», et souffrait aussi de son «paludisme» [voir "Voyage au bout de la nuit"]. En route, ils virent «une locomotive à l'envers» à la suite d'«une explosion, je dirais volcanique», rencontrèrent une «Odile Pomaré» aux beaux «atours» mais «décharnée», qui, «agrégée d'allemand», avait été «lectrice à l'Université» de Breslau, voyageait avec des «enfants plutôt mongoliens d'aspect» dont certains étaient morts en route, de la rougeole, et qu'elle leur «refila» alors que le train arriva à Hambourg, «ville en compote», «tas de décombres», où «c'était fini», «le phosphore liquide a mis le feu au bitume» ; mais où ils durent s'occuper des «crétins d'asile» qui avaient faim alors qu'ils n'avaient «rien à leur donner». Ferdine partit cependant à la recherche de «lait condensé». À son retour, «les mômes» avaient disparu, et, guidés par Bébert, il leur fallut les chercher dans «une géante cloche en glaise fragile» où ils trouvèrent «une épicerie !» remplie de «boules, saucissons, et boîtes de lait [...] des confitures [...] et des bouteilles». Mais, d'en haut, on les prévint d'une attaque de «la R.A.F.», et ils remontèrent sur leur train qui partit vers le nord. Il était proche du canal «mer du Nord-Kiel» quand «brang ! proum ! ça éclate énorme», «une arrivée de "forteresses" pour détruire le pont» sur lequel on s'engagea quand même. On put donc traverser le Schleswig, et allait se présenter la frontière danoise de Flensburg. Ferdine avait «six millions de francs là-haut», au Danemark. Pour pouvoir passer, il eut l'idée de sortir son brassard de la «Défense passive de Bezons». Il avisa «un train de la Croix-Rouge suédoise» «bourré d'enfants» auxquels il pensa pouvoir rejoindre les siens. Or Lili tomba alors «sous le train» qui s'arrêta ; et elle fut sauvée. Ferdine prétendit avoir été «prisonnier, médecin dans un camp» ; affirma que les enfants étaient suédois ; que leurs papiers à tous avaient brûlé à Hambourg ; il pense qu'il paraissait convaincant parce qu'il parlait anglais. Ils eurent alors droit à «une féerie de boustifflé». Le train s'ébranla vers le Nord, traversant un pays où ils percevaient «cette sorte d'atmosphère de paix». Ils descendirent à Copenhague tandis que le train continuait vers la Suède. Ils furent conduits à l'Hôtel d'Angleterre. Mais Ferdine annonce qu'il allait subir «écorcherie à vif, premier temps... second temps, lardé à la broche et aux petits oignons, piment, au petit feu», être tenu «deux ans» en prison.

Commentaire

Le mot «rigodon» du titre (plus habituellement écrit «rigaudon»), peu fréquent dans la littérature française mais qui revient dans l'œuvre de Céline avec une constance et une abondance remarquables (ici, on lit en particulier, au sujet d'explosions : «le genre de rigodon que c'était !» [p.256] - «le rigodon qu'est tout» [p.315]) désigne un pas de contredanse qui sert de conclusion à la plupart des déplacements des danseurs, et termine en point d'orgue le phrasé musical. Ainsi, Céline marqua bien qu'il terminait son rappel des souvenirs de ses pérégrinations en Allemagne ; que le livre étant en effet la troisième et dernière partie de ce qu'on a appelé "la trilogie allemande". Pourtant, à la fin, le lecteur demeure dans l'état d'attente avide où l'on se trouve quand un épisode de roman-feuilleton est interrompu au moment critique.

Céline, se définissant comme «chroniqueur des grands guignols», insiste sur sa volonté de donner un témoignage véridique : «Je vous raconte comme ça s'est passé» (p.235) - «Je me souviens très exactement... et je n'ai pris aucune note, vous pensez !» (p.245) - «Je voudrais pas qu'on croie que cette chronique est qu'un tissu de billevesées» (p.262) - «Je vous donne ces détails que vous pensez pas que j'invente» (p.267). Indiquant que, depuis qu'il avait reçu une brique sur la tête en passant par Hanovre en flammes, son cerveau lui jouait de mauvais tours, et qu'il perdait le fil, il prétendit s'excuser auprès du lecteur des constantes interruptions du récit : «Je divague, je vais vous perdre [...] au lieu de chroniquer en ordre je sais plus où j'en suis» (p.290) - «Eh là ! je vous sème ! ô hideux ravages !... la jeunesse déconne, la vieillesse rabâche... débrouillez-vous !» (p.300-301).

En effet, le texte fait des allers et retours fréquents entre :

- Les événements vécus lors des vingt et un jours que dura ce périple à travers l'Allemagne en perdition (d'où les descriptions poignantes, les tableaux hallucinants de bombardements, d'hécatombes, de villes incendiées, de décombres, de trains tourneboulés, de gens hébétés par l'enfer qui leur tombait dessus, qui donnent la mesure du cataclysme qui s'était abattu sur le pays).
- Les souvenirs de Céline qui lui «viennent comme cheveux sur la soupe», p.227), dont il put dire : «*Dans cette Sargasse des souvenirs je trouve de tout*» (p.192).
- Ce qu'il percevait au moment où il écrivait : ainsi, fit-il mention de la musique qu'il entendait chez lui, à Meudon, venant de l'étage du dessus où il y avait des danseuses (p.176), ou du coup de téléphone de «*la N.R.F.*», de Nimier (p.191).
- Ses sempiternelles plaintes sur les critiques qu'il recevait de toute part ; sur sa maison d'édition ; sur les autres écrivains (ceux qui l'attaquaient comme Sartre qui est aimablement surnommé "*le tænia*" [p.133, 210, 214, 215, 216] et même ceux qui l'encensaient («*Son Barjavel, oh, là ! là ! aussi pourri que lui ! à la fosse avec !*») ; sur les visiteurs intempestifs et ses entretiens délirants (ils ont quelque chose de molièresque) avec les journalistes ; sur son incarcération au Danemark.
- Ses réflexions sur sa vie en général, où s'affirme l'obstination à survivre, à ne pas s'avouer vaincu ; ses conseils aux lecteurs (p.198-199) ; son point de vue sur les événements actuels ; sa conviction que la guerre n'était que le banal divertissement de peuples qui s'ennuient, la tragi-comédie de leur inconscience revêtant une dimension cosmique ; sa prévision de l'évolution de l'être humain. Le thème racial, qu'il avait mis en veilleuse depuis ses pamphlets, refit son apparition : «*Il n'y aura plus de blancs, l'an 2000 [...] place aux janissaires, aux Balubas parfaits racistes, aux cadres fellagas... aux voltigeurs viets décapiteurs cent pour cent... en eux est le Pouvoir*» (p. 297) ; il imagina un avenir catastrophique : «*L'avenir est aux Balubas hacheurs bâffreurs, goinfreurs de trains... trains complets, voyageurs, cheminots et bébés ! tout ! quand ils seront tous motorisés et l'atome en plus, vous allez voir...*» (p.223) - «*Demain la France sera toute jaune par les seuls effets des mariages*» (p.233) - «*Dans mille ans encore tous les blancs, tous, devenus bien jaunes*» (p.252) - «*Tout jaune vous serez, vous êtes déjà, et merde ça boume !... et noirs en sus ! le blanc n'a jamais été que "fond de teint"*» (p.265) - «*Les Chinois à Brest, les blancs au pousse-pousse, pas tirés ! dans les brancards !... que toute cette Gaule et toute l'Europe, les yites [les juifs] avec, changent de couleur, qu'ils ont bien fait assez chier le monde ! ... elle et son sang bleu, prétentieux, christianémique !*» (p.304) » - «*Il en viendra d'autres ! bien d'autres d'à travers les steppes ... de ces hordes ! ... kirghizes, moldo-finnois, balto-ruthènes, teutons... vous les verrez à Pantin, à la porte que vous connaissez, accueillis je ne vous dis que ça par de ces foules ! hurlantes au pinard, au bonheur, à la liberté !*» (p.318) - «*Les Chinois, ils iront pas plus loin que Cognac ! il finira tout saoul heureux, dans les caves, le fameux péril jaune ! encore Cognac est bien loin... milliards par milliards ils auront déjà eu leur compte en passant par où vous savez... Reims... Épernay... de ces profondeurs pétillantes que plus rien existe...*» (p.319), mots sur lesquels se termine le livre ! Pourtant, si Céline injurie encore les juifs, on lit aussi : «*Je dis que ce pays d'Israël est bien une vraie patrie d'accueil et que la mienne est toute charognerie*» (p.301-302). Sachant qu'il est mort quelques heures après avoir mis la touche finale à son texte, on est bien tenté d'y voir une sorte de testament, dans lequel, toujours en proie à son sentiment de persécution, il réaffirma ses convictions, persuadé d'avoir raison, envers et contre tous. Signalons que la «*pose Christ*» (p.140, 139) de Le Vigan est celle qu'il avait prise en tenant le rôle du Christ dans "Golgotha" (1935), film de Julien Duvivier.

Le récit est constamment enfiévré, marqué des points d'exclamation et des points de suspension devenus habituels chez Céline qui, au passage, affirme : «*Plein de style que je suis ! que oui ! et pire ! ... bien plus ! que je les rendrai tous illisibles !... tous les autres ! flétrides impuissants ! pourris de prix et manifesses ! que je peux comploter bien tranquille, l'époque est à moi ! je suis le bénî des Lettres ! qui m'imité pas existe pas !*» (p.217). À côté d'un festival de mots d'argot, de mots déformés et de néologismes, on constate aussi les mauvais emplois du mot «*avatar*» (p.196, 197, 263) à la place d'*«avanie»* et, sous l'influence de l'allemand (dont le texte est évidemment truffé), ceux du mot «*plate-forme*» à la place de «*quai*» de gare, même s'il indiqua «*un quai, une plate-forme*» (p.147).

François Gibault, qui travailla sur le manuscrit (avec «l'extrême patience et l'intégrité» dont Lucette Destouches le remercia), signala : «Deux versions successives de "Rigodon" témoignent du labeur

de Céline, car il n'y a pas de page et peut-être de ligne qui n'ait fait l'objet de rature ; un mot remplace un autre, puis un troisième, et finalement remplacé par le premier ; puis toute la phrase est révisée, replâtrée, reprise ; c'est un ravaudage de tous les instants qui montre s'il en était besoin que Céline avait un tel souci du style qu'il ne laissait sa phrase en repos qu'après s'être assuré que le lecteur pouvait désormais croire qu'elle n'avait pas été écrite mais dite... et du premier jet.»
Céline dédicaça son livre «aux animaux» !

En 1965, "Les cahiers de l'Herne" consacrèrent un numéro à Céline. Dans l'article intitulé "Céline pilote", Jean Dubuffet écrivit : «Je tiens Céline pour un génial inventeur, un poète [...] d'ampleur considérable, pas seulement à mes yeux le plus important de notre temps mais des plusieurs siècles qui forment les temps modernes, une des plus grandes charnières de l'histoire de l'écrire. Que ce ne soit pas apparu d'emblée aux intellectuels contemporains, pas tout au moins de manière suffisante pour imposer silence à leurs ressentiments et mauvaises chicanes, qu'ils aient fait bloc avec un si parfait ensemble pour dénigrer une création monumentale et la transporter sur un misérable terrain politique est un phénomène pas croyable.»

La même année, on publia "**Carnets du cuirassier Destouches**", son journal intime qui allait être republié en 1970 en appendice du roman "Casse-pipe".

La même année encore, dans un article de la revue "Arts", Julien Gracq porta ce jugement : «Il y a dans Céline un homme qui s'est mis en marche derrière son clairon. J'ai le sentiment que ses dons exceptionnels de vociférateur, auxquels il était incapable de résister, l'entraînèrent inflexiblement vers les thèmes à haute teneur de risque, les thèmes paniques, obsidionaux, frénétiques, parmi lesquels l'antisémitisme, électivement, était fait pour l'aspirer. Le drame que peuvent faire naître chez un artiste les exigences de l'instrument qu'il a reçu en don [...] a dû se jouer ici dans toute son ampleur. Quiconque a reçu en cadeau, pour son malheur, la flûte du preneur de rats, on l'empêchera difficilement de mener les enfants à la rivière.»

En 1966, Dominique de Roux publia "La mort de L.-F. Céline" en déclarant : «Ce livre n'est pas un essai critique. [...] J'ai choisi de présenter Louis-Ferdinand Céline, Docteur Destouches, en empiétant sur le problème de la Littérature aujourd'hui, puisqu'il fut tué par ses confrères, par cette confrérie de petites gens ligués ensemble (à chaque époque) pour se prouver du talent et chasser l'homme libre, l'écrivain debout, celui qui finit au cachot en fin de compte par refus d'appartenir à quiconque.» Son livre est une méditation fulgurante sur Céline, un homme «fou comme Luther et Rembrandt». Autour du cadavre de l'écrivain, il fit planer une époque, une atmosphère, une écriture, tout un monde qui, lui aussi, a été recouvert de terre. Reprenant la vie de Céline et l'œuvre qu'elle féconde, il considéra que «la bureaucratie littéraire a bousillé les nerfs du poète» ; il se permit d'audacieuses comparaisons : «Meudon, c'est Yuste de l'empereur moine selon la règle hiéronymite» [Charles-Quint !].

Le 26 juin 1966, fut diffusé par la R.T.S., un documentaire intitulé "Céline vu par Guillemin", où celui-ci, un grand admirateur de l'écrivain, affirma que, pendant la guerre, il n'avait jamais collaboré.

En 1968, "Les cahiers de l'Herne" consacrèrent un autre numéro à Céline.

En 1968, A . Genestre publia "Étude du vocabulaire des romans de Louis-Ferdinand Céline".

En 1969, Milton Hindus publia "Louis-Ferdinand Céline tel que je l'ai vu".

La même année, Henri Mahé publia "La brinquebale avec Céline", livre de souvenirs qui fut salué comme un témoignage unique vibrant de camaraderie, ainsi qu'un exercice d'éloquence argotique.

Le 18 mai 1969, pour percer le mystère Céline, Michel Polac, dans l'émission "D'un Céline l'autre", vint voir Lucette Destouches, interrogea aussi Gen Paul en son atelier, s'entretint avec Michel Vianey et Dominique de Roux.

Le 15 février 1970, à l'émission "L'invité du dimanche", le dialoguiste Michel Audiard, amateur éclairé lui aussi du phrasé populaire, déclara : «Le père Céline, on lui doit tout. Sans lui, aucun auteur actuel n'écrirait, ou alors comme Duhamel. Mais là-dessus, personne ne moufte jamais. On n'admet pas.»

En 1972, J. Morand publia "Les idées politiques de Louis-Ferdinand Céline".

En 1973, Frédéric Vitoux publia "Louis-Ferdinand Céline. Misère et parole", une thèse où il indiqua : «À ce moment-là, nous étions à la fin des années 1960. Céline était mort quelques années auparavant. Il était alors un écrivain maudit. On ne parlait pas de Céline. Il y avait donc un terrain vierge formidable pour moi.»

En 1973, André Smith publia "La nuit de Louis-Ferdinand Céline" où il établit que, avec un constant désarroi, il avait vu les choses d'une certaine façon et n'avait pas dévié devant la réalité qu'il percevait, celle de l'impuissance de l'être contemporain soumis au matérialisme, rempart de l'exploitation.

En 1974 parut, dans la "Bibliothèque de la Pléiade", "**Romans, tome II**", édition qui comprend notamment l'intégralité de la trilogie et une préface d'Henri Godard, ancien normalien, agrégé de Lettres, spécialiste du roman français du XXe siècle, qui, après avoir enseigné à Harvard et à Stanford, devint professeur à la Sorbonne, et est l'universitaire qui connaît le mieux l'œuvre de Céline.

En 1976, Frédéric Vitoux fut le biographe du chat Bébert que, en 1932, Le Vigan avait acheté au rayon des animaux du magasin "La Samaritaine" ; qu'il emmena avec lui en Allemagne ; qu'il laissa à Céline et Lucette ; qui fut leur compagnon de voyage à travers l'Allemagne en flammes, connaissant l'hôpital, la prison, l'exil ; qui allait ainsi devenir le chat le plus célèbre de la littérature française contemporaine ; qui mourut à Meudon en 1952 à l'âge de vingt ans.

En 1976, J.-P. Dauphin publia "Les critiques de notre temps et Céline".

En septembre 1975, un colloque rassembla à Oxford une quarantaine d'universitaires venus de dix pays. Et fut alors créée, par Jean-Pierre Dauphin, avec, comme président d'honneur, le prix Nobel André Lwoff, une "Société des études céliniennes".

En 1977, François Gibault, l'avocat de Lucette Destouches, commença une biographie : "Céline 1. Le temps des espérances : 1894-1932", continuée en 1981 avec "Céline 2. Délires et persécutions : 1932-1944" ; terminée en 1985 avec "Céline 3. Cavalier de l'Apocalypse : 1944-1961". En mille pages, il retraca jour après jour, œuvre après œuvre, la vie de Céline. Avec une très grande clarté, une parfaite objectivité, une extrême précision et un sens éclairant des mises en perspective (historique, littéraire, idéologique), il n'omit rien des ombres d'une vie entamée au galop, et qui devint trop vite une longue saison en enfer. Loin des anachronismes et des jugements rétrospectifs qui tordent l'Histoire et la réalité, il mit en évidence les complexités et les contradictions d'un homme qui a poussé jusqu'aux extrémités les travers de sa condition. Il dévoila aussi les événements, les lieux et les rencontres qui ont nourri son œuvre. Il exprima son admiration pour un style et un sens de l'humour qui semblent avoir raison de tous les désespoirs. L'ouvrage, couronné par l'Académie française et par l'Académie de médecine, reste encore aujourd'hui la source à laquelle il faut aller puiser pour découvrir le monde de Céline.

En 1978, furent publiés "**Lettres et premiers écrits d'Afrique 1916-1917**".

En 1979 fut fondée à Bruxelles par Marc Laudelout "La revue célinienne" qui, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de l'écrivain, en 1981, publia un numéro spécial, comportant de nombreux documents inédits.

En 1979, J.-P. Richard publia "*Nausée de Céline*", en fait, l'éloge d'une écriture qui est une danse qui soulève, une musique qui anime rythmiquement la lourdeur de l'existence, la recherche du sous-sol libidinal où elle trouve son énergie, sa puissance si bouleversante d'émotion, et, finalement, une théorie de l'écriture pulsionnelle.

En 1979, Pierre Monnier évoqua ses souvenirs de Céline dans "*Ferdinand furieux*".

En 1980, Julia Kristeva publia "*Pouvoirs de l'horreur*" où Céline, rôdeur écœuré dans un monde immonde, fut, à côté de Dostoïevski, Lautréamont, Proust, Artaud, désigné comme hyper symptomatique d'une recherche de l'abjection qui est une explosion que Freud a touchée mais peut-être aussi évitée, et que la psychanalyse, si elle veut aller plus loin que sa simple répétition, devrait être de plus en plus pressée d'entendre.

En 1980, Jean Montalbetti consacra une série télé en trois volets de "*Un homme une ville*" à Céline, Philippe Sollers jouant le rôle du guide sur ses traces à Paris, Copenhague et Meudon.

En 1981, Gallimard fit paraître, sous la direction de Henri Godard, une nouvelle édition de ce qui fut désormais le premier tome des romans de Céline dans la "Bibliothèque de la Pléiade".

En 1981, Philippe Muray publia "*Céline*", ouvrage avec lequel il entra en littérature, et qui fut très controversé ; en effet, il considéra que les pamphlets appartenaient de plein droit à l'œuvre, inscrivant l'antisémitisme de l'écrivain, aussi abject soit-il, dans le contexte de l'époque ; il refusa de séparer l'homme de l'écrivain, auquel il reconnut un immense talent ; il déplora la tentation de trier le bon grain de l'ivraie quand on aborde le cas Céline, car, dans son œuvre, horreur et beauté furent indéfectiblement mêlées ; pour lui, Céline est un «effrayant mystère».

En 1982, P. Lainé présenta cette thèse : «*De la débâcle à l'insurrection contre le monde moderne. L'itinéraire de L.F. Céline*».

En 1984, Henri Godard défendit, à Paris IV, une thèse de doctorat d'État sur Céline. Il montra qu'il y a deux Céline, bien sûr contradictoires : le raciste délirant, d'ailleurs inoffensif, et le génie libérateur de la littérature française ; que l'un est irréductible à l'autre, et réciproquement, mais, finalement, le seul qui compte, c'est l'artiste.

En 1984, dans un entretien avec Jean-Pierre Salgas publié dans "La quinzaine littéraire", le romancier juif états-unien Philip Roth déclara : «À vrai dire, en France, mon "Proust", c'est Céline ! Voilà un très grand écrivain. [...] Pour le lire, je dois suspendre ma conscience juive ; mais je le fais parce que l'antisémitisme n'est pas au cœur de ses livres, même "*D'un château l'autre*". Céline est un grand libérateur.»

En 1985, l'historien Philippe Burrin, dans "*La France à l'heure allemande, 1940-1944*", fit remarquer, parlant de Céline : «Ses pamphlets de l'avant-guerre articulaient un racisme cohérent. S'il dénonçait en vrac la gauche, la bourgeoisie, l'Église et l'extrême droite, sans oublier sa tête de Turc, le maréchal Pétain, c'est pour la raison qu'ils ignoraient le problème racial et le rôle belliciste des juifs. La solution ? L'alliance avec l'Allemagne nazie, au nom d'une communauté de race conçue sur les lignes ethnoracistes des séparatistes alsaciens, bretons et flamands. [...] Autant qu'antisémite, il [Céline] est raciste : l'élimination des juifs, désirable, indispensable, n'est pas le tout. Il faut redresser la race française, lui imposer une cure d'abstinence, une mise à l'eau, une rééducation corporelle et physique. [...] Vichy étant pire que tout, et en attendant qu'une nouvelle éducation ait eu le temps de

faire son œuvre, il faut attirer par le "communisme Labiche" ces veaux de Français qui ne pensent qu'à l'argent. Par exemple, en leur distribuant les biens juifs, seul moyen d'éveiller une conscience raciste qui fait désespérément défaut.»

En 1985, dans son ouvrage "*L'anarchisme de droite*", Pascal Ory plaça Céline dans ce courant, qui se caractériserait par une posture anti-démocratique, anticonformiste, ainsi que par son attachement à des thèses antisémites et racistes.

En 1985, Henri Godard publia "*Poétique de Céline*" où il reprit en grande partie sa thèse, et "*Maudits soupirs pour une autre fois*", l'une des versions préliminaires de "*Féerie pour une autre fois*".

En 1987, Maurice Bardèche, normalien, remarquable critique littéraire, mais aussi beau-frère de Robert Brasillach, l'écrivain fusillé en février 1945, publia "*Louis-Ferdinand Céline*". Alors que Céline avait écrit à Paraz le 27 mars 1949 : «*Je suis contre le poteau à Brasillach et la tôle à Bardèche bien sûr ! Mais un chat est un chat - Mais si cela ne peut pas se dire qu'il est un chat il l'est quand même - et Bardèche un con et Brasillach idem.*», Bardèche, pas rancunier, n'épargna rien au Céline affabulateur, fabricant de sa propre légende, jouant double jeu avec ses amis, mais lui reconnut les seuls mérites qui comptent pour un écrivain : un talent écrasant et une œuvre prodigieuse.

En 1988, Jean-Paul Louis publia, en l'annotant, le journal que Céline avait tenu en prison, sous le titre de "*Cahiers de prison*".

En 1988, Frédéric Vitoux publia un monument consacré à son maître : "*La vie de Céline*", où il ne laissa rien de côté : ni l'Histoire, ni la géographie, ni la psychologie, ni les personnages, ni la critique littéraire. Il en résulte un ouvrage passionnant, qui, pour être facile d'accès, n'en est pas moins particulièrement dense. Céline y apparaît comme le plus riche des personnages de roman, pris en tenaille dans son siècle, déchiré par ses contradictions, obsédé par ses désillusions. À chaque épisode de la vie de Céline, Vitoux montra l'aisance de celui qui avait vécu vingt ans avec son sujet.

En 1988, un colloque se tint au "Goldsmith College" de l'université de Londres ; il fut marqué par la communication qu'y fit Alphonse Julliard qui avait retrouvé Elizabeth Craig, compagne de Céline de 1926 à 1933 et dédicataire de "*Voyage au bout de la nuit*".

En 1988, H.-E. Kaminski publia "*Céline en chemise brune ou Le mal du présent*".

En 1988, Henri Godard publia "*Les manuscrits de Céline et leurs leçons*".

En 1988, pour le tome III des "*Romans*" de Céline dans la "Bibliothèque de la Pléiade", Henri Godard établit le texte, renouvelé et révisé, de "*Guignol's band I et II*".

En 1990, M.-Ch. Bellosta publia "*Céline ou l'art de la contradiction*".

En 1990, N. Debrie publia "*Il était une fois... Céline*".

En 1991, on publia "*Lettres à la N.R.F.*", 744 lettres qui déroulent la drôle et pathétique guerre d'un écrivain insistant, insupportable, cynique, obsessionnel, injuste, bouffon, violent mais jamais vraiment impoli, à l'élégance véhemente, à la courtoisie péremptoire, la véritable croisade d'un homme seul dans la littérature qui voulut à tout prix sauver ses livres après avoir eu la vie sauve.

En 1992, Philippe Alméras, écrivain, critique littéraire, longtemps professeur de littérature aux États-Unis, publia, après vingt ans d'efforts, sa thèse intitulée "*Les idées de Céline*" qui fit couler beaucoup d'encre car il indiqua l'importance fondamentale de son racisme biologique, et montra son action antisémite pendant l'Occupation.

En 1994, Henri Godard publia "Céline scandale" où il fit la part des choses, reconnut : «Céline reste un auteur pas comme les autres. C'est quelqu'un qui suscite des avis tranchés. Il y a ainsi toujours une partie de l'opinion qui le rejette complètement». Mais il tenta de sortir du ressassement du même discours sans issue qui consiste soit à déplorer que l'immense écrivain ait été un irréductible antisémite, soit à s'indigner qu'un antisémite déclaré puisse être considéré comme un grand écrivain. Il mit en lumière aussi bien les ressorts de son génie littéraire que la réalité indiscutable de son antisémitisme. Il mena une réflexion stimulante sur le créateur et sa création, sur le rapport, discuté depuis Aristote, entre l'art et la morale, le Beau, le Vrai, le Bien.

En 1994, Philippe Alméras, désireux de peindre un «Céline total et non retouché», publia "Céline. Entre haines et passion"; affirmant que «Céline est maintenant envisagé comme un tout. On ne peut plus dissocier les haines de son génie», il s'attacha à ne rien dissimuler d'un écrivain qui finissait par disparaître derrière trop de légendes, et rédigea une biographie qui s'approcherait le plus possible du motif. Aidé par Dominique de Roux, qui mit à sa disposition les archives des deux "Cahiers de l'Herne" consacrés à Céline, il rencontra aussi de nombreux témoins, amis, ennemis, adversaires. Ainsi, il traça de l'affabulateur un portrait libéré de l'emprise stérilisante de la haine ou de l'adoration, écrivant en particulier : «Créateur inlassable d'histoires à base de réel travaillé, Louis Destouches engendre et engendrera la légende». Mais il révéla la participation de Céline en 1943 à la "Commission de répression des judéo-maçonniques"; et il démontra qu'il avait été antisémite dès son entrée en littérature ; qu'il a été, en France, l'un de ceux qui se sont les plus approchés de la doctrine nationale-socialiste...». Cette biographie à charge sur les dérives idéologiques de son sujet jeta l'émoi dans le petit monde des «céliniens».

En 1994, Y. Pagès publia "Céline, fictions du politique", où il traitait, sous un angle nouveau, cette épineuse question : quels sont la nature et le rôle des matériaux idéologiques, explicites ou implicites, à l'œuvre dans l'ensemble de ses écrits? où il montra que, par-delà l'épisode traumatique de la Première Guerre mondiale, il conserva une grille d'interprétation du monde tamisée par le filtre déformant des clichés de la Belle Époque ; que, tour à tour, et parfois simultanément, il endossa un argumentaire conservateur et un discours libertaire ; que ces chimères ambivalentes furent bouleversées dès lors que le catastrophisme droitier tarit l'imaginaire fictionnel pour privilégier une écriture ostentatoirement politique.

En 1994 fut publié par Alphonse Jullian "Elizabeth et Louis. Elizabeth Craig parle de Louis-Ferdinand Céline", cet universitaire états-unien ayant retrouvé la compagne de l'auteur de "Voyage au bout de la nuit" qu'il lui avait dédicacé et qu'elle n'avait jamais lu, ayant définitivement tourné le dos à une relation de huit ans cachée à sa famille !

En 1995, on publia, en trois volumes, à quatre cents exemplaires, les 508 "Lettres à Marie Canavaggia". Traductrice de l'anglais et de l'italien, elle devint la collaboratrice de Céline, entamant ainsi, à quarante ans, une seconde carrière. Elle fut intime de toute son œuvre, jusqu'à "Nord" en 1960, en lui manifestant une admiration et un dévouement passionnés, alors que rien ne semblait l'y préparer. Elle assura le travail en amont (fourniture à l'écrivain des livres dont il avait besoin, relecture des dactylographies successives, puis des épreuves), mais aussi après les publications : elle colligea les articles et comptes rendus, surveilla la mise au point et l'expédition des lettres de répliques aux journaux. Son rôle devint prépondérant lorsque Céline s'exila au Danemark ; il lui écrivit en 1945 : «Je ne vis que par vos lettres». Quand, plus tard, la «fabrique» littéraire se remit en route tant bien que mal, il lui manifesta sa satisfaction : «Quelle joie cette collaboration si intime, si intelligente, si vivifiante.» Ainsi ces lettres sont-elles un inestimable témoignage sur la genèse du style et le travail acharné que Céline mena sur l'écriture, en toutes circonstances et jusqu'au bout de sa vie. Mais on constate aussi qu'il lui faisait part de ses pires glapissements racistes !

En 1995, furent réunis en un seul volume et sous le même titre, conformément à l'intention initiale de Céline, les deux parties de "Féerie pour une autre fois".

En 1996, Ph. Bonnefils publia "Céline. Le rappel des oiseaux", une étude de la «musique» de Céline, "Le rappel des oiseaux" étant une des grandes suites pour clavecin de Jean-Philippe Rameau.

En 1996, Claude Duneton publia "Bal à Korsør : sur les traces de Louis-Ferdinand Céline".

En 1996, P. Vandromme publia "Céline et compagnie" où étaient rassemblés des textes qui avaient constitué la matière de quatre numéros spéciaux de "La revue célinienne", dirigée à Bruxelles par Marc Laudelout. Le premier d'entre eux, consacré à Le Vigan, montre comment un personnage réel devint un personnage romanesque. Le second de ces textes analyse, à partir de Lili, la conception qu'il avait de la femme et de la danseuse.

En 1997, Jean-Pierre Martin, professeur de littérature à l'université de Lyon II, publia un brillant "Contre Céline" où il dit éprouver une «gêne persistante à l'égard de la fascination exercée par Louis Destouches», de l'«admiration inconditionnelle» que lui portent les célinolâtres, qui est un culte «tel que, si vous n'êtes pas partie prenante, vous êtes forcément bien-pensant ou, encore, vous ne comprenez rien à la littérature. Il posa ces questions : «Pourquoi devrait-on aimer tout Céline?» - «Pourquoi cette volonté d'imposer à tous un devoir d'admiration?», faisant ce commentaire : «Je soupçonne, derrière l'empire d'une telle idolâtrie et d'une telle fascination, un désir de se dédouaner. S'agenouiller en dévot devant le génie de Céline, c'est faire l'économie d'une question fondamentale, sans doute insoluble, mais qu'il ne faut cesser de poser : comment un grand écrivain peut-il donner une légitimité littéraire aux idées les plus stupides et les plus dangereuses?» Il démonta le mythe du «grand écrivain» forgé, surtout depuis les années 1970, par les «célinifiés», Henri Godard, Philippe Sollers, Julia Kristeva, Stéphane Zagdanski, Frédéric Vitoux. Il démontra que ce mythe avait été construit laborieusement par Céline lui-même, dès la Libération, pour tenter de se blanchir du péché mortel de son antisémitisme délirant. Il dénonça la prétention de Céline : «“Le style contre les idées”» en stipulant : «Le style n'est pas là pour les contrer – plutôt pour être tout contre elles, pour mieux les transporter, en contrebande, dans le métro émotif. D'ailleurs Céline a-t-il vraiment “des idées”? Il en a une, fixe, qu'il a toujours clamée haut et fort, c'est le racisme biologique.»

En 1997, dans "Céline. Le cavalier de l'Apocalypse" (dans "Une autre histoire de la littérature française"), Jean d'Ormesson porta ce jugement : «On a parfois essayé de distinguer dans l'œuvre de Céline les textes engagés et délirants des grands livres du romancier. C'est une approche qui n'a pas beaucoup de sens. Il faut prendre Céline comme un bloc et considérer l'ensemble de ses livres, qui portent d'ailleurs le nom de romans par une sorte d'abus. Les livres de Céline sont bien plutôt des chroniques - des chroniques dévastatrices pleines d'horreurs et de catastrophes et où s'écroule tout un monde. / Il y a une tentation de parler de Céline comme d'un anarchiste. D'un anarchiste de droite, évidemment. Il n'est pas sûr que la formule soit très heureuse. Mieux vaudrait peut-être évoquer un moraliste au pessimisme radical. Céline s'intéresse à l'histoire et à la société. Mais, déjà à son époque, il est farouchement hostile à toute forme d'humanisme et d'humanitarisme. Qu'est-ce qu'il dirait aujourd'hui? Il refuse tout progrès, il refuse tout espoir, il refuse tout bonheur. Il n'y a rien à attendre du présent, et il n'y a rien à attendre de l'avenir. «Celui qui parle de l'avenir, écrit-il, est un coquin. Invoquer la postérité, c'est faire un discours aux asticots.» [...] Le refus radical de tout bonheur et de tout espoir en un bonheur à venir pousse irrésistiblement Céline dans un monde d'abjection. Céline est le poète de l'abjection. De l'abjection et de la mort. [...] Cette fascination de la mort fait de toute l'œuvre de Céline quelque chose qui ressemble à une sorte de suicide. Le remarquable est qu'on ne décèle dans ce goût du suicide et de la mort aucune trace de morosité. Un formidable rire éclate dans toute l'œuvre de Céline. Son rire vaut celui de Rabelais. Ce qui fait que son pessimisme si radical se renverse en un optimisme tragique. [...] Sous les coups répétés d'une invention verbale ahurissante, tout "écroule" chez Céline. À côté de lui dont la violence radicale et la puissance

yénéneuse se sont encore accrues avec le temps, le surréalisme fait figure d'institution moraliste et conservatrice.»

En 1998, M. Bounan publia “*L'art de Céline et son temps*”, ouvrage où il voulut faire sa vraie biographie intellectuelle pour montrer qu'il n'y a aucune contradiction entre l'amertume d'après-guerre, la déstabilisation de toutes les valeurs, le cynisme d'un médecin qui mesure la cécité et l'atrocité des instincts, et la participation d'un écrivain à la dénonciation du pseudo complot juif ; pour montrer qu'on ne peut pas disculper un homme ou un groupe au nom de la littérature ou de l'Histoire, surtout quand les rouages qui mènent du lyrisme de la rébellion au cynisme de la dénonciation des juifs sont identiques.

En 1998, Henri Godard publia “*Céline scandale*” où il aborda la question de sa double personnalité : auteur d'une œuvre exceptionnelle qui a révolutionné la littérature française, et antisémite notoire qui a produit des pamphlets ignominieux.

En 1999, Gallimard publia “**Féerie pour une autre fois. Un chapitre inédit. Fac-similé**”, une liasse de vingt-neuf feuillets manuscrits, numérotés, formant le second chapitre d'une version primitive du roman, texte qui, par ses encombrements même, est un document qui montre un écrivain dans son laboratoire, élaborant sa phrase ligne par ligne, mot à mot, trituran, remaniant sans cesse jusqu'à atteindre le son souhaité, la grâce de l'équilibre.

En 1999, R. Tettamanzi, professeur de littérature française du XXe siècle à l'université de Nantes, publia “*Esthétique de l'outrance : esthétique et stylistique dans les pamphlets de Louis-Ferdinand Céline*”.

Le 26 octobre 2000, dans l'émission “La partie continue” d'Albert Algoud, Michel Polac et Philippe Alméraas parlèrent de Céline.

En 2001, Pascal Fouché publia, dans la collection “Découvertes” (Gallimard), “*Céline*”, un texte très pédagogique.

En 2001, dans “*Céline secret*”, une ancienne élève de Lucette Destouches, Véronique Robert-Chovin, consigna les propos et pensées de cette femme de l'ombre qui avouait n'avoir jamais aimé que sa mère, les animaux et Céline. Elle lui aurait confié : «Quand j'ai rencontré Louis, je voulais mourir, je trouvais la vie si triste. Je n'avais pas d'amis, je ne parlais pas, j'étais entièrement tournée sur moi-même et la danse. [...] Maintenant [après la mort de Céline], je suis comme une voiture qui n'a plus de moteur. Il ne reste que la carcasse ; je ne pensais pas que c'était si long de mourir. Je ne suis qu'une pauvre chose dont la vie s'égoutte peu à peu». Jusque dans les plus petits détails (l'entretien d'une ménagerie domestique, l'achat du perroquet «Toto II», exact sosie du «Toto» de Céline), elle avait aménagé la peine de perpétuité sans son écrivain que le destin lui infligea, et dont seuls quelques voyages rompirent la monotonie, car, depuis une vingtaine d'années, elle ne sortait pratiquement plus de chez elle, sinon pour assister à des ballets, ses os érodés ne lui laissant plus que le loisir d'« assister(r) au spectacle de sa vie». Elle était à la fois la flamme fragile qu'un petit cercle de fidèles entretenait en la protégeant des vents contraires, et une apparition sortie des décombres fumants du ténébreux XXe siècle.

En 2004, dans “*Fascismes français? 1933-1939, Mouvements antidémocratiques*”, l'historien Robert Soucy perçut une dimension sexuelle dans l'antisémitisme de Céline : «Selon Céline, les Juifs sont des "enculés" qui prennent de force les Aryens par derrière. Se montrer docile avec les Juifs, c'est courir le risque de se faire violer par eux. [...] Quant aux Aryennes, elles trouvent les Juifs particulièrement attrayants. Les Juifs exercent la même fascination sexuelle sur les femmes que les Noirs. Dans son univers mental, la misogynie et le racisme se renforcent mutuellement.»

En 2004, dans "La France et les Juifs de 1789 à nos jours", l'historien Michel Winock expliqua l'antisémitisme de Céline en partie par son expérience traumatisante de la Première Guerre mondiale, à la suite de laquelle, se définissant comme antimilitariste et pacifiste, il entendait dénoncer le pouvoir occulte des juifs, tout comme Hitler prétendait qu'ils fomentaient la guerre.

En 2004, David Alliot publia "Louis-Ferdinand Céline en verve", une savoureuse sélection d'aphorismes, allant du célèbrissime «L'amour c'est l'infini à la portée des caniches» au moins connu «L'Opinion a toujours raison, surtout si elle est bien conne».

En 2007, on publia "**Lettres à Marie Canavaggia 1936-1960**", édition qui reprit, en la revoyant et en mettant à jour l'appareil critique, l'édition originale en trois volumes de 1995, dont le tirage à quatre cents exemplaires avait été rapidement épousé.

En 2009, Philippe Sollers publia "Céline", ouvrage où il écrivit : «Malgré la réputation d'homme de droite infréquentable de Céline, alors que son biologisme, c'est ainsi qu'il faudrait définir son racisme, me paraissait en total désaccord avec son génie d'écrivain, j'ai persisté à l'admirer avec constance. On peut dire aussi [...] que pour le maoïste que j'étais il y avait beaucoup de Chine dans "Rigodon".»

En 2009 fut projeté "Céline à Meudon", film documentaire de Nicolas Crapanne où intervinrent : David Alliot, Philippe Alméras, Madeleine Chapsal, Christian Dedet, Geneviève Freneau, François Gibault, Henri Godard, Judith Magre, Frédéric Vitoux.

En 2009, on publia, dans la "Bibliothèque de la Pléiade", "**Céline. Lettres**", un volume de plus de mille cinq cents pages présentant un grand nombre de lettres inédites, l'intégralité de sa correspondance.

En 2009, on publia "**Lettres à Albert Paraz (1947-1957)**". C'étaient 353 lettres, cette correspondance étant l'une des plus étendues que Céline ait entretenues. Paraz avait eu l'idée, acceptée avec réserves puis contrôlée par Céline, de mêler les lettres qu'il recevait du Danemark à ses écrits autobiographiques, "Le gala des vaches" (1948) et "Valsez, saucisses" (1950), ce qui avait fait de lui le premier éditeur d'une correspondance de Céline.

En 2009, le psychiatre Yves Buin publia "Céline", une lumineuse et nuancée approche critique. Sans éluder tous les travers (dont certains indéniablement odieux) de sa personnalité délirante, il montra que, chez cet homme de paradoxes, la lumière pouvait côtoyer les ténèbres ; que, s'il ne cessa de tricher, de mentir, il paya comptant, «mit sa peau sur la table». Il détecta un délire de la persécution, une paranoïa, qui sont constitutifs de l'écrivain qui déploya une écriture pulsionnelle, et, en même temps, cisela ses phrases pour qu'elles ne retiennent que l'essentiel ; qui ne jouait pas à écrire, mais, au contraire, s'était consumé à le faire.

En 2010, Jacqueline Morand, dans son ouvrage, "Les idées politiques de Céline", considéra que ce qui l'éloigna de l'anarchisme traditionnel, ce fut «le pessimisme qu'il manifeste à l'égard de la condition humaine». Pour autant, il ne remit pas en question l'État, et, d'après l'autrice, ne croyait pas en la possibilité d'un ordre social fondé sur la libre association des individus, ce qui démontre son éloignement des idées anarchistes.

En 2010, dans ses "Essais", Philippe Muray revint à plusieurs reprises sur le cas Céline, confronta Céline et Comte, Freud et Céline, fut un des premiers à l'envisager comme une totalité scandaleuse, et à s'opposer à ceux qui auraient voulu se débarrasser de lui : «L'humanité aurait très bien pu se passer de cette incongruité nommée Louis-Ferdinand Céline. Hé oui. Comme elle aurait pu se passer de Shakespeare. Et de Baudelaire. Et de Rabelais. Comme elle peut se passer de tout le monde, à part elle-même à vrai dire [...]. L'humanité n'a pas besoin, en effet, de ceux qui sont destinés à la décevoir ou à la trahir, c'est-à-dire les très grands écrivains, les très grands artistes.»

En 2010, à Paris, au théâtre "Le lucernaire", fut présenté, d'après les "*Entretiens de Louis-Ferdinand Céline*", un montage de Ludovic Longelin, intitulé "*Dieu, qu'ils étaient lourds...*", joué par Marc-Henri Lamande et Régis Bourgade.

En 2011 devait être célébré le cinquantième anniversaire de la mort de Céline. Le 21 janvier, Frédéric Mitterrand, ministre français de la Culture et de la Communication, convoqua la presse pour lui présenter le 25e "Recueil des célébrations nationales", consacré à l'année 2011.

À cette occasion, une synthèse biographique officielle de Céline avait été composée par Henri Godard, qui d'emblée se demanda : «Doit-on, peut-on célébrer Céline? Les objections sont trop évidentes. Il a été l'homme d'un antisémitisme virulent qui, s'il n'était pas directement meurtrier, était d'une extrême violence verbale et il a été condamné en justice pour cela. Mais il est aussi l'auteur d'une œuvre romanesque dont il est devenu commun de dire qu'avec celle de Proust elle domine le roman français de la première moitié du XXe siècle. Œuvres de même ampleur, opposées par bien des points mais qui toutes deux, rejetant la production de leur temps tout en s'enracinant dans la tradition antérieure, ont apporté à la littérature française quelque chose de radicalement nouveau.» Puis il consacra quelques lignes à l'antisémitisme de Céline, reprenant, sans la moindre distance, l'autojustification de celui-ci à ce sujet, soit, en substance : «C'est par pacifisme et horreur de la guerre que...» Il indiqua : «Avec l'aggravation de la menace de guerre dont il imputait la responsabilité aux juifs, Céline devint dans "*Bagatelles pour un massacre*" la voix la plus tonitruante de l'antisémitisme. Mais [...] il se tint soigneusement à l'écart de la collaboration officielle.» Ce blanchiment une fois effectué, le spécialiste de Céline put réduire l'horreur de la Seconde Guerre mondiale aux «bombardements» (de l'Allemagne par les Alliés) et même faire ce commentaire dithyrambique : «Si, son œuvre achevée, il apparaît comme irremplaçable, c'est d'abord pour cette invention d'une manière entièrement nouvelle et inimitable d'écrire le français.» Dès lors, tout verrou moral étant levé, la conclusion s'imposait : «Sous ce double aspect, de styliste et de romancier capable de donner un visage à son époque, Céline, cinquante ans après sa mort, émerge comme un des grands créateurs de son temps. Or ce temps est celui où la création artistique est devenue une valeur que nous reconnaissions, même là où elle ne coïncide pas avec nos valeurs morales, voire les contredit. En commémorant Céline, nous nous inscrivons dans la ligne de cette reconnaissance, qui est l'un des acquis du XXe siècle.»

Aussi a-t-on pu dénoncer la rhétorique habituelle des défenseurs de Céline qui est en substance : d'une part, un antisémitisme condamnable, certes, mais justifié par une horreur viscérale de la guerre, pour lui le cancer de notre société fondée sur l'argent ; d'autre part, un génie littéraire incomparable, un grand art qui s'est manifesté continument de "*Voyage au bout de la nuit*" jusqu'à "*Rigodon*". Aussi a-t-on pu montrer que l'adulation du style, considéré comme le seul qui pouvait donner une expression littéraire aux deux guerres qui ont imposé leurs stigmates à l'Europe de cette première moitié du XXe siècle, glisse toujours, immanquablement, jusqu'à la dénégation du véritable crime de Céline : un antisémitisme exterminationniste, un nazisme et un collaborationnisme parmi les plus conséquents des années 1930 et 1940.

À la demande de l'avocat Serge Klarsfeld, ancien «chasseur de nazis», président de l'association "Fils et filles des déportés juifs de France", qui dénonça «les immondes écrits antisémites» de Céline, Frédéric Mitterrand ordonna soudainement l'annulation de la commémoration. Cela provoqua un embrasement immédiat, entraîna une controverse. Pour les uns, la République ne saurait honorer un antisémite, et Richard Prasquier, président du C.R.I.F. ("Conseil représentatif des institutions juives de France"), rappela des citations antisémites de Céline. Pour les autres, les textes devraient être les seules choses qu'on ait à juger, et il était inadmissible que la République censure un tel écrivain, Philippe Sollers n'ayant pas hésité à dire : «Ce n'est pas un ministère de la Culture, mais un ministère de la Censure». Céline échappa donc à cette opération de taxidermie gouvernementale, culturelle et officielle qu'est la commémoration. Être ainsi rejeté n'aurait pas déplu à celui qui écrivit : «Le jugement de la critique est toujours idiot, celui du public, pire incompétent, bousilleur, pontifiant, aveugle, sourd, réactionnaire, jamais vrai, jamais juste, toujours de travers et de côté.» De toute façon, l'œuvre est assez grande pour se défendre seule.

En 2011, David Alliot, l'un des meilleurs connaisseurs de la vie, de l'œuvre et de l'univers de Céline, dans "D'un Céline l'autre", s'employa à recueillir le plus grand nombre de témoignages de ceux qui avaient croisé l'écrivain : commerçants du "Passage Choiseul", compagnons de caserne, critiques littéraires, éditeurs, Allemands vivant à Paris durant l'Occupation, etc.. Au fil des pages, on découvre aussi bien la note des "Renseignements généraux" sur ses amis que les regards acérés des compagnons de route : Gen Paul, Arletty, Le Vigan. Le livre est donc un étourdissant kaléidoscope à travers lequel le visage de l'écrivain change sans cesse d'aspect au gré des souvenirs de ces témoins. Robert Poulet écrivit : «Demain, l'horizon littéraire du XXe siècle sera dominé par un faux Céline, qu'il aura suscité lui-même, moitié avec ses livres, où traîne, ricane, bêtifie et tempête bien sincèrement le malin Bardamu, sous son masque d'énergumène, moitié avec le personnage de tragicomédie que Louis Destouches, pour tromper ses semblables, a joué durant les quinze dernières années de sa vie.» C'était justifier par avance le travail de David Alliot, et la composition de ce fort volume.

En 2011, le même David Alliot publia encore "*Céline. Idées reçues sur un auteur sulfureux*" où il se chargea de répondre aux affirmations convenues qu'on répète sur lui, en procédant à des mises au point parfois surprenantes, souvent savoureuses. Pour lui, le retour de Céline en France en 1951 fut une déchéance visiblement bien orchestrée, «la plus grande opération de com jamais effectuée par un écrivain» - «Convaincu de son génie, il va tout faire pour assurer sa postérité. Aujourd'hui, ça marche encore.»

En 2011, Émile Brami publia "*Céline à rebours*". Jeune anarchiste, il avait découvert par hasard "À l'agité du bocal" le petit pamphlet rédigé par Céline contre Sartre. Il raconta : «Ce fut un choc extraordinaire», surtout, quand après s'être rué avec passion sur ses œuvres, il découvrit sur les quais "*Bagatelles pour un massacre*", et que, lui qui est juif, apprit qu'il admirait un écrivain qui voulait, au moins métaphoriquement, sa peau. Ni aveuglé ni perpétuellement défiant, il n'en a pas moins poursuivi sa plongée dans l'œuvre de l'écrivain au point de lui consacrer un ouvrage qui est ni un essai, ni un portrait, ni une hagiographie, ni une critique virulente, mais plutôt une promenade qui commence au cimetière de Meudon et s'achève au "Passage Choiseul" où il a passé son enfance. La balade est agrémentée de citations de Céline, de propos de critiques, mais aussi de savoureuses considérations d'Émile Brami à qui rien n'échappe, ni les ridicules de l'écrivain ni ceux des «célinolâtres». Il prouva que le cas Céline est insoluble, puisque, en en connaissant désormais tous ses travers, il semble avoir toujours autant de plaisir à se retrouver en sa compagnie.

En 2011, Marouschka Dodelé publia "*Une enfance chez Louis-Ferdinand Céline*". En effet, de 6 à 17 ans, elle prit des cours de danse chez Lucette Destouches, et, pour elle, longtemps, il ne fut que «le mari de Lucette», un médecin pauvre dévoué à ses patients, dont elle apercevait l'ombre, dont elle entendait la voix, chez qui défilaient des amis ou de simples connaissances, des écrivains, des acteurs et des réalisateurs : Arletty, Michel Audiard, Marcel Aymé, Simone Gallimard, Nadine Nimier, Dominique de Roux, Michel Simon.... À mesure que les années passèrent, elle découvrit qu'il était également Louis-Ferdinand Céline, l'écrivain célèbre et controversé.

En 2011, Christophe Malavoy publia '*Même pas mort !*', portrait intime, écrit comme un dialogue, où il fit revivre Céline, et nous fit apprécier toute la modernité de cet auteur hors du commun qui a marqué la littérature du XXe siècle. Le livre se présente aussi comme une réflexion sur la nécessité de dire, non pas la vérité officielle, bien-pensante, accréditée, politiquement correcte, mais celle qui, au plus profond de nous, forge nos différences et nos tempéraments.

En 2011, Alexis Salatko, dans "*Céline's band*", évoqua l'amitié de trente ans entre Céline et Marcel Aymé qui vint le voir alors qu'il logeait dans un taudis, en résidence surveillée, sur les bords de la Baltique, étant le seul à lui arracher un semblant de repentir.

En 2011, Henri Godard publia "Céline", une monumentale biographie, un sommet dans l'étude de l'écrivain et le couronnement d'une carrière qui lui fut consacrée, un ouvrage majeur qui vint confirmer la tendance à ausculter le patient Céline. Rarement un livre a aussi bien dépeint sa complexité. Godard affirma que le temps était venu d'«échapper aux simplifications que devaient inévitablement entraîner les violences de l'œuvre». Il contribua à faire voir encore un peu plus clair parmi les légendes noires ou apologétiques que l'écrivain avait engendrées. Il permit ainsi de faire le point sur les questions qu'il continue de soulever. Il se demanda : «Doit-on, peut-on célébrer Céline?... Les objections sont trop évidentes. S'il représente dans son idéologie l'expression d'une couche de la population et est emblématique d'une génération pour laquelle rien ne pouvait plus être comme avant la Première Guerre mondiale, il reste qu'il a été l'homme d'un antisémitisme virulent, qui, s'il n'était pas directement meurtrier, était d'une extrême violence verbale...» Il considéra qu'on ne pouvait limiter sa responsabilité sur la question idéologique à celle de porte-voix vociférant d'une époque riche en préjugés. D'autre part, avec ses prétendues études biologiques, il avait l'impression de détenir des connaissances en matière de gènes. À partir de 1936, il perdit tout contrôle ; puis il a collaboré, non du strict point de vue de ses actions, mais sur le plan moral : «Il n'a fait partie d'aucune institution de collaboration, et il n'y a pas de contribution formalisée et rémunérée avec les journaux collaborationnistes. Mais, d'autre part, il ne se gênait pas pour leur envoyer des lettres dont il savait parfaitement qu'elles seraient publiées.» Banni pendant quelques années de la république des lettres, il connut un retour en grâce médiatique dès la publication de "*D'un château l'autre*". Dans les universités, il est l'un des auteurs les plus lus et les plus commentés. Il n'a donc rien d'un paria, il n'est pas un auteur maudit puisque se vendent, encore aujourd'hui, 50 000 exemplaires par an, et en poche, de "*Voyage au bout de la nuit*". Mais cette image demeure malgré tout.

Dans un article du "Point" du 12 mai 2011, l'académicien Marc Fumaroli écrit : «Pour moi, il y a un Céline d'avant et un Céline d'après. Après, je veux dire après le cataclysme qui a fait du picaro imprécateur du "Voyage" le proscrit et le témoin de "Rigodon". Avant, c'est le prophétique "Voyage", suivi d'un "Mort à crédit" déjà menacé de maniériste, et de pamphlets frappés de logorrhée. Après, c'est la fantastique trilogie des années 1950-1965, "*D'un château l'autre*", "Nord", "Rigodon". Ce triptyque hausse Céline, quoique simple sous-fifre dans le camp des bourreaux vaincus, dans le peloton de tête des plus grands témoins littéraires du désastre. [...] Le témoin volubile qui parle dans le triptyque célinien [est] un Pierrot extralucide, Ferdine, en voyage à l'épicentre du séisme historique avec sa Colombine, Lili, leur comparse La Vigue et son chat, Bébert. La petite troupe égarée suit, dans un ancien château forestier des Hohenzollern, le vainqueur de Verdun assigné à résidence par ses ex-vaincus. Elle fuit l'avance alliée dans Baden-Baden et Berlin bombardées, puis à Zornhof, un manoir féodal du Brandebourg. Chassée de nouveau par l'avance russe, elle emprunte alors d'invisibles derniers trains en partance pour le Danemark, le but de cet étrange tourisme aux Enfers. / La disproportion est vertigineuse entre ces minuscules vagabonds et la gigantesque apocalypse de feu, de boue et de sang qui les enveloppe et qui s'est abattue sur toute l'Allemagne, nouvelle Rome-Babylone châtiée par le Dieu des armées. Disproportion comique, grotesque, d'une noirceur inouïe. Et pourtant, la voix cassée, la voix brisée, la voix grinçante qui de ses faibles poumons s'efforce de se faire entendre dans cette cacophonie cosmique réussit à s'accorder à la disharmonie universelle et à en épouser le rythme chaotique. L'effet de ce bel canto à l'envers, sur fond orchestral chaotique, est celui d'une féerie à la fois burlesque et épouvantable. Le contraire d'un Götterdämmerung, ce jugement de dieu traité en opéra-comique a pour canevas les ruses et les coups de veine de son unique et ventriloque interprète, Pierrot / Scapin / Ferdine. C'est sa volonté indomptable et gémissante de voir clair et de survivre qui le rend capable de passer sans trop de dommages, avec les siens, une série de ponts sur la Berezina qui s'écroulent, aussitôt qu'il est passé. / De temps à autre, et plus souvent qu'à son tour, Sganarelle-Céline, tout en réclamant ses gages dans le désastre de ses maîtres, énonce en aparté, vocalises de luxe, un aperçu éblouissant d'intuition poétique, d'intelligence historique et de comique "hénaurme". C'est, par exemple, la promenade quotidienne de Pétain, selon une étiquette versaillaise, dans le parc de Sigmaringen, comme s'il avait emporté dans cette prison allemande le sacre et l'ampoule du sacre [...]】

Chateaubriand avait dit la même chose de Louis XVIII à Gand, mais cette fois, avec cette gouaille, dans ces circonstances, c'est plus terrible que Rabelais.»

En mai 2011, Antoine Peillon publia "Céline, un antisémite exceptionnel".

Le 20 juillet 2012, pour marquer le centième anniversaire de Lucette Destouches, les éditions Pierre-Guillaume de Roux publièrent, sous la direction de David Alliot, un ouvrage collégial intitulé "*Madame Céline. Route des gardes*", afin de célébrer la femme d'exception qui s'était longtemps cachée derrière l'illustre écrivain.

En septembre 2012, "Éditions 8", une maison québécoise, publia sous le titre euphémisant, "*Écrits polémiques*", "*Mea culpa*", "*Bagatelles pour un massacre*", "*L'école des cadavres*", "*Les beaux draps*", "*Hommage à Zola*", "*À l'agité du bocal*", "*Vive l'amnistie, monsieur*", dans une «édition critique établie, présentée et annotée par Régis Tettamanzi». On vit des voyageurs en remplir leurs valises au Québec avant de les revendre au prix fort en France, ce qui était pourtant officiellement interdit.

En 2013, dans "*Céline à Sigmaringen*", Christine Sautermeister délimita la part de vérité et d'invention chez Céline, dont le roman cède au plaisir de l'amplification ou de la suggestion. Si nombre de faits sont attestés (pénuries, insalubrité, épidémies, alertes aériennes, atmosphère de délation, afflux croissant des réfugiés, débâcle de l'armée du "Reich"), Céline y ajouta ses touches de délire ou de fantastique, tout en jonglant avec la chronologie ou en faisant silence sur certains épisodes ou certaines amitiés embarrassantes. Ainsi, la comparaison du roman avec les fragments de sa version primitive témoigne du travail de modération et de retenue qu'il effectua (par refus de se compromettre? par tentative de dédouanement?). Faut-il taxer de germanophobie opportune la description de ses rapports avec les autorités médicales ou policières de Sigmaringen? Il fit scandale par ses provocations défaitistes au cours des fameuses «journées des intellectuels», qu'il allait évoquer pour sa défense au cours de son procès. À l'inverse, sa correspondance révèle un homme vindicatif et accusateur à l'égard de ses compagnons d'exil...

En 2013, Eugène Saccomano, dans "*Céline, coupé en deux*", ouvrage qui tient du récit et de l'essai, s'appliqua à décrire la vie de Louis-Ferdinand Destouches, établit que la première partie, joyeuse, active, frénétique, s'acheva lorsqu'il avait quarante-deux ans, à son retour d'U.R.S.S. et au départ définitif d'Elisabeth Craig pour les États-Unis ; que la seconde partie commença avec l'échec relatif de "*Mort à crédit*", et, un peu plus tard, de "*Bagatelles pour un massacre*", le déguisement vestimentaire s'accentuant tandis que «la paranoïa arrive au galop». Mais il considéra que «l'homme et l'œuvre se confondent», que l'œuvre est un bloc, jusque dans les pamphlets antisémites, «ce déversement de bile et d'urée, solide, liquide et gazeux», selon Léon Daudet. Il n'occulta pas les motifs de fâcherie, cita des passages putrides, mais estima qu'on peut cependant «laisser le droit à Gide et d'autres d'estimer que, au milieu des pires insanités racistes, des flots de lyrisme inondent certains chapitres et propulsent Céline parmi les plus grands polémistes de la littérature française».

En 2014, Michel Onfray, dans "*La passion de la méchanceté*", apprécia, chez Céline, son génie stylistique, sa folie nihiliste, sa lucidité sur les êtres humains, qui, hélas, s'arrêtait aux portes de sa propre personne...

En 2015, Émeric Cian-Grangé fit paraître "*Céline's big band*", un recueil de témoignages de simples lecteurs rendant compte de leur premier contact avec son œuvre, de ce que Céline a été pour eux lors de cette rencontre et au long de leur vie.

En 2016 parut le roman d'Isabelle Bunisset, "*Vers la nuit*" où elle, qui avait écrit une thèse sur Céline, osa lui donner la parole alors qu'il est moribond entre le 30 juin 1961 à 16h00 et le 1er juillet à 5 heure du matin, quand il meurt ; il souffre, divague, peste encore, contre Gaston Gallimard, Françoise

Giroud, Jean-Paul Sartre, les journalistes, contre son exil, contre son destin, contre la terre entière ; il veut juste finir "Rigodon", son livre testament, et ne se repend pas de ses écrits antisémites. Mais Isabelle Bunisset ne le jugea pas, elle l'imagina, incapable de trouver la paix ; d'autre part, elle évita le piège qui était de singer son style.

En 2016, sortit le film d'Emmanuel Bourdieu (qui avait déjà réalisé un film sur Drumont), "Louis-Ferdinand Céline : deux clowns pour une catastrophe", où il avait reconstitué l'épisode de l'exil de Céline au Danemark où lui et Lucette reçurent la visite de Milton Hindus, Denis Lavant tenant le rôle de Céline, Philip Desmeules, celui de Hindus, et Géraldine Pailhas, celui de Lucette. Denis Lavant incarna subtilement la folie d'un Céline cynique et habile, voire cauteleux avec son «Amerloque», histrion à la dynamique bouffonne, faisant des ronds de jambe puis se lâchant soudain, laissant tomber le masque, étant rattrapé par son antisémitisme, éructant, vomissant, montrant la folie d'un écrivain à la fois génial et grotesque, toujours en rupture et en équilibre, véritable funambule dont le fil s'accrochait d'un côté à la haine, de l'autre à la plus gracieuse des poésies. Les deux autres acteurs furent parfaits en sobres faire-valoir.

En 2017, dans "Céline, la race, le juif. Légende littéraire et vérité historique", au fil d'environ 1200 pages aussi patientes que savantes, Pierre-André Taguieff et Annick Duraffour entreprirent la démythologisation du phénomène Céline en démontrant, faits et arguments à l'appui, qu'il ne fut pas seulement un écrivain haineux et délirant, mais aussi un activiste intéressé, efficace et nuisible, bref, un vrai «collabo», un pamphlétaire antijuif et un propagandiste qui n'hésita pas à mouiller sa chemise pour se mettre au service des nazis et, au passage, de ses propres intérêts. Ils dévoilèrent qu'il fréquenta les plus hauts responsables de la Collaboration, Fernand de Brinon, Jacques Doriot, et, côté allemand, Otto Abetz ; que ses écrits sont nourris de textes issus de la propagande hitlérienne ; qu'il entretint assidûment des contacts avec les réseaux pronazis internationaux ; qu'il était au courant du projet de la solution finale auquel il adhérait de toute son âme, comme le confirme le témoignage accablant d'Ernst Jünger. C'est un travail d'une ampleur incomparable, qui avait trois finalités :

-Disqualifier la légende selon laquelle Céline n'aurait collaboré que par les mots et non pas les actes, alors qu'il s'est livré «effectivement à plusieurs reprises à cet acte de parole qu'est la dénonciation, quand cela peut valoir arrestation par la Gestapo. [...] Sont attestées à ce jour les dénonciations de judéité de six voire sept personnes, ainsi que deux dénonciations de communistes» ; qu'il dénonça publiquement, par voie de presse, le Dr Howyan et Serge Lifar, ou encore son confrère Hogarth, dont il voulut tout simplement prendre la place ; qu'«il a été un agent d'influence nazi», ayant été cité par le chef S.S. Knochen «parmi les Français désireux de collaborer volontairement avec les services allemands», comme un «agent du S.D.», c'est-à-dire du service de sécurité nazi mis en place par Heydrich ; qu'il était lié à «des réseaux nazis ou pronazis» comme le "Welt-Dienst", dont il a «utilisé de nombreux documents - souvent des faux».

-Dénoncer la complaisance des céliniens qui depuis toujours présentent leur héros comme un «anar», sympathique, sans doute quelque peu égaré par ses délires racistes et antisémites, mais inoffensif au fond, voire généreux, pacifiste et toujours prêt à mettre son art médical au service des plus pauvres.

-En finir avec l'idée que l'esthétique et la littérature justifient tout. On ne fait peut-être pas de grands livres avec de bons sentiments, mais ni le talent ni même le génie ne sauraient servir d'alibi à l'insoudable stupidité des messages de haine qu'ils ne font que rendre plus nuisibles encore.

La figure qui se dégage de cette étude est celle d'un personnage haïssable ou méprisable, ou encore celle d'un écrivain aux postures trompeuses. L'ouvrage répondait aux contestations de certains biographes qui, comme Émile Brami, demandaient des preuves, réexaminait le «combat sans cesse renaissant entre l'histoire et la légende». Estimant que les biographies travaillent généralement à disculper Céline, Annick Duraffour et Pierre-André Taguieff entendirent démontrer qu'il n'y a pas que des «vilaines opinions» à lui reprocher, mais des actes concrets que masquent ses postures trompeuses de «persécuté» et de «bouc émissaire».

Fin 2017, Lucette Destouches accepta la publication des pamphlets de son époux, accompagnés d'un appareil critique, d'un important travail de mise en contexte, dont Gallimard indiqua qu'ils

seraient «sans complaisance aucune», qu'ils se fonderaient sur une connaissance approfondie des sources ainsi que sur une intelligence des objectifs et des stratégies du propagandiste, ces écrits de circonstance devant être replacés dans leur contexte, être comparés à d'autres publications de l'époque. Mais cela provoqua une levée de boucliers, suscita une immense polémique qui vint obscurcir et dénaturer ce projet.

D'un côté, on rappela que Céline ne voulait pas la réédition de ces textes dont il avait honte ; on alléguait que ces textes sont tout à fait trouvables pour qui veut les lire ; que, en tant que documents historiques, ils sont d'une portée limitée puisqu'ils démarquent de très près toute une littérature antisémite française dans laquelle il avait allègrement pioché jusqu'au plagiat ; que l'appareil critique ne serait pas lu ; que Gallimard se livrait à l'utilisation mercantile de textes appelant explicitement à l'extermination des juifs. Le chasseur de nazis et militant pour la mémoire de la Shoah, président de l'association "Fils et filles de déportés juifs de France", Serge Klarsfeld, protesta vigoureusement, lançant : «Les auteurs de textes antijuifs pourraient s'en donner à cœur joie si les pamphlets de Céline étaient réédités et légitimés par un éditeur prestigieux. Comment les Soral et les Dieudonné [deux négationnistes français] pourraient-ils être sanctionnés par la loi puisque leurs écrits sont loin d'atteindre l'abjection de ceux de Céline? [...] Pourquoi aujourd'hui, après tant d'agressions antijuives, jeter de l'huile sur le feu? Ces pamphlets ont été des best-sellers dans la France de 1938 et risqueraient de redevenir dans la France d'aujourd'hui. Les orphelins des déportés, ceux qui dans leur enfance ont connu et aimé les victimes de la Shoah n'ont pas tous disparu, ils sont encore debout. M. Gallimard, ayez la décence d'attendre notre mort pour tenter à nouveau d'inscrire ces pamphlets dans le catalogue de la Pléiade dont votre grand-père a renvoyé le créateur en application du statut des juifs !» Il ajouta que les textes antisémites de Céline «tombent sous le coup de la loi». Francis Kalifat, le président du C.R.I.F. [Conseil représentatif des institutions juives], estima que ces textes constituent «une insupportable incitation à la haine antisémite et raciste». Frédéric Potier, délégué interministériel à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-L.G.B.T., se présentant comme un «lanceur d'alertes», convoqua Antoine Gallimard, patron des éditions du même nom, et Pierre Assouline, le préfacier ; il s'inquiétait de l'appareil critique qui devait accompagner la publication des pamphlets de Céline, alors qu'ils pouvaient être achetés chez des bouquinistes, qu'ils étaient déjà disponibles en versions pirates sur Internet, et qu'ils avaient été publiés en 2012 au Québec sans provoquer de flambée antisémite.

D'un autre côté, celui des célinistes militants qui ont la force de l'admiration aveugle, et des célinolâtres de profession qui entretiennent la légende littéraire (qu'il faudrait remplacer par une série de faits vérifiés sur l'homme et l'écrivain), on avança qu'il fallait admettre qu'un grand écrivain n'est pas forcément une grande conscience ; que, s'il y a d'excellentes raisons de détester l'homme, on ne peut ignorer l'écrivain ni sa place centrale dans la littérature française ; que vouloir aseptiser l'œuvre de Céline en la mutilant, c'est aussi vouloir infantiliser l'ensemble d'une société ; que c'est juger les lecteurs incapables de distinguer le génie littéraire de la crapule cohabitant à l'intérieur du même homme ; que la conception que se fait de la lecture cette nouvelle majorité morale est, au fond, assez semblable à celle des fondamentalistes religieux de tous poils, pour qui la vérité se trouve, non dans la conscience du lecteur, mais dans le sens littéral du livre.

Antoine Gallimard s'étonna : «Le livre pour l'instant n'existe pas, alors pourquoi cette polémique? Elle ne devrait exister que quand j'annonce : "Voilà, il sortira"» ; il fit savoir qu'aucune date n'avait été fixée pour une éventuelle réédition ; il dénonça «un procès d'intention» : «On n'a pas à pousser les éditeurs à s'autocensurer. Les pamphlets de Céline appartiennent à l'histoire de l'antisémitisme français le plus infâme. Mais les condamner à la censure fait obstacle à la pleine mise en lumière de leurs racines et de leur portée idéologique, et crée de la curiosité malsaine, là où ne doit s'exercer que notre faculté de jugement.» Il ajouta : «Je comprends et partage l'émotion des lecteurs que la perspective de cette édition choque, blesse ou inquiète pour des raisons humaines et éthiques évidentes.»

Cependant, la polémique fut poussée à un tel point que, devant la perspective d'un lynchage médiatique, l'éditeur retira son projet de publication, estimant «que les conditions méthodologiques et mémorielles ne sont pas réunies pour l'envisager sereinement», et reporta la publication sine die.

À l'été 2018, Lucette Almansor, qui était désormais assistée de plusieurs infirmières et incapable de se lever ; qui était criblée de dettes ; dont le souci était de «préserver sa tranquillité», comme l'expliqua Me François Gibault, se résolut à vendre le pavillon de Meudon à l'un de ses voisins déjà propriétaire d'un des trois autres pavillons du lotissement, tout en conservant l'usufruit de cette maison qui était d'ailleurs en fort mauvais état, mais où elle avait habité près de 70 ans. Sollicitée, la mairie de Meudon, effrayée par l'ampleur des travaux qui devaient être entrepris pour faire de cette demeure historique un musée dédié à l'écrivain, ne préempta pas le lieu. Le pavillon Second Empire, passablement décati, ne devrait donc pas se transformer un jour en musée Céline, d'autant plus qu'il ne reste rien à montrer, ni objets ni souvenirs de l'écrivain, après les ravages causés par deux incendies. C'était une manière aussi d'éviter que le lieu ne devienne un but de pèlerinage pour des admirateurs du pamphlétaire antisémite.

Le 8 novembre 2019, Lucette Almansor mourut chez elle, à l'âge de 107 ans. Devenue la femme de celui qui était un écrivain adulé et célébré avant la Seconde Guerre mondiale, en dépit de six ans d'exil au Danemark, elle avait refusé de l'abandonner, lui ayant voué toute sa vie, disant : «C'est Céline qui importe, moi je ne suis rien». Elle assurait : «Je comprends qu'on ne soit pas d'accord avec lui». Après sa mort, elle perpétua son souvenir, plaida sans relâche pour que la postérité soit indulgente avec son mari qui ne lui avait pourtant pas fait l'existence facile mais lui avait rendu cet hommage : «*Ma femme, la meilleure âme du monde, Ophélie dans la vie, Jeanne d'Arc dans l'épreuve, tout en gentillesse, dons, bienveillance, amour...*» - «C'était ma féerie». Aussi était-elle appelée «Madame Céline», preuve du respect, presque de la déférence, qu'on accordait à cette femme lumineuse et drôle, discrète et originale. Dans ses dernières années, ses cheveux blancs encadraient un visage aux traits longtemps épargnés par le temps, comme l'était sa silhouette forgée par la danse, à laquelle elle était restée fidèle, n'ayant renoncé à donner des cours qu'à plus de 85 ans, étant toujours avide de découvrir de nouveaux talents. Souvent allongée sur une méridienne en face d'une cage où volait Toto, un perroquet copie conforme du Toto de Céline mort dans les années 1970, elle était curieuse de tout et friande des bruits de la ville ; elle ne ratait pas un journal télévisé, conservait une mémoire intacte ; elle reçut tous ceux qui voulaient entendre parler de l'écrivain ou recueillir des conseils artistiques : Fabrice Lucchini, Pascal Sevran, Patrick Poivre d'Arvor, Marc-Édouard Nabe, Frédéric Vitoux, Patrick Besson, vinrent régulièrement lui rendre visite, sinon partager son dîner.

En 2020, Émile Brami publia "*Louis-Ferdinand Céline et le cinéma*", ouvrage où il explique pourquoi ont échoué les projets de Gance, Duvivier, Autant-Lara, Fellini, Audiard, Leone ou Stevenin d'adapter ses œuvres (en particulier "*Voyage au bout de la nuit*") au cinéma.

Le 4 août 2021, le journal "Le Monde" révéla la découverte de 6000 pages inédites de Céline, ainsi qu'une enquête détaillée, précise, déroulant le parcours chaotique et mystérieux de cette véritable malle au trésor, depuis sa disparition en 1944, au moment de la Libération quand l'appartement de la rue Girardon aurait été perquisitionné par des résistants, jusqu'à son exhumation inespérée. Céline, qui n'a cessé de répéter qu'il avait été volé et pillé par les «épurateurs» de l'après-guerre, qu'on s'était emparé de nombre de ses manuscrits, mais qu'on traitait de paranoïaque, en fait avait raison, avait bien dit la vérité. Les manuscrits étaient tombés entre les mains d'une personne qui, pendant près de soixante ans, les laissa dormir dans une caisse en bois reléguée au fond d'une cave, avant de mourir en 2004. La famille connaissait l'auteur de ces documents, savait qu'ils étaient précieux, mais ne voulait pas en parler car elle n'appartenait pas au milieu intellectuel, n'avait pas de connexion dans ce monde-là ; elle en gardait cependant dans le monde de la Résistance dont faisait partie le père de Jean-Pierre Thibaudat. Ce fut ainsi que celui-ci, critique de théâtre au journal "Libération", sembla, aux yeux de la famille, le seul dépositaire possible de cette caisse bien encombrante et illégale. Il n'est pas «célinien», n'a lu que les principaux romans ; mais, se prenant au jeu, en proie à l'ivresse d'être le seul à arpenter ce mètre cube de feuillets, il y a, pendant seize ans, remis de l'ordre, et a retroussé patiemment, sur des tapuscrits, les hiéroglyphes de l'écrivain. Surtout, il respecta la demande de la famille qui ne voulait rien restituer avant la mort de Lucette Destouches, pour ne pas

l'enrichir. Celle-ci décéda le 8 novembre 2019, mais Thibaudat n'avait pas terminé son travail de bénédiction. Il put y parvenir quand le confinement causé par l'épidémie de covid-19 annula toutes les représentations théâtrales. Ce fut ainsi que, en juin 2020, il contacta Emmanuel Pierrat, avocat spécialiste du droit d'auteur et des successions d'artistes, qui lui-même contacta son confrère avocat François Gibault, l'un des ayants droit de Lucette Destouches, fondateur de la "Société d'études céliniennes", qui constata que la liste des manuscrits détenus correspondait exactement à ceux qui avaient été volés à Céline :

- une nouvelle de jeunesse ;
- 240 feuillets d'un texte intitulé "*La guerre*" (on y retrouve Ferdinand, alter-ego littéraire de l'auteur ; il manque les huit premiers chapitres qui pourraient être les centaines de pages qui, selon la concierge du 4, rue Girardon, avaient, après la Libération, volé du haut de ses fenêtres, propos jamais démentis ni confirmés) ;
- 600 feuillets d'un livre, "*Casse-pipe*", qui débute avant la guerre de 1914, dont on n'avait jusque-là qu'un fragment ;
- un texte de mille feuillets intitulé "*Londres*" qui servirait de préface à "*Guignol's band*" (1944) ou pourrait être considéré comme un roman inédit ;
- un texte intitulé "*La volonté du roi Krogold*", saga moyenâgeuse que Denoël avait refusé de publier lorsque Céline, après le triomphe de "*Voyage au bout de la nuit*", la lui avait envoyée ;
- le manuscrit complet de "*Mort à crédit*", sensiblement différent du texte imprimé qu'on connaît ;
- des souvenirs personnels.

On convint donc de se rencontrer pour statuer du sort de ces manuscrits. Avec une extrême précision, Gibault interrogea Thibaudat qui répondit avec la même précision. Les manuscrits ne furent pas montrés, mais il fut question d'une parution chez Gallimard, et d'une donation des manuscrits à la "Bibliothèque nationale" ou à l'"Institut Mémoires de l'édition contemporaine", qui abrite de nombreuses archives d'écrivains. Mais l'entente apparente du premier rendez-vous ne dura guère. Au fil des mois, un véritable accord tarda à être trouvé, et, le 5 février 2021, Gibault et Robert-Chovin déposèrent une plainte contre Thibaudat pour recel d'œuvres artistiques volées. Il fut sommé de remettre les feuillets aux policiers de l'"Office central de lutte contre le trafic de biens culturels". La plainte est toujours en cours, même si Thibaudat a restitué aux ayants droit «l'objet du délit», François Gibault ayant, le 21 juillet 2021, récupéré l'ensemble des manuscrits.

Demeurent quelques zones d'ombre, concernant d'abord les circonstances de ce vol. Là-dessus, les hypothèses divergent. Pour Émile Brami, biographe de Céline qui a enquêté notamment sur l'été 1944 de l'écrivain, la piste la plus sûre mène à un certain Oscar Rosemby dont il a découvert l'existence dans un volumineux dossier que lui avait remis en 1997 le fils de Jean-Louis Tixier-Vignancour, naguère avocat de Céline. Ce Rosemby était un comptable juif et l'ami du peintre Gen Paul. Comme, en bon antisémite, Céline estimait qu'on ne pouvait trouver de meilleur comptable qu'un juif, il choisit Rosemby. Or celui-ci, reconvertis un peu cavalièrement en lieutenant F.F.I. ["Forces françaises de l'intérieur", nom donné à l'ensemble des résistants], connut de sérieux démêlés avec la justice après la Libération pour avoir visité plusieurs domiciles de personnalités de la Collaboration, dont ceux de Robert Le Vigan et de Céline, qui s'en plaignit d'ailleurs en le nommant spécifiquement. Il est mort en 1990. Brami tenta en vain de rencontrer sa fille, Marie-Luce, qui semblait avoir en sa possession des documents de Céline. Mais lesquels? Elle mourut en novembre 2020. Pour sa part, Thibaudat dit n'avoir jamais entendu parler d'un tel nom. Une autre piste serait celle du résistant Yvon Morandat, qui a vécu dans l'appartement de Céline après son départ, et que l'écrivain avait lui-même accusé dans une lettre ; Morandat avait pourtant proposé de rendre ses manuscrits à Céline à son retour en France, mais il avait refusé, persuadé que les plus importants avaient été emportés.

Actuellement, Jean-Pierre Thibaudat demeure toujours en possession de ses manuscrits. Que décidera Gallimard? Engager d'autres déchiffreurs, au risque de perdre un temps précieux? Ou bien s'appuyer sur les tâches clandestines de Thibaudat? Une chose est sûre : ces textes jettent désormais des ponts entre l'enfance, l'adolescence ("*Mort à crédit*") et la guerre ("*Voyage au bout de la nuit*", "*Casse-pipe*"). Avant que l'écrivain ne tombe dans le domaine public (ce sera en 2031), gageons que ce Céline exhumé, ressuscité, s'invitera à plusieurs reprises dans le paysage éditorial français.

PORTRAIT SOUS DIFFÉRENTS ANGLES

L'homme

Céline, jeune, était un solide gaillard de presque un mètre quatre-vingt, à la carrure athlétique, «bien balancé», comme disait son amie, Arletty. Son allure virile était tempérée par une séduisante nuance de féminité annonçant une fragilité intérieure, et communiquant au personnage une sorte d'aura romantique. Il avait de la prestance.

De plus, brun de cheveux, il avait un beau visage où frappaient des yeux d'un gris-bleu très clair avec des nuances de vert, yeux dont il était d'ailleurs très fier, un regard extraordinaire. À la date du 26 avril 1933, Eugène Dabit, l'auteur d'*«Hôtel du Nord»*, le vit, et nota dans son *«Journal intime»* : «Céline : celui que je pensais, oui, l'homme du *«Voyage au bout de la nuit»*, Bardamu. Mais plus jeune d'aspect, plus vif ; pas misérable du tout, l'œil clair, la voix vive, le geste net.». Si on se reporte aux photos de lui datant des années 1920-1930, on comprend que beaucoup de femmes aient été séduites par un alliage de mâle beauté et de douceur un peu hautaine ; épouse, maîtresses, amies, toutes ont été sous son charme. Sa fille, Colette, confia : «Ce qui impressionnait d'abord, c'était son regard, intense, inquisiteur et subjuguant. Ses yeux bleus, impossible d'y couper, l'impression de ne plus rien avoir à soi. Quand j'étais petite, ses yeux se posaient sur moi avec une douceur et une chaleur que je n'ai pas oubliées. Ils exprimaient une grande tendresse...». C'est probablement avec cette douceur, cette chaleur, cette tendresse, évoquées par sa fille, que le regard de Céline se posaient sur les femmes qu'il a aimées, qui l'ont aimé. Ainsi Évelyne Pollet, dans le roman dont elle commença la rédaction après une rupture douloureuse, eut cette belle phrase : «Les yeux de cet homme dur avaient une extraordinaire expression de langueur, de confiance, d'appel», et fit aussi ce portrait pénétrant : «Céline était un homme secret ; mais il irradiait une ambiance qui dispersait les mensonges, tuait le simulacre. Avec lui, on cessait de tenir la vie à bout de bras, pour la regarder de près. Il était tout le temps à l'affût de la vie. Il était la vie elle-même».

Très dynamique, dans les années trente, il roulait à moto. Ce fut ainsi que le virent des employés des «Éditions Denoël & Steele» y apporter le manuscrit de *«Voyage au bout de la nuit»* : l'une raconta : «Il vint à moto, vêtu d'une canadienne en peau de mouton, et tenant enchaîné à son poignet par un cadenas la serviette contenant le manuscrit» ; un autre le décrivit ainsi : allures de typographe anarchiste, voix de stentor, débit à la Jouvet, accent à la Bruant, tonitruant, riant, gesticulant. C'était aussi sur sa moto qu'il allait de Paris à Saint-Malo.

Mais, sur le plan moral, il aurait été tout et son contraire, ainsi anarchiste et homme d'ordre ; il aurait réuni toutes les contradictions imaginables chez un être humain normalement constitué, sans qu'on puisse déterminer, dans les jugements portés sur lui, ce qui relève de la réalité et ce qui est inspiré par la réprobation dont il allait faire l'objet, par sa faute.

Pour les uns, il était admirable. Il était délicat, timide même (dans *«Rigodon»*, il se décrivit : «*De nature je suis extrêmement prudent, je peux dire, j'ai été à l'école de l'absolue discréption, il y paraît pas dans mes livres et pourtant je suis l'effacé même*» [p.282]). Il était d'autant plus propre que l'hygiène était une de ses obsessions, que son souci de la santé le faisait ne boire que de l'eau et ne pas fumer. Il avait une voix douce, marmottante, une voix précieuse d'aristocrate légèrement ironique, minaudant la modestie, poussant la délicatesse vers les hauteurs. Il faisait preuve d'un raffinement qu'il a toujours revendiqué, les fantaisies poétiques des ballets qu'il imagina prouvant sa candeur, son innocence foncière. Il tenait à une certaine élégance, tout en étant très simple, en ne faisant pas de manières, en dénonçant d'ailleurs l'arrogance de la médiocrité vexée. Il était très gentil, aimable, très sympathique, très avenant ; amoureux de la vie, sa passion était la jeunesse ; il adorait les enfants, et savait leur parler. Désintéressé, disant, dans *«D'un château l'autre»* : «*J'ai pas assez pensé aux ronds... le malheur de ma vie d'avoir pensé à tout autre chose*», il aurait montré sa générosité en se faisant, en banlieue, le médecin des pauvres. Il avait une immense bonté, ayant fait tout ce qu'il a fait, pour le bien, aimant son pays, aimant les gens en général, étant misanthrope à la façon de l'Alceste de Molière, dur avec les gens afin qu'ils se réforment, prêt à admirer un autre écrivain si celui-ci avait

travaillé autant que lui, car ce qu'il voulait, c'était du travail ; il pensait qu'on ne «creusait» jamais assez profond pour trouver ce qu'on cherche.

Pour les autres juges de sa personnalité et de sa conduite, il était, au contraire, froid, cupide et avare comme pas un, entretenant avec l'argent un rapport quasi obsessionnel causé par une grande crainte de la misère. Orgueilleux, possessif, jaloux de tout et de rien, il était même méchant, féroce, haineux, la sérénité n'étant jamais possible avec lui. En public, il était un provocateur qui disait n'importe quoi, ayant la voix gouailleuse des gens du peuple, parlant tumultueusement, en adoptant le langage populaire. Mythomane, il se jouait continuellement la comédie. Paranoïaque, odieux, râleur, bourré de haine et de colère, il cherchait à faire peur en hurlant, en calomniant, ayant la capacité de compenser sa propre peur par le besoin de faire peur. D'ailleurs, il se livra à une impitoyable autodérision.

La même ambiguïté se retrouve en ce qui concerne ses relations avec les femmes.

Pour les uns, cet homme séduisant était timide avec elles, n'était pas un homme à femmes, mais un homme sensible à leur beauté. Dans "Voyage au bout de la nuit", il manifesta son émoi devant celle des États-Uniennes. Et il appréciait particulièrement les danseuses, la danse répondant d'ailleurs chez lui à un besoin existentiel, car cette lutte contre la pesanteur avait le pouvoir d'alléger en lui la souffrance intime causée par le dégoût que lui inspiraient les tares des êtres humains (répondant, en 1954, à un intervieweur qui lui demandait de résumer ses griefs contre eux, il répondit : «*Ils sont lourds.*»), manifestait pour lui la seule joie du corps, dans le moment de sa jeunesse, ainsi que cela apparut dans ses arguments de ballets. Il se plut donc à contempler des danseuses, à faire des incursions du côté de l'"entrée des artistes". Les femmes qu'il a aimées étaient toutes d'une grande beauté physique ; et à Milton Hindus il indiqua : «*Je donnerais tout Baudelaire pour une nageuse olympique !*» Étaient effectivement des danseuses Elizabeth Craig et Lucette Almansor, pour lesquelles il écrivit plusieurs arguments de ballets d'une idyllique suavité. Il a aussi été aimé par des femmes. Mais, dès 1931, il reconnut son peu d'appétence pour les ébats sexuels, sa préférence pour le spectacle du corps de la femme, pour la simple vue de ses formes, de ses muscles au repos devinés sous leur enveloppe de peau, ou en action, se contractant et se détendant : «*Consommation sans doute, mais vous le savez j'aime les filles saines et délivrées et un peu lesbiennes, alors je me régale.*» ; puis, en 1948, il révéla précisément son voyeurisme à Milton Hindus : «*Étalon très modéré, la vue, le palper, m'enchantent à souhait, m'enivrent, m'inspirent.*» Il aimait voir une femme en train de faire l'amour avec une autre femme ; aussi, comme Elizabeth Craig acceptait de satisfaire ce goût, un jour, elle l'accompagna dans une maison de prostitution, puis le quitta pour aller dans une chambre avec une des filles, en laissant la porte entrebâillée ; à l'été de 1932, alors qu'elle était aux États-Unis, il organisa une réception-partouze en l'honneur d'une de ses conquêtes, la jeune Viennoise Cillie Ambor-Tuschfeld, qui nota dans son journal que deux femmes se caressaient sur le lit pendant que le mari de l'une d'entre elles et Céline regardaient.

Or, en dépit de ses dénégations, il était un sentimental et un fidèle à sa façon, n'abandonnant jamais les femmes qu'il aimait, leur donnant des conseils, les morigénant, leur faisant la leçon en appelant à son expérience de médecin qui ne se lasse pas d'ausculter le genre humain, il se comporta en amant et en père très protecteur. Les lettres qu'il leur adressa comptent parmi les plus insolites et les plus émouvantes de la littérature épistolaire amoureuse. Il entretint de longues relations avec chaque fois une seule femme qui, vivant avec lui, en sembla très heureuse. Lucette Almansor, qui avait dix-huit de moins que lui, qui partagea son intimité de 1936 jusqu'à sa mort, l'accompagnant dans toutes ses pérégrinations, s'appliquant à rendre moins malheureux celui qui n'était pas fondamentalement amer, a connu un être tendre, auquel elle voua un grand amour. Mais il refusait la roucoulade amoureuse, avait horreur de la sentimentalité, comme tous les vrais sentimentaux qui sont discrets, pudiques, qui, quand ils aiment, se contentent d'espérer que cela se voit et que cela suffit. Ainsi, s'il était beaucoup plus tendre qu'on ne l'imagine, il ne le montrait pas. Sans doute se cabrait-il aussi par un réflexe de défense presque animal contre une tentative de mainmise sur lui, qui aurait mis en péril la liberté qu'exigeaient son travail de médecin et d'écrivain.

Pour les autres, il aurait été un érotomane, un invétéré libertin, animé d'ailleurs de cette misogynie qu'il exprima en effet dans son œuvre, un amant jaloux, un mauvais ami !

Quoi qu'il en soit, il faut convenir qu'il a d'abord été victime de la Grande Guerre, son bras droit ayant été réduit en bouillie sur le front, le 27 octobre 1914. Cela ne pouvait que l'amener à refouler ce qu'il y avait de sensibilité en lui, qu'y faire naître une sombre conception de la vie et des êtres humains, qu'il allait exprimer d'une manière radicale. Il fit ensuite les rudes expériences de la colonie africaine, des États-Unis et, surtout, de la médecine exercée dans une banlieue parisienne ouvrière, où, praticien préoccupé d'hygiène, il fut ému par la misère, dévoué aux pauvres, ses malades l'aimant bien. Il n'aurait pas été très compétent au point de vue médical, une de ses infirmières ayant révélé : «À Sartrouville, de temps en temps, il me foutait la trouille, quand il y avait de grands malades. Mais il n'en a jamais tué ! C'est moi en douce, dans le couloir, qui leur disais d'aller prendre une consultation chez un spécialiste.»

Ce fut alors que, avec l'arrogance secrète de ceux qui pensent être les seuls à connaître vraiment la misère humaine, réunissant toutes ces expériences, se donnant la mission d'écrire pour le peuple, de combler le fossé entre lui et la littérature, il se mit à écrire "*Voyage au bout de la nuit*". Selon Elizabeth Craig, lui, qui était un homme doux et plein d'affection tendresse, aurait alors changé, serait devenu un homme gris et pessimiste, en voulant dire à ses compatriotes leurs vérités sur la société qu'ils avaient faite, sur leur condition d'êtres pour qui la vie n'est jamais sans son envers de mort. Et ce roman est imprégné d'une profonde compassion, surtout à la fin, quand Bardamu aide Robinson à mourir, ce qui était, pour Céline, la tâche humaine par excellence.

Ensuite, emporté par son humeur de carabin, sa verve, sa fougue, sa fureur d'écrire, mais surtout sa volonté de mettre en garde les Français, gouvernant sa vie avec la pire des maladresses, se conduisant en apprenti sorcier aux commandes d'une machine infernale, il commit d'ignobles pamphlets antisémites, qui firent de nouveau de lui, arrosoeur arrosé, une victime emportée finalement, en Allemagne, dans la tourmente de cette nouvelle guerre qu'il avait pourtant voulu faire éviter. En passant délibérément la mesure, il se jeta lui-même dans un étau qui ne pouvait que le broyer, dans une nuit dont il ne put jamais sortir.

Aussi, à son retour en France, le découvrit-on usé par les calamités, dans un état de grand délabrement physique car il n'était plus que l'ombre de lui-même, s'était tassé, presque voûté ; son visage était amaigri, fatigué ; ses cheveux ternes, longs et négligés, étaient plaqués sur le visage pourtant toujours illuminé par les yeux bleus qui retenaient quelque chose de sa jeunesse. D'autre part, ses vêtements et son allure manifestaient un total renoncement à la parade. En effet, dans son pavillon de Meudon, il s'habillait avec une grande négligence, était emmitouflé dans trois épaisseurs de laine, avait le cou entouré d'un foulard d'un blanc douteux, le pantalon tenu par une ficelle, les pieds dans des chaussons ; on le trouvait enfoncé dans son fauteuil d'osier, se déplaçant difficilement en chassant au passage deux chats endormis sur une table, en faisant crier le perroquet qui avait fourré son bec dans une boîte de sardines, enfonçant son bras dans un mur de papiers, et revenant en tenant à la main son exemplaire du "*Dictionnaire Vidal*" (consacré à la médecine), dont il feuilletait rapidement les pages. Sa crasse dépassait l'imaginable. On peut penser que, en vieillissant, il était devenu son personnage, Ferdinand Bardamu ; qu'il était allé au bout de sa nuit d'épouvante.

De cette vie mouvementée, errante, hachée de péripéties épiques, de débâcles et d'exodes, comme tendue à la recherche d'une malédiction, où il était sans cesse en quête d'un bonheur pourtant immédiatement dénigré, procède sa noire conception de la condition humaine.

L'écrivain :

Aimant à se décrire comme un «créateur incrémenté», ne devant rien ou presque à l'école, Céline n'eut que de rares admirations littéraires, ne reconnaissant guère pour maître que Rabelais, qui avait été médecin comme lui, qui «a vraiment voulu une langue extraordinaire et riche», et dont il résumait ce qu'il fallait retenir de lui en disant : «la langue, rien que la langue. Voilà l'important.» Or Rabelais avait usé de la langue parlée pour en restituer la substance dans le langage écrit.

À son exemple, Céline allait vouloir réanimer, revivifier, une langue qu'il considérait comme moribonde parce que trop académique, trop conventionnelle, avec son vocabulaire «châtré» et sa syntaxe pétrifiée, écrivant dans sa lettre à André Rousseau du 24 mai 1936 : «Dans toute cette recherche d'un français absolu il existe une niaise prétention [...] à l'éternité d'une forme d'écrire, une

seule, en français ! le joli style ! la jolie momie ! Bandelettes ! Ne rien risquer. Vite en momie ! C'est le mot d'ordre de tous les lycées !» En 1937, dans "Bagatelles pour un massacre", il revendiqua son usage d'un langage «vivant», ajoutant : «Rien n'est plus difficile que de diriger, dominer, transposer la langue parlée, le langage émotif, le seul sincère, le langage usuel, en langue écrite, de le fixer sans le tuer. [...] Le maître du genre c'est Villon, sans conteste.» ; il se moqua des écrits de Paul Bourget, les traitant de «sous-prousteries». Sans être un théoricien, il s'est longuement expliqué sur son dessein, sur son invention : dans la préface de "Guignol's band" (1934), dans les "Entretiens avec le professeur Y" (1954), dans les "Entretiens familiers" (1958), dans sa correspondance et même dans ses romans, Construisant lui-même son mythe, il se proclama «le seul inventeur du siècle ! moi ! moi ! le seul génial, qu'on pouvait dire».

Affirmant : «Je suis un homme à style» (préface à "Guignol's band"), il voulut mener sa recherche littéraire avec une volonté de marginalité, élaborer un style neuf «pour rendre les autres illisibles». Il s'agissait pour lui d'inventer une façon nouvelle de parler de l'être contemporain. Pour cela, il s'attaqua, plus radicalement qu'on ne l'avait jamais fait, à toutes les bases de la tradition littéraire et jusqu'aux racines mêmes de la langue écrite ; il voulut se débarrasser de toute une conception de la littérature ; subvertir la langue officielle pour échapper aux codes socio-linguistiques et socio-culturels ; restituer la langue parlée par le peuple, que, pendant des siècles, toute une société s'était ingénier à ignorer, à proscrire et, en dernier recours, à cantonner dans des usages bien délimités, en la transposant sur le papier, en la sortant du pittoresque, du simple «effet de réel» renvoyant à la caractérisation d'une classe, comme dans le roman réaliste ou naturaliste du XIXe siècle. De la langue populaire, il reprit :

-Son vocabulaire non conventionnel, l'argot qui signale le caractère radicalement subversif du discours ; qui lui permit de lancer de vigoureuses invectives (son injure : «Mille cinq cents putains de wagons de foutre !» n'est pas à la portée du premier charretier venu !), d'exprimer sa noire conception de la condition humaine par des imprécations et des mots qui font mouche, ses textes devenant de ce fait comiques pour le lecteur ; et, surtout, de parler, avec verdeur, grossièreté, violence, de sexualité, de scatalogie, de maladie et de mort.

-Sa libre syntaxe, présentant des anomalies, des incorrections. Donnant alors toute la mesure de sa violence subversive, il emprunta à l'oral non seulement son mode d'énonciation (première personne, adhésion au présent de l'énonciation, exclamations, commentaires en incises) mais aussi sa cadence, ses ruptures de construction, sa progression par anticipations, ajouts et corrections, sa structure segmentée, pour en exploiter toutes les ressources stylistiques. Le rythme devint alors extraordinairement rapide, haletant même, grâce à l'omission d'éléments jugés superflus pour la compréhension, pronoms («[il] faut», «[ils] sont»), prépositions («virer [au] rouge»), etc. ; par exemple, «que» devint le substitut de divers relatifs et conjonctions («elle va bien rire, qu'elle a un mari si fainéant») ; la transitivité ou la réflexivité des verbes fut ébranlée («tout écroulera»). Comme ce fut avant tout sur l'oralité de ses phrases et sur la scansion des mots, que se porta son attention, Céline fit affleurer la modulation dans chaque phrase, car il voulut produire un texte musical, jouant de toutes les orchestrations du langage, orchestration parfois barbare, syncopée, violente.

Tous ces éléments furent déjà mis en valeur, dans "Voyage au bout de la nuit", par un saisissant contraste entre des phrases marquées d'oralité et des phrases à la tournure presque classique. Mais, dans les œuvres suivantes, la notion de phrase fut quasiment abolie ; l'ellipse y devint la figure majeure, et la pratique de la dislocation se généralisa : «Voilà l'effet des vitamines ! Je l'interroge... tout ecto qu'il est ! plasme ! Ah, Louis XIV et patati ! Ah les apparitions ! je les traite ! - Article 75 je l'insulte !» ("Féerie pour une autre fois"). Ainsi Céline maintint, ce qui serait impossible avec la phrase traditionnelle, une constante tension.

Mais il déborda la langue populaire :

-En inventant des mots, car, plus que le glossaire de l'argot, c'est son fonctionnement qu'il emprunta à cette langue en perpétuel engendrement. Communiquant au lecteur l'euphorie même de la langue, il créa des néologismes (qui sont plusieurs milliers, ce qu'aucun autre écrivain de langue française n'a fait dans les temps modernes) par différents procédés : la préfixation («se parafoutre de»), la suffixation («proustrr»), l'aphérese ([a]«bominable»), l'apocope («d'autor» [ité]), l'adjonction de syllabes («moustagache»), la surimposition («miraginer», de «mirage» et «imaginer»), le

redoublement («un troutroubadour»), la contraction («tintabuler»), l'emprunt inexact aux autres langues («furia canto»)... Il faut citer, qui se trouve dans "Voyage au bout de la nuit", le mot «rouspignolles» qui désigne les testicules, et que Céline inventa en associant trois de leurs désignations argotiques : «roupettes», «roustons», «roubignonnes» ! Il fut particulièrement créatif en matière d'onomatopées. Malraux allait exprimer son admiration : «Cette frénésie de l'invention verbale, je ne l'ai rencontrée qu'une fois, éblouissante et acoquinée à une gouaille de chauffeur parisien : chez Louis-Ferdinand Céline vers 1935.» ("Antimémoires", 1967). Dans "En lisant, en écrivant" (1980), Julien Gracq a pu dire : «Ce qui m'intéresse chez lui, c'est surtout l'usage très judicieux, efficace qu'il fait de cette langue entièrement artificielle, entièrement littéraire, qu'il a tirée de la langue parlée.»

-En inventant des structures de phrases jamais vues auparavant, grâce à une ponctuation inédite (en particulier, de plus en plus, après "Voyage au bout de la nuit", qui peut paraître encore assez conventionnel, l'emploi du point d'exclamation suivi de trois points de suspension, qu'il aimait autant parce que l'idée du point final lui était totalement étrangère), une prose elliptique, rythmée, scandée, s'étant de plus en plus (la progression est nette entre son premier roman et sa «trilogie allemande») tronçonnée en segments juxtaposés, hachée en tirs d'adjectifs, passant de longues phrases à des phrases courtes principalement exclamatrices, puis aux fragments de phrases, aux cris, aux onomatopées, les mots étant plus crachés que remâchés. En 1936, il avait déjà confié au journal "Le nouveau cri" : «Je ne suis pas pour la périphrase. [...] Je ne me déciderai jamais à écrire que mes bougres s'étreignaient passionnément en se donnant des baisers fous...».

Par ailleurs, Céline tint à multiplier les effets de surprise, d'abord celui des titres de ses œuvres dont il eut le génie ; celui aussi d'une préciosité faite d'archaïsmes, d'orthographies de verbes anciennes («ayent», «joye!», «soyent», «payent», etc.), d'imparfaits du subjonctif.

Surtout, lui qui, dans "Ma grande attaque contre le verbe", proclama : «Au commencement était l'émotion. Le verbe est venu ensuite pour remplacer l'émotion», indiqua : «D'instinct, je cherchais un autre langage qui aurait été chargé d'émotion immédiate, transmissible mot par mot, comme dans le langage parlé» ; voulut que son texte fasse ressentir des émotions au lecteur, le fasse «jouir». En effet, pour «retrouver l'émotion du "parlé" à travers l'écrit», lui, qui professait un culte exclusif pour le style, mit au point un «style émotif» apte à prendre de court les défenses psychiques et la vigilance rationnelle du lecteur : «Le lecteur qui me lit ! il lui semble, il en jurerait que quelqu'un lui lit dans la tête !... dans sa propre tête ! [...] Pas simplement à son oreille !... non !... dans l'intimité de ses nerfs !» - «Le style au plus sensible des nerfs ! - C'est de l'attentat ! - Oui, je l'avoue !» Il pensait qu'un grand style se reconnaît à sa densité émotionnelle. Il cultiva une virtuosité, dont il parla d'ailleurs en faisant référence à la dentelle que vendait sa mère. À son ami, Robert Carlier, il écrivit : «Je suis qu'un petit inventeur, et que d'un petit truc qui passera pardi ! Comme le reste ! Ce que j'ai inventé, je viens de l'écrire dans la 'Nouvelles revue française (en un seul mot s'il vous plaît) : j'ai inventé l'émotion dans le langage écrit...» Et, comme il le dit lui-même, ce n'est pas une mince affaire...

En effet, si ses textes ont une apparence de facilité, semblent improvisés, écrits au fil de la plume, ils étaient en fait le résultat d'un long travail pointilliste dont il parla beaucoup, affirmant, au sujet de l'écriture, qu'il n'y a pas de génie seulement de la méthode, qu'il faut remettre sa prose cent fois sur le métier. Il considérait que le style, «ça demande énormément de travail», qu'il faut «forcer les phrases à sortir légèrement de leur signification habituelle, [...] les sortir des gonds.» (préface à "Guignol's band"). Ce travail confine même, dans sa violence, à une sorte de torture : «Ça hurle... Ça geint... Ça essaie de se dégager... On a du mal... Faut pas se laisser attendrir... Ça vous parle alors un drôle de langage d'écorché... Celui qu'on nous reproche...» (ibid.). Ainsi se trouve justifiée l'écriture tourmentée et tourmenteeuse de Céline, qui revendiqua «le BreugheL Greco, Goya» comme ses vrais maîtres, «les athlètes qui [lui] donnent le courage pour étirer la garce» (ibid.) : «Il faut que les âmes aussi passent à tabac» (ibid.).

Il fit ce compte : «Cinq cents pages imprimées, vingt mille pages à la main», pondit 80.000 pages pour 800 publiées. Ses manuscrits sont donc très raturés. Relisant les épreuves de ses livres, il se colletait à «la vache matière». Il confia : «Il me faut deux ans pour venir à bout d'un bouquin, parce que je commence chaque phrase dix fois, vingt fois... Et les pauvres crétins qui croient que j'improvise !...

C'est mesuré au millimètres, monsieur ! ... Seulement, ça me tue...» (entretien avec Albert Zbinden, dans "Céline et l'actualité littéraire 1957-1").

Ayant fait savoir à Marie Canavaggia, sa fidèle correctrice et secrétaire : «*Il n'est pas de petits détails qui peuvent me lasser ! Je les veux tous ! La moindre virgule me passionne.*», il ciselait chaque phrase ; il se serait fait écarteler pour maintenir son fameux point d'exclamation suivi de trois points de suspension ! C'est qu'il voulait, en jouant avec les rythmes et les sonorités, susciter ce qu'il appelait sa «*petite musique*».

Aussi cet écrivain extraordinaire déroula-t-il, dans un immense et flamboyant tourbillon, une prose furieuse, tempétueuse, devenue de plus en plus frénétique, à la fois pince-sans-rire et apocalyptique, mélange de naturel et de préciosité, savant dosage d'art et de boue, dans laquelle on trouve des trésors de finesse, de subtilité et de profondeur. Elle fut l'interminable monologue d'un homme qui commencerait à vider son sac et n'en finirait plus de parler, à coups de litanies rageuses, de traits d'un humour féroce et désopilant. Il donna à ses phrases du souffle, de la vitalité grâce à la densité des figures de rhétorique, à la luxuriance des métaphores agressives et dépréciatives, à la fureur des hyperboles, etc.. Visant à transcrire la spontanéité imagée du conteur ou la gouaille parisienne, il les outrepassa vers le fantastique, la poésie, l'épopée, et le comique.

En effet, si, prenant comme point de départ de sa création son «*délire*», ses «*hallucinations*» ; si, avec une terrible lucidité, il eut une vision sombre de la vie et des êtres humains ; s'il fut avant tout l'écrivain sans illusion que la laideur inspire, il tira malgré tout du monde qu'il dépeignit un comique constant. La gamme de son rire est extraordinairement étendue ; elle repose sur des procédés littéraires nombreux dont certains semblent l'apparenter au comique rabelaisien (invention verbale, obscénité, scatalogie...), d'autres plutôt à l'opérette ou au vaudeville 1900 (le burlesque, la parodie, le sous-entendu...), d'autres encore à la farce ubuesque (la caricature, l'absurdité).

Lui qui, possédait assurément une éloquence torrentielle, la voix la plus forte parmi les écrivains français de son temps, ne manqua pas de répandre son fiel sur ses confrères, portant sur eux des jugements impitoyables. Présentant son travail comme l'antithèse de celui de Proust, il l'exécuta dans "Voyage au bout de la nuit" en quelques lignes percutantes (p.74) et il fut encore plus moqueur dans une lettre à Milton Hindus du 11 juin 1947 : «*Proust explique beaucoup trop pour mon goût... 300 pages pour nous faire comprendre que Tutur encule Tatave, c'est trop.*» Mais il n'épargna pas non plus d'autres écrivains : «*Le pauvre Cendrars essaie depuis trente ans de faire un roman. Il n'y arrivera jamais. Miller non plus.*» - «*Gide est un notaire... aucune transe chez lui, si ce n'est à la vue des fesses du petit Bédouin.*» - «*Giono... barde délirant du poireau avec énormément d'artifice.*» - «*Aragon le prochain commissaire du Peuple aux Lettres*» - «*Mauriac le jésuite*» - «*Malraux, l'écrivain chéri de De Gaulle*». Mais ce fut surtout Sartre qu'il poursuivit de ses sarcasmes et de ses invectives : «*Sartre est un maniaque du soi délirant, un polichinelle à parchemins.*» - «*Satanée petite saloperie gavée de merde, tu me sors de l'entre-fesses pour me salir au-dehors !*» ; dans "Rigodon", il le surnomma même "*le tænia*" !

L'épistolier :

Céline laissa l'une des plus importantes correspondances d'écrivains du XXe siècle. En effet, ont été aujourd'hui publiées plus de 4.000 lettres adressées à plus de 250 destinataires : ses parents, ses maîtresses, son épouse, Édith Follet, et leur fille, Colette, sa secrétaire, Marie Canavaggia, ses amis (en particulier Albert Paraz), ses avocats, ses confrères écrivains d'extrême droite (Lucien Combelle, Alphonse de Châteaubriant à qui il exposa son projet de créer un corps sanitaire français en faveur de la L.V.F., Pierre Drieu La Rochelle), mais aussi Mauriac, ses traducteurs, ses éditeurs, ses avocats, les journaux de gauche ou de droite, et même de parfaits inconnus. Dans ses lettres, il est aussi saisissant, énorme, inventif, farouche, que dans ses œuvres. D'ailleurs, l'évolution du style de ses lettres est parallèle à celle de l'évolution du style des romans, l'oralité s'étant de plus en plus affirmée tandis qu'il en vint à s'adresser à ses correspondants avec la même frénésie de ton, le même rictus désespéré, le même bagou convulsif, la même gouaille hallucinée que dans ses romans. Au fil de ces lettres, on constate que l'écrivain se manifesta soudainement. Car il n'y a rien de commun entre les lettres appliquées et gentillettes du jeune homme engagé à dix-huit ans dans la

cavalerie à Rambouillet, fils prévenant, militaire discipliné, patriote impeccable, et celles du forcené cynique qu'il devint. Il écrivit d'abord sur la guerre, sur son expérience coloniale, sur la faculté de médecine. Puis on voit se former un écrivain hors norme. Cependant, après '*Voyage au bout de la nuit*', il remercia délicatement pour les compliments qu'il recevait. Mais, avec ses pamphlets, il devint un effrayant fou furieux, proférant des ricanements sur fond d'apocalypse. Il commença à mener sa croisade de petit homme blanc humilié. On mesure à quel point c'est l'antisémite Céline qui permit à l'écrivain de trouver son style qui est oral, et d'invectives, ce qu'il allait appeler plus tard le «*train émotif*», mélange de colère, de rigolade, de désespérance faraude. On remarque que, vers la fin des années 30, il commença à multiplier les points d'exclamation et les points de suspension dans des phrases désarticulées qui dévastaient le français classique. Ce fut avec la défaite de juin 40 qu'il adopta définitivement ce style d'une violence inouïe. Sous l'Occupation, il manifesta une atroce jubilation antisémite, d'autant plus que, à des lettres ouvertes sur la «question juive» adressées aux pires feuilles antisémites, se mêlent des lettres secrètes qui sont accablantes parce qu'abominables, du fait des dénigrements, des appels au meurtre, des élucubrations raciales, des insinuations, dont l'accumulation fait l'effet d'un cauchemar ; elles contiennent les récriminations d'un sale type surjouant de manière histrionique le maudit, le réprouvé, le bouc émissaire d'une France qui se refaisait une virginité sur son dos après les années noires. Le temps avançant, il se fit de plus en plus mordant, fougueux. Après la guerre, il mena de soigneuses stratégies afin de se donner le beau jeu de l'innocent persécuté, et il feignit de ne pas comprendre pourquoi l'État français voulait le juger ni pourquoi la Résistance voulait le châtier.

Le pamphlétaire :

Après ses deux premiers romans, Céline, passant par une période de relative impuissance en matière de création littéraire, décida de laisser tomber le masque de la fiction, en faisant d'abord part, dans '*Mea culpa*' (1936), de sa répulsion à l'égard de l'U.R.S.S. ; puis, dans '*Bagatelles pour un massacre*' (1937) et '*L'école des cadavres*' (1938), en tentant, lui qui avait été victime de la Grande Guerre, et qui était animé avant tout par son pacifisme, d'éviter la nouvelle guerre mondiale qui lui paraissait imminente ; enfin, dans '*Les beaux draps*' (1941), en reprenant les mêmes mises en garde et en y ajoutant une critique du gouvernement de Vichy. Il n'écrivit pas ses pamphlets pour servir une force gouvernementale ou policière ; ils n'engageaient que lui seul avec, d'ailleurs, tous les risques afférents. Il allait pouvoir déclarer : «*J'ai joué en France le rôle de l'avertisseur subtil, qui ne voit pas le danger mais le sent, à bonne distance, avant tout le monde, et qui crie : "Arrêtez !" Je tenais, sans le vouloir, le rôle de l'indispensable infâme et répugnant saligaud, honte du genre humain qu'on signale partout au long des siècles.*» Mais il le fit avec une véhémence qui confinait au délire.

De toutes les attaques délirantes contenues dans ces textes, on n'allait retenir que la plus insupportable, l'antisémitisme. En effet, il pensait que cette guerre serait faite pour la défense des juifs, qu'ils en étaient les responsables ; il évoquait un «*complot mondio-Lévy-Blum*» qui poussait à la guerre par sa propagande «*judéo-bolchevique*» et «*judéo-capitaliste*», toute démocratie étant d'ailleurs, pour lui, une «*dictature juive*». S'il n'était pas le seul antisémite de ces années-là, où on se disait antisémite comme on disait ses intentions de vote, il eut le tort de faire de son antisémitisme un matériau littéraire, ce que n'ont pas fait les autres ; il fut le seul écrivain célèbre à s'être engagé totalement et explicitement dans la propagande antijuive et raciste d'obédience pronazie, celui qui s'exprima le plus violemment, le plus constamment, dans les grandes éructations de ces textes crus, vénéneux, méphitiques, moralement abjects, révulsants même ; de des dénonciations délirantes et d'autant plus nocives et criminelles qu'elles furent lancées à une époque où les mots pouvaient tuer ; il se montra le plus haineux en faisant preuve d'une stupidité agressive puisque, comme beaucoup d'autres à cette époque, il assimila le grand capital à tout un peuple, alors que, bien sûr, il y a des juifs pauvres et des juifs petits-bourgeois, et, s'il y a aussi des juifs milliardaires, c'est sans doute parce que leurs ancêtres durent assumer le rôle d'usurier que les catholiques considéraient comme dégradant, l'argent étant pour eux sale, impur. Céline disait souhaiter voir les juifs quitter le continent européen. Et son antisémitisme fut en quelque sorte confirmé par sa conduite pendant l'Occupation, et par le fait que, en 1944, il se soit réfugié dans l'Allemagne nazie, après avoir déclaré être l'ami d'Hitler et de tous les Allemands («*Je trouve que ce sont des frères, qu'ils ont bien raison d'être*

racistes. Ça me ferait énormément de peine si jamais ils étaient battus. Je trouve que nos vrais ennemis c'est les juifs et les francs-maçons.» (dans "L'école des cadavres").

Signalons qu'il prononçait aussi ses vociférations et ses éructations contre les Noirs, les Asiatiques, les communistes, les francs-maçons, les Anglais, le Front populaire, le régime de Vichy, les responsables de l'instruction publique, les alcooliques, les intellectuels !

Il poussa la technique du pamphlet à un point de perfection, c'est-à-dire de virulence et de mauvaise foi, rarement égalé. Mais, s'il déroula parfois un lyrisme satanique, il se perdit aussi dans de lourdes blagues en particulier contre ceux qu'il appelait «les youpins», dans des insanités répétitives. Il faut remarquer que la violence stylistique de ces brûlots allait contaminer la seconde partie de son œuvre. L'ignominie de ces textes déçoit profondément beaucoup de ceux qui aiment "*Voyage au bout de la nuit*". À cause d'elle, Céline fut assez unanimement condamné, rejeté, réprouvé même, d'autant plus que, au sujet de son antisémitisme, il ne manifesta pas de regrets, affirmant, au contraire, que les Allemands n'avaient pas persécuté les juifs, mais les Français qui avaient collaboré !

Ses pamphlets sont la part maudite de son œuvre, le bloc d'abîme qu'il ne faut cependant pas refuser de contempler, qu'il ne faudrait donc pas interdire, les lecteurs devant avoir le droit de lire toute l'œuvre, le meilleur comme le pire. On s'est opposé à leur réédition en France où on les trouve difficilement, excepté en bibliothèque. Ainsi, on risque de les faire passer pour de grands livres subversifs, alors que la lecture de ces torrents de fiel dans lesquels il noya son talent est vraiment pénible !

Il a fallu des années pour qu'on ne soit plus suspecté d'antisémitisme si on exprimait son admiration pour le romancier ; aujourd'hui, elle demeure toujours mêlée d'une gêne plus ou moins nettement avouée ou revendiquée.

Le romancier :

On pourrait considérer que Céline n'est pas un romancier, car il ne fut pas un écrivain d'imagination, bien qu'il ait aussi écrit un texte intitulé "*La volonté du roi Krogold*", qui est une saga moyenâgeuse, et des arguments de ballets. Dans sa production, la part de l'invention est mince. Surtout, il ne créa pas de personnages, ne faisant que parler de lui, de raconter des faits notoires de sa vie, de remettre en scène son passé, mais en se pliant à ce qui était, pour lui, l'obligation de tout grand écrivain : «*mettre ses tripes sur la table*». Il se donna le droit d'inventer sa propre biographie en se permettant d'ailleurs des fantasmes tels qu'on est souvent obligé de recourir à la biographie de Louis-Ferdinand Destouches pour rétablir la vérité. Ce mythomane se forgea, de livre en livre et au fil d'interviews tissées de fausses confidences, une légende biographique. N'aurait-il pas ainsi inauguré l'autofiction ? En ce qui a trait à la matière romanesque, il l'a définie dans sa manière habituelle, mêlant provocation et ironie agressive, avec un sens aigu de la formule, en particulier dans "*Qu'on s'explique ! Postface de "Voyage au bout de la nuit"*" (1933) : «*Le genre Céline ? Voici comment il procède... Un ! deux ! trois ! n'en perdez pas un mot de ce qui va suivre ! [...] La vie donc, je la retiens, entre mes deux mains, avec tout ce que je sais d'elle, tout ce qu'on peut soupçonner, qu'on aurait dû voir, qu'on a lu, du passé, du présent, pas trop d'avenir (rien ne fait divaguer comme l'avenir) [...] Ayant amalgamé tant bien que mal [...] hommes, bêtes et choses au gré de nos sens, de notre mémoire infirme [...], nous étendons le tout [...] comme une pâte sur le métier.*» Et il reconnaît que, au terme de l'application de cette «recette», la «pâte» peut présenter des défauts, n'être que «*du racontar, ni cuit ni fondu...*»

En effet, il se permit une étourdissante liberté de composition, commençant le livre en faisant comme s'il ne savait absolument pas de quoi il voulait vraiment parler, se lançant avec impétuosité sur un sujet, une situation, une idée, pour, bientôt, les abandonner, soit parce qu'il s'était essoufflé, soit parce qu'il s'était avisé, soudain, qu'il avait une tout autre histoire à raconter, et que, avec elle, il remplirait des centaines de pages, sans d'ailleurs finalement vraiment l'achever, lui donner un dénouement, sauf dans "*Voyage au bout de la nuit*", dont il allait cependant dire, à la journaliste de "l'Express" Madeleine Chapsal, en 1957 : «*Au point de vue technique, c'est un peu attardé*». Il déroula des intrigues décousues. Il fit souvent cohabiter le temps du récit (ou temps de l'action) et le temps de la narration (ou temps de l'écriture). D'autre part, chez lui, le présent de narration envahit

l'espace romanesque au point que l'action ne semble plus se dérouler dans le passé, mais bien au contraire au moment même où le narrateur écrit.

Surtout, son but était de toucher le lecteur. Dans sa préface à "Guignol's band" (1934), il lança cette exhortation : «*Émouvez-vous ! [...] Émouvez bon Dieu ! Ratata ! Sautez ! Vibrochez ! Éclatez dans vos carapaces ! fouillez-vous crabes ! Éventrez !*» Dans sa lettre à André Rousseaux du 24 mai 1936, il affirma : «*Je ne veux pas narrer, je veux faire ressentir*» ; il condamna le style des romans classiques («*Leur langue est impossible, elle est morte, aussi illisible (en ce sens émotif) que le latin*») Dans "Ma grande attaque contre le verbe", interview d'octobre 1957, il considérait que le roman avait perdu son rôle ancien, «*le rôle documentaire, et même psychologique*». De fait, il ne s'agissait plus que «*de se placer dans la ligne où vous place la vie, et puis de ne pas en sortir, de façon à recueillir tout ce qu'il y a, et puis de transposer en style*». En renouvelant le récit romanesque traditionnel, en redonnant au roman du souffle et du nerf, ce fossoyeur des lettres académiques a apporté une révolution littéraire.

À travers les romans de Céline, on a pu suivre toute une vie de fuite en avant d'un anti-héros exemplaire :

-D'abord, les aventures de cet alter ego qu'est «*Bardamu*» dans ce premier roman, "Voyage au bout de la nuit" (1932), où l'on découvre différentes expériences affrontées par Louis-Ferdinand Destouches : la guerre de 1914, les séjours dans une colonie d'Afrique, puis aux États-Unis et, enfin, dans la banlieue parisienne où il exerce la médecine. Ce premier roman imposa d'emblée l'originalité de la vision de Céline par le sortilège d'une langue admirable d'audace, mêlant savamment au style périodique les ruptures de rythme de la langue parlée argotique, les tournures populaires, ses répétitions savamment rythmées, sa gouaille et ses enflures, son emphase faussement naïve. (Pour plus de précision, voir dans le site, CÉLINE, "Voyage au bout de la nuit".)

-Puis celles de «*Ferdinand*» ou «*Ferdine*» dans :

- "Mort à crédit" (1936) où sont racontées son enfance et son adolescence, et où Céline poussa plus loin encore la recherche de l'expressivité stylistique en élagueant certaines liaisons grammaticales et en introduisant l'usage des points de suspension qui allaient devenir sa marque de fabrique. (Pour plus de précision, voir dans le site, CÉLINE, "Mort à crédit".)

- "Casse-pipe" (1937) qui n'est, en dépit de son titre, que le récit de l'arrivée de Ferdinand chez les cuirassiers de Rambouillet.

- "Guignol's band" (1944) où Ferdinand, pour échapper à la guerre, a trouvé refuge dans l'exil et l'illégalité à Londres.

- "Le pont de Londres" (1964), qui est la suite du précédent.

- "Féerie pour une autre fois" (1952) où sont évoqués bien des souvenirs divers avant que Céline en vienne à raconter le bombardement de Montmartre en 1944.

- "Normance" (1954) qui poursuivit l'évocation du bombardement.

- "D'un château l'autre" (1957), où Céline raconta son séjour à Sigmaringen, en Allemagne, parmi des Français collaborationnistes. (Pour plus de précision, voir dans le site, CÉLINE, "D'un château l'autre".)

- "Nord" (1960) où Céline raconta son séjour dans le Nord de l'Allemagne.

- "Rigodon" (1969) où Céline raconta ses pérégrinations à travers l'Allemagne bombardée (il fut l'écrivain qui fit exister en littérature ce phénomène qui appartient en propre au XXe siècle : le bombardement).

Dans ces derniers livres, l'écriture de Céline donne un choc tant sont nombreuses les pauses, les bouts de phrases suspendues, l'émotion étant palpable à chaque mot. Mais il impose sa victimisation lassante, ses arguties douteuses, ses injures haineuses.

Ainsi, l'ensemble des romans donne un tableau des plus significatifs d'un demi-siècle d'Histoire, car il avait le sentiment de s'être trouvé à un carrefour de l'Histoire, et tenta d'en rendre compte, chacun des deux cycles romanesques étant dominé par une des guerres mondiales. Mais, s'il commença par une véritable fresque, il s'enferma de plus en plus sur des situations plus limitées, des personnages moins nombreux.

S'il sut d'abord observer, son réalisme brutal et envoûtant lui fit voir des choses que personne ne voyait, et il ne manqua pas de grossir et de noircir le tableau, parfois à l'excès, dans son parti pris d'exagération et d'invraisemblance, dans son insistance sur le navrant, le pitoyable, le mesquin et le laid, dans son pur délire paranoïaque, dans sa fascination de la mort. Il fit de ses malheurs une épopee tragique, jouissant, plume en vain, des persécutions qu'il avait subies ou qu'il s'était inventé dans un véritable délire. Ce n'était pas la réalité raisonnablement décrite qui l'intéressait, mais l'émotion qu'elle provoque.

Cette morbidité n'affecte pourtant pas l'œuvre de morosité, car, sans cesse, on découvre des postures grotesques, des mimiques divertissantes, des dialogues cocasses, des personnages ridiculisés. Le plus souvent, la dérision et un humour féroce équilibrent, voire occultent, le désespoir, et l'optimisme stoïque du narrateur ne se dément presque jamais.

Céline avait l'art de raconter. Non pas comme quelqu'un qui se tient à son bureau, devant une feuille de papier, mais comme un conteur s'adressant à un auditoire captivé, ébahie, admiratif, dont il aurait guetté les réactions, dont il aurait vu les bouches bées, les yeux ronds, dont il aurait entendu le déferlement des rires, jouissant alors de ses effets, étant de ce fait émoustillé, trouvant donc de nouveaux détails, encore plus énormes mais toujours saisissants.

On ne peut que s'incliner devant la puissance et l'originalité de l'œuvre de ce romancier.

Ses idées :

Surtout dans ses dénégations d'après-guerre, Céline n'a cessé de prétendre que rien ne lui était plus étranger que le projet d'instruire le lecteur, en quelque façon que ce soit : dans la préface à "Guignol's band", on lit : «*Les idées, rien n'est plus vulgaire [...] Je ne suis pas un homme à message. Je ne suis pas un homme à idées. Je suis un homme à style.*» ; à son ami, Robert Carlier, il écrit : «*Je n'envoie pas de message au monde, moi, non ! Je me saoule pas de mots, ni de porto, ni des flatteries de la jeunesse. Je cogite pas pour la planète...*» ; à Madeleine Léger ("Semaine du monde", 23 juillet 1954), il assura : «*Je n'ai pas la prétention d'apporter un message. Non, non et NON. Je vous assure que je ne suis pas dans le coup, dans aucun coup. Je n'ai eu aucune influence sur la génération de la "Drôle de guerre"*» ; à André Brissaud ("Bulletin du Club du Meilleur Livre", octobre 1954), il répéta : «*Dites-leur donc à vos lecteurs que je ne suis pas un écrivain, vous savez un de ceux qui esbrouffent la jeunesse, qui regorgent d'idées, qui synthétisent, qui ont des idéâs ! [...] J'envoie pas de messages au monde, moi, non ! je me saoule pas de mots, ni de porto, ni des flatteries de la jeunesse !... Je cogite pas pour la planète !...*» Paul Morand a pu dire de lui : «Il n'a jamais eu à renier de parti, n'en ayant pas ; ni de maître, étant son maître.» Il se disait anti-intellectualiste, une manière d'affirmer : «Je ne suis ni académique, ni dogmatique, ni formaté» ou «Je suis proche du peuple».

S'il dénia la présence d'un quelconque message dans son œuvre, il n'en fut pas moins un «moraliste» d'un pessimisme radical, un authentique héritier du pessimisme philosophique radical exprimé au XIXe siècle par Schopenhauer puis Nietzsche, car il a toujours cherché à noircir, à aggraver les choses vers le pire, quitte à forcer le trait, quitte à jouer les Cassandre, quitte à extrapoler plus qu'il n'en fallait, semblant éprouver un malin plaisir à se lancer dans les plus sombres diagnostics et à faire cavalier seul, prophète de malheur qu'on peut soupçonner d'avoir aimé le désastre. Il était parvenu à une vision sombre de la vie et des êtres humains, à la conception d'une «nature humaine» éternelle, abjecte, irrécupérable ; à l'idée d'un «instinct de mort» triomphant, d'un sadomasochisme universel, et il l'a exprimée d'une manière radicale, refoulant ce qu'il y avait de sensibilité en lui, parce qu'il avait subi l'énorme traumatisme de la guerre et, surtout, cette journée du 27 octobre 1914 où il vit son bras droit réduit en bouillie sur le front.

Les grands moralistes français comptent également parmi ses prédécesseurs, et aidèrent sans doute ce franc-tireur, qui n'avait ni la langue ni la plume dans sa poche lorsqu'il fallait déboulonner quelques idées reçues, à exprimer, dans des réflexions, des maximes, des sentences, des aphorismes, ses convictions négatives sur l'être humain ; sur l'instinctif et l'irrationnel qu'il opposait au rationalisme, considéré comme stérilisateur ; sur le sens de l'Histoire à laquelle il niait toute progression logique, en ayant une vision cyclique ; sur la guerre et ses massacres ; sur le progrès ou le bonheur collectif ; sur la modernité ; sur la quête de l'argent qui rend la vie infernale ; sur la quête de l'amour qui, à ses yeux, cause autant de ravages que les guerres, l'amour romantique étant moqué, l'amour-passion,

condamné. Assurément antisémite, il était aussi anticapitaliste, antimilitariste, anticolonialiste, anticlérical, antibourgeois, anticomuniste, anticonformiste, antisocial, antiparlementaire, en un mot, antitout ce qu'on voudra. Maladivement méfiant envers son prochain, paranoïaque et misanthrope, se voyait persécuté par tous les conformismes qu'il pourfendait, il fut toujours un provocateur aux coups de gueule mémorables, aux invectives légendaires, ne craignant pas l'outrance dans les thèses, l'impudence dans les arguments, emportant le lecteur dans l'étourdissant tourbillon de ses vaticinations qui se voulaient prophétiques (ainsi, il prévoyait l'envahissement de la France par les Jaunes et les Noirs). Il voyait le monde dominé par la violence (sexuelle, politique, physique, langagière). Selon lui, même en temps de paix, la société, par ses institutions et par les conditions de vie et de travail qu'elle inflige au plus grand nombre, se charge de perpétuer cette violence. Se posant seul contre tous, seul à vouloir rétablir la justice et la fraternité dans un monde envahi par l'exploitation, la guerre, la bêtise, la décadence et la lâcheté, s'il s'estimait «anarchiste», son anarchisme était l'anarchisme individualiste, qui est plutôt d'extrême-droite.

La trajectoire de son œuvre explosive fut celle d'un écrivain engagé, mû par des idées et des passions politiques, comme il le prouva en écrivant ses détestables pamphlets, tout en donnant une voix aux sans-voix, tout en manifestant sa commisération pour les pauvres. Incapable de ne pas se sentir concerné par ce qui l'entourait, par l'état de la société, il prenait parti, présentait sa propre vision des problèmes, avançait des solutions «simples». Ainsi, comme médecin, ce fut aux aspects sociaux de sa profession qu'il s'intéressa, à l'hygiène, à la prévention; et ses articles de médecine sociale de 1928 sont des textes engagés qui manifestent un grand appétit de réorganisation sans «*humanitarisme désuet et risible*». Comme écrivain, il s'est voulu témoin et «*chroniqueur des grands guignols*», a choisi de traiter les problèmes de son temps, soit qu'ils aient servi de points de mire à ses romans, soit qu'ils aient constitué le sujet de pamphlets. En 1932, "*Voyage au bout de la nuit*" parla de la Grande Guerre, du nationalisme, du colonialisme, de l'*"american way of life"*, de la misère populaire. En 1936, "*Mort à crédit*" fut un regard en arrière vers ce qui achevait d'être dépassé par le capitalisme et la standardisation (le petit commerce, l'artisanat, la «débrouille» individuelle, les inventions solitaires), tandis que "*Mea culpa*" fut une critique du communisme. En 1937, "*Bagatelles pour un massacre*" partit en guerre contre le «*péril juif*» et «*judéo-bolchevique*». Après Munich, "*L'école des cadavres*" poursuivit le même discours, et prôna l'association avec l'Allemagne. En 1941, "*Les beaux draps*" expliquèrent la défaite dans la même optique, et accusèrent de tiédeur la «*Révolution nationale*» du régime de Vichy. Les romans suivants revinrent tous sur diverses phases de la Seconde Guerre mondiale : l'action de "*Féerie pour une autre fois*" et de "*Normance*" se situa au moment d'un bombardement à Montmartre en 1944, puis lors de l'Épuration et de l'emprisonnement de Céline au Danemark ; "*D'un château l'autre*" présenta sa vie quotidienne à Sigmaringen jusqu'à l'enterrement de Bichelonne, dernière cérémonie officielle du régime de Vichy ; "*Nord*" et "*Rigodon*" évoquèrent les pérégrinations dans l'Allemagne de la débâcle après et avant le séjour à Sigmaringen.

La barbarie et l'horreur du XXe siècle demandaient un chantre comme lui, puissant et ordurier, dont la voix hallucinée, vociférante, flotta au-dessus des charniers et des ruines.

Son puissant imaginaire recomposa le monde pour lui faire illustrer jusque dans le moindre détail sa vision pessimiste, et sa révolte qui fut d'une terrible lucidité, oscillant entre désespoir et humour, violence et tendresse. Lui permirent peut-être de survivre si longtemps à son désespoir un attachement tenace à l'existence, la bonté des enfants, l'amour des animaux, la beauté des femmes.

Il exposa sa vision tragique de la condition humaine dès "*Voyage au bout de la nuit*", et essentiellement d'ailleurs dans ce roman où se mêlent le plus l'expérience et la réflexion. Explorant les ténèbreux sous-sols de l'âme humaine, il y insista sur la faiblesse du corps, sur la prééminence du physique sur le spirituel, sur la difficulté d'être, sur le pénible sentiment de la fuite du temps, sur la hantise de la mort (assénant : «*la vérité de ce monde, c'est la mort*»), sur l'absurdité de l'existence, sur (car il était athée) l'absence de toute possibilité de recours à une transcendance, ce qui n'empêche pas l'attachement à la vie, et l'adoption de cette attitude de fermeté qu'est le stoïcisme.

Ainsi, loin de n'être qu'un romancier populiste, Céline fut un des grands romanciers de l'absurde au XXe siècle, avec Malraux, Sartre, Camus, et qui, comme eux, dépassa l'absurde par la compassion

et le stoïcisme, car on ne peut le réduire à un négativisme absolu. Son œuvre fut même la première à incarner avec tant d'ampleur et tant d'évidence un tragique de l'être humain au XXe siècle, privé des recours qui avaient longtemps rendu la vie supportable, à mettre à nu la condition nouvelle de l'être humain se retrouvant seul face à un monde menaçant, dépourvu de sens, et face à ses propres pulsions.

Il créa un univers artistique dont la nouveauté n'est pas encore effacée. Mais son œuvre est sans doute celle qui, au XXe siècle, a suscité, et suscite encore, à la fois le plus d'enthousiasme et le plus d'indignation. Cas unique dans la littérature française du XXe siècle, plus de soixante ans après sa mort, il demeure un objet de scandale, dérange et divise encore l'opinion, certains portant un jugement moral et refusant de le lire à cause de ses ignominieux pamphlets antisémites, d'autres lisant ce maître-écrivain en étant déchirés entre la réprobation pour ceux-ci et l'admiration de l'œuvre romanesque, et tout le monde ayant raison, les partisans comme les ennemis, tandis que la critique littéraire a pris le parti de voir en lui un être double et énigmatique : «On peut mépriser l'homme tout en portant l'écrivain aux nues en se doutant bien que les deux ne font qu'un» (Pierre Assouline, *"Dictionnaire amoureux des écrivains et de la littérature"*).

Symptôme révélateur de la réticence à l'admettre pleinement dans le panthéon littéraire français est la place microscopique (5 pages sur 900, contre 47 à Claudel et à Proust, 45 à Gide ou 49 à Valéry) que lui accorda, même dans sa réédition de 1997, la fameuse anthologie littéraire de Lagarde et Michard. Et, s'il a fallu attendre 1994 pour voir Céline inscrit au programme de l'agrégation de lettres avec *"Voyage au bout de la nuit"*, cette reconnaissance institutionnelle suscita des polémiques.

Or, s'il n'avait écrit que cette œuvre fondatrice qui a suffi à elle seule à le placer au sommet de la littérature contemporaine, il serait considéré comme le plus grand romancier du XXe siècle !

Il est sans conteste l'un des plus grands novateurs de la littérature du XXe siècle, ayant joué un rôle décisif dans l'histoire du roman moderne, au point qu'il y a indubitablement un avant et un après Céline. Il est d'ailleurs l'écrivain français du XXe siècle le plus traduit, et donc le plus lu au monde. Il est le sujet de tant d'analyses qu'elles font de lui l'écrivain français le plus étudié aujourd'hui.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com